

La Vie et  
les Hommes

FRANCIS  
GRIERSON

DRPS  
FA  
192



UNIVERSITAT D'ALACANT  
Biblioteca Universit ria

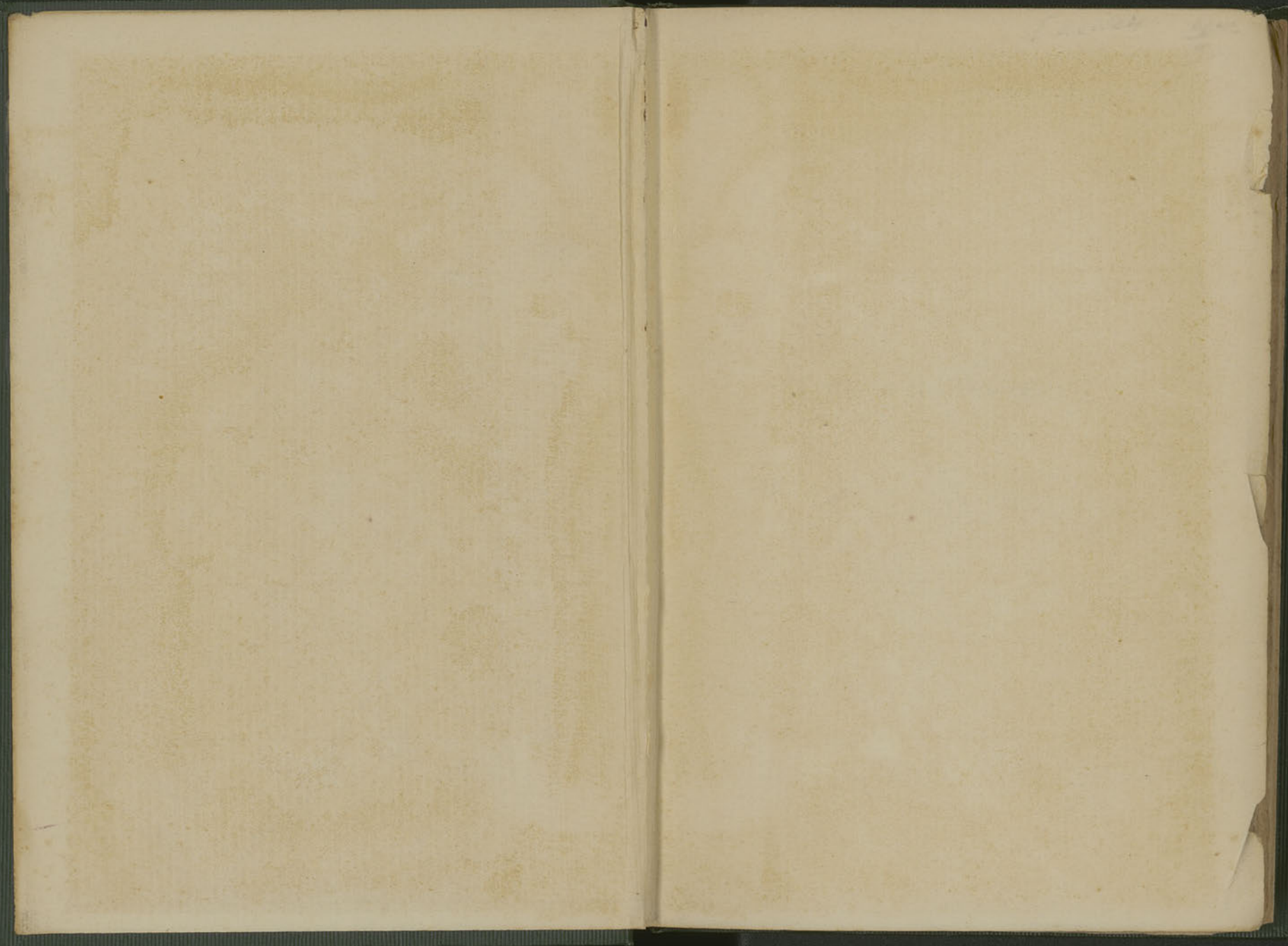


0500757053

La Vie et  
les Hommes

FRANCIS  
GRIERSON

The  
Bodley  
Head



FL DRPS FA/0192

0500757053

La Vie et les Hommes

LA VIE ET  
LES HOMMES

By FRANCIS GRIERSON

*Du Môme Auteur*

MODERN MYSTICISM . . .	1 Vol.
THE CELTIC TEMPERAMENT . . .	„
THE VALLEY OF SHADOWS . . .	„
PARISIAN PORTRAITS . . .	„
THE HUMOUR OF THE UNDERMAN . . .	„

London: John Lane, The Bodley Head

New York: John Lane Company

Toronto: Bell & Cockburn

MCMXIII

La plupart de ces méditations,  
ainsi que l'étude sur Amiel et le  
"Songe d'une Nuit Egyptienne,"  
ont été écrites en français pendant  
maints longs séjours de l'auteur  
à Paris.

## Première Partie

## CRITIQUES

SULLY PRUDHOMME (de l'Académie Française):

“J'ai trouvé ces méditations pleines d'aperçus profonds et sagaces. J'ai été frappé de l'originalité puissante de la pensée de l'auteur.”

JULES CLARETIE (de l'Académie Française):

“J'ai été charmé par les idées originales et justes.”

L'ABBÉ JOSEPH ROUX:

“Il y a là des vues originales, des appréciations neuves et frappantes.”

FRÉDÉRIC MISTRAL:

“Ces pensées m'ont paru neuves et piquantes, et indépendantes de cette ambiance de préjugés à laquelle il est si difficile d'échapper.”

LE PÈRE P. V. DELAPORTE, S.J. (Rédacteur des Etudes Religieuses):

“J'ai admiré dans ces pages délicates l'artiste, le penseur et l'écrivain, et j'ai été singulièrement touché de la façon dont vous appréciez le génie français. Vous avez su le comprendre et vous avez dit votre pensée franchement, je pouvais ajouter *française*ment.”

## LA VIE ET LES HOMMES

LA vie: pour le cynique une comédie, pour le poète une tragédie, pour le philosophe un purgatoire, pour l'égoïste un enfer.

\* \* \*

Endormis nous rêvons; éveillés nous sommes dans un état d'illusion. Tout ce que nous faisons dans la vie n'est que cela: voilà l'éternel mouvement de notre univers et de notre conscience.

\* \* \*

L'antithèse de l'affection mutuelle: l'indifférence aux opinions des hommes.

\* \* \*

Cinq minutes de pensées graves: autant de moments malheureux.

\* \* \*

Avez-vous remarqué un groupe de gens qui ont l'air vraiment content? Vous avez

vu des personnes qui vivent au jour le jour et qui ne pensent pas.

\* \* \*

Cherchez à éclaircir l'obscurité qui vous entoure et vous vous enfoncerez de plus en plus dans les ténèbres.

\* \* \*

Les personnes qui sont exceptionnellement douées sont en butte aux attaques de deux sortes d'ennemis : ceux qui inventent les calomnies et ceux qui les colportent.

\* \* \*

L'imagination qui élève la poésie et l'art au-dessus du banal et leur donne un cachet à part, est la ruine de la vérité dans le monde moral.

\* \* \*

Franchissez le seuil d'autrui et vous laissez votre personnalité à la porte, tel les Musulmans qui ôtent leurs sandales avant d'entrer dans les mosquées ; car chacun est un dieu chez soi, et en entrant dans une maison étrangère nous nous mettons sous la domination d'un autre dieu. Ami ou ennemi, nous lui rendons hommage pendant le temps que nous y restons. C'est pour cela que l'on dit : "Vous m'avez fait l'honneur d'une visite" ;

car l'être le plus stupide sait que nul hommage n'égale celui de la perte de notre personnalité, même pendant une heure. Si vous doutez de cette vérité allez voir vos invités le lendemain d'un dîner ou d'une réception et vous serez surpris de l'air confiant, autoritaire de ces mêmes personnes que vous avez vu, chez vous, l'autre soir, pleines de déférence sinon de timidité. Vous sentirez que, bon gré mal gré, vous avez, à votre tour, laissé votre aplomb à la porte d'entrée et que cette fois c'est à vous de vous plier devant un hôte à l'œil plein de confiance, aux gestes libres, dégagés de toute contrainte.

La plus grande preuve de notre admiration c'est de passer volontairement quelques heures sous la domination d'un autre, surtout chez quelqu'un de vraiment doué. En ce cas le mot "maître" prend un sens double : *maître* dans le monde de l'intelligence, et *notre maître* aussi longtemps que nous restons chez lui.

\* \* \*

Solitude et mélancolie : serres-chaudes, où l'on force l'arbre de la vie à fleurir sans tenir compte du temps ni de la saison.

\* \* \*



Les hommes sont jugés plus par leur apparence que par leurs actes, et plus encore par leurs manières.

\* \* \*

Le sommeil: une vallée de repos entre deux montagnes, dont l'une domine l'aurore et l'autre la nuit.

\* \* \*

Le cœur de l'homme fixé sur l'erreur est comme une ancre enchaînée au roc de Gibraltar; comme elle, il peut se soulever et descendre au gré des lames battues par la tempête, mais sa stabilité est à peu près certaine.

\* \* \*

Celui qui parle avant d'avoir vu s'expliquera deux fois; celui qui parle avant d'avoir ni vu, ni réfléchi s'expliquera trois fois.

\* \* \*

Les paroles et les manières sont les saufs-conduits qui mènent les individus à travers les endroits obscurs et dangereux.

\* \* \*

La vanité est plus prononcée chez les faibles que chez les méchants.

\* \* \*

L'excentricité et l'affectation sont des jumelles qui pensent de la même façon, mais qui agissent différemment.

\* \* \*

Les faibles, emportés par l'égoïsme et l'ambition, sont puérils quand ils sont véhéments et ridicules quand ils sont enthousiastes. L'homme ne peut dépasser la hauteur de son propre caractère.

\* \* \*

La présomption et l'excentricité sont le panache que porte la médiocrité pour s'élever au-dessus de l'obscurité.

\* \* \*

Dans la jeunesse nous sommes bornés d'un côté par la superstition et de l'autre par le préjugé. Le reste de notre vie se passe à combattre l'une et à nous remettre des effets de l'autre.

\* \* \*

Ceux-la crient le plus fort qui ont souffert le moins.

\* \* \*

De petites pluies rendent les fleurs plus odoriférantes, de petites épreuves rendent le cœur plus tendre.

\* \* \*

Et la joie et la peine continues endurcissent le cœur.

\* \* \*

Les épreuves quand elles ne touchent que le cœur nous purifient moins que quand elles touchent l'âme.

\* \* \*

Les désappointements répétés sans cesse tarissent les sources de la sensibilité et ouvrent la porte à l'indifférence.

\* \* \*

Rien ne nous rend aussi égoïstes que des épreuves prolongées supportées en silence.

\* \* \*

Les épreuves qui châtient sont comme les médecines qui purifient : quelquefois elles tuent.

\* \* \*

La différence entre le tact et le goût est aussi prononcée que celle entre le peintre en bâtiments et l'artiste-peintre.

\* \* \*

La beauté physique est un produit que la nature met dans le monde pour instruire l'artiste et distraire le philosophe. La nature

a rarement uni ses dons moraux les plus précieux à une grande beauté physique.

\* \* \*

Il y a des pugilistes intellectuels qui, dans l'argumentation, nous renversent plus par leur force de volonté que par la supériorité de leur intelligence.

\* \* \*

Les gens rusés sont plus exposés par leur crédulité que par leur duplicité.

\* \* \*

Le sentimentalisme, la théorie et le préjugé sont enfantés par l'émotion, l'ignorance et la bigoterie.

\* \* \*

Les grandes fortunes se sont faites par une bonne chance continuelle et se conservent par une mesquinerie incessante.

\* \* \*

La richesse, unie à l'égoïsme, crée dans l'esprit des délicats un sentiment de répugnance qui touche à la crainte ; on s'éloigne des égoïstes qui s'enorgueillissent de leur fortune, comme on s'éloigne des tyrans qui cherchent à s'emparer non seulement des droits, mais de la vie des gens.

\* \* \*

Le parvenu fier de son argent, dont la richesse est synonyme d'ignorance, cherche vainement la considération par une ostentation de charité banale, et sa vulgarité aveugle ne lui permet pas de s'apercevoir que l'argent prodigué à des personnes sans mérite et à des choses de valeur douteuse ne sert qu'à attirer l'attention sur la stérilité mentale du donateur, tandis que ceux qui en bénéficient et qui sont presque toujours de meilleurs juges que lui de la nature humaine, mêlent des compliments pleins d'ironie à des sentiments de gratitude méprisante.

\* \* \*

L'égoïste rusé, en situation de protéger les autres n'aide personne si ce n'est ceux dont le talent est sûr d'être reconnu immédiatement par le public, pour que les gens puissent s'écrier : " Quel discernement, quel jugement, quel flair ! "

\* \* \*

Le monde pardonne l'ignorance au parvenu, si elle n'est accompagnée que d'un minimum de vulgarité.

\* \* \*

L'ignorance est toujours vulgaire ; mais la vulgarité n'est pas toujours de l'ignorance.

\* \* \*

Les sages changent leurs opinions par un procédé d'évolution mentale ; les fous et les fanatiques changent les leurs par sauts et par bonds pour se conformer aux caprices de la mode et aux folies de l'époque.

\* \* \*

Il y a certaines petites gens de l'esprit qui s'allient toujours au sentimentalisme. C'est pourquoi les dévots sont si souvent méchants.

\* \* \*

Le sentimentalisme est au jugement ce que l'ail métaphysique est au banquet de la raison ; il sature le palais mental de préjugés et ne laisse aucun goût à la nourriture neutre de l'impartialité et du bon sens.

\* \* \*

Le chemin du plaisir est encombré par la routine, et la voie de la raison par le préjugé.

\* \* \*

Je suis né optimiste, j'ai été élevé optimiste, et je suis resté optimiste jusqu'au jour où j'ai

compris que l'optimisme est la religion de celui qui tient l'assiette au beurre.

\* \* \*

On peut penser et rester optimiste, mais la pensée sera superficielle.

\* \* \*

Quand on a beaucoup agi, vu et subi, l'expérience élève l'esprit au-dessus des illusions du sentiment et des faits ; la raison prend alors l'empire sur le cœur et le dirige.

\* \* \*

Les sages reçoivent la flatterie comme la mer reçoit la pluie ; ils sont trop pleins de réalité pour être influencés par des gouttes d'illusion.

\* \* \*

L'imagination est le clair de lune de l'âme, où la raison vagabonde entre l'illusion et la réalité.

\* \* \*

La raison nous dit qu'il n'y aura jamais de perfection individuelle, mais l'illusion, qui est un élément naturel mais nécessaire, nous pousse vers cette perfection. Il y a des paradoxes qui sont divins.

\* \* \*

Tant que le monde existera les antipathies physiques et mentales seront une source de discorde sociale et intellectuelle. Cette force inscrutable, que nous nommons le magnétisme, jouera toujours le premier rôle dans les affaires de l'homme. Nous sommes attirés ou rebutés par certaines personnes, souvent sans savoir pourquoi, et les lois les plus secrètes, les plus simples de la nature, surpassent en justice et en intelligence les meilleures lois faites par la société. Une attraction du cœur et de l'esprit nous fait oublier des déformités physiques, la laideur, les infirmités, les différences d'âge, mais un simple attachement physique ne saurait jamais suppléer à l'absence d'affinité intellectuelle. La raison d'être des différentes écoles en art, philosophie et littérature se fonde sur les lois naturelles d'attraction et de répulsion. Le monde serait insupportable si chaque personne eût à penser et agir séparément.

\* \* \*

Ceux qui recherchent les louanges du public font une pratique spéciale de l'unité des habitudes conventionnelles, des opinions et des apparences, et le monde applaudit en

eux l'harmonie de leur manière d'être qui préside à tout. Personne ne soupçonne que la véritable cause se trouve en la stricte discipline de la tactique sociale, tactique aussi bien ordonnée et exécutée que celle de la diplomatie et de politique.

\* \* \*

En parlant des funérailles fictives de Charles-Quint, Samuel Johnson disait que c'est une de ces choses qui paraissent assez solennelles jusqu'au jour où quelqu'un s'avise de les tourner en ridicule. Aujourd'hui, grâce à la diversité des opinions sur toutes choses, le ridicule ajoute une certaine renommée aux présomptions les plus excentriques et aux actions les plus stupides. La dénonciation d'un ou de plusieurs critiques érige souvent en héros les prétendants les plus obscurs, puisque les personnes désirant un changement de scène et de sentiments se comptent par millions, et qu'un mécontentement névralgique a pris possession du gros public.

\* \* \*

La faiblesse fatale des princes, comme a dit Mascarón, consiste en ce qu'ils s'imaginent être doués d'autant de raison que de pouvoir,

et qu'ils cherchent à mettre leurs opinions au même rang que leur personne. Et il est tout aussi vrai qu'une combinaison d'arrogance et d'égoïsme fait que les puissants de la terre s'attendent à une réponse courte à toute grande question. L'ignorant aussi bien que l'homme sans expérience désire de courtes réponses à tout. Ils ne peuvent se faire une idée des trésors de pensée et de sagesse cachés sous le poids des années silencieuses. Un esprit petit et faible se contente d'une interrogation superficielle et d'une réponse frivole, parce que la vaine gloriole et la fausse grandeur que la richesse donne à de tels esprits, fait de l'ignorance une sorte de vertu dont ils se glorifient. Les paroles vides remplacent la conversation sérieuse, les phrases apprêtées servent partout et toujours, d'absurdes formalités jettent un voile fastueux sur de sottes hypocrisies et sur des motifs de stupide médiocrité.

\* \* \*

Plus on devient civilisé, plus on craint la mort. ✓

\* \* \*

L'idée de l'immortalité est comme une

idée musicale : triste ou entraînant selon le sentiment du moment.

\* \* \*

La nature aime et protège les manifestations mystiques.

\* \* \*

L'univers est une symphonie composée d'innombrables voix et instruments dont les timbres sont d'une variété infinie et dont l'effet est d'une harmonie divine.

\* \* \*

La douleur est l'âme de la chanson, dont la voix est mûrie par la sympathie.

\* \* \*

Rien ne ressuscite nos illusions comme la promesse d'une vie qui flatte nos faiblesses.

\* \* \*

La superstition est le cauchemar de la religion et le cheval de bataille des fanatiques.

\* \* \*

Le raisonnement et le dogme sont antipathiques. Acceptez une religion et vous avez cessé de penser. Et puisque la mort échappe à tout raisonnement, on a inventé la religion pour aider le corps à rendre l'âme décentement, poétiquement.

\* \* \*

Ceux qui se sont convaincus de la réalité d'une vie d'outre-tombe par des preuves matérielles sont en général plus égoïstes que les simples croyants et les agnostiques.

\* \* \*

Le voyage de la vie se fait dans un vaisseau dont le gouvernail est la raison, dont la boussole est l'illusion, dont les voiles sont l'espérance. Mais les vents du caprice et de la nécessité font souvent sombrer l'espérance et chassent l'illusion et la raison vers les rochers de la souffrance et du désespoir.

\* \* \*

Prêchez et pratiquez tant que vous voudrez, ayez des illusions philosophiques ou des convictions religieuses, tout tombe en poussière à la vue d'un cercueil, symbole universel de l'impuissance de l'homme et de la vanité de ses croyances.

\* \* \*

Après avoir contemplé un cadavre la vie ne semble qu'une illusion ; après avoir médité sur la mort la vie prend l'apparence d'un rêve.

\* \* \*

Si l'immortalité est vraie, les vivants souffrent quand même puisque nous n'en savons rien. Si l'âme n'est pas immortelle, c'est encore les vivants qui sont à plaindre puisque nous ne pouvons rien oublier et que nous pleurons toujours les morts.

\* \* \*

ML } Pour ne pas souffrir il faut être né sans pitié, sans passion, sans imagination. Ce sont les souvenirs qui brisent le cœur après avoir vu mourir un être aimé. Oh ! les terribles souvenirs, les fantômes de la tendresse, qui hantent le temple de la pensée, les lieux sacrés de l'âme—c'est vous qui êtes l'auteur du mal que la mort seule peut guérir !

\* \* \*

Il faut être frappé par une grande douleur pour sentir et comprendre l'inutilité des larmes et la vanité de la douleur.

Les larmes versées pour les morts le nous démontrent plus que toute autre chose, car les larmes n'aboutissent qu'à d'autres larmes, et plus on y pense plus on est malheureux.

Le fait que la mort existe nous prouve bien la vanité de toute chose ici-bas, mais la douleur personnelle causée par la mort est si

cruellement vaine qu'après l'avoir goûtée une fois l'on peut dire qu'on a fait connaissance avec le néant même.

\* \* \*

J'appelle mystiques toutes les manifestations et tous les événements qui échappent aux explications scientifiques.

\* \* \*

Le vingtième siècle verra naître un mysticisme scientifique d'où la superstition sera bannie.

\* \* \*

Si j'ai des amis qui ont l'habitude d'aller méditer dans une église une heure chaque jour, ce n'est pas une raison pour que je suive leur exemple, moi qui préfère méditer dans un parc ou une forêt. Chaque âme suit, ou devrait suivre, un chemin spécial et secret pour trouver la grande route de la vie mystique. A nos jours a été réservée cette précieuse faculté d'admirer et même d'aimer les volontés plus positives et plus puissantes que les nôtres sans se laisser hypnotiser par eux. Jamais l'esprit n'a joui de tant de liberté intellectuelle, de tant d'indépendance dans le domaine de la pensée pure, de tant de libre volonté dans le monde spirituel et spéculatif.

C'est la seule chose qui nous met à l'abri du pessimisme noir, dont l'ombre nous hante jour et nuit; la conscience de cette liberté spirituelle devrait nous consoler de bien des amertumes et de bien des désillusions.

\* \* \*

Les superstitieux disent, "C'est la fin du monde." Leur fanatisme, très sincère, ne leur permet pas de croire que l'écroulement du monde moral par la richesse et le luxe peut être autre chose qu'un signe du ciel annonçant que tout va finir. Leur horreur et leur dégoût sont apaisés par l'idée de la vengeance divine.

\* \* \*

L'ignorant est superstitieux par crainte et par doute; le chercheur par mystère et par étonnement.

\* \* \*

Le fanatisme, c'est la raison subordonnée à la volonté et à la superstition.

\* \* \*

Il y a des gens qui choisissent leur religion comme ils choisissent leurs vêtements: on préfère ce qui flatte davantage la vanité. La croyance dans la réincarnation est à la fois la plus facile et la plus flatteuse.

Dans leurs existences antérieures tous les hommes étaient des philosophes et des rois, toutes les femmes des beautés et des reines.

\* \* \*

La foi est l'été de l'âme; le doute est l'hiver de l'esprit.

\* \* \*

La différence entre l'agnostique moderne et le spirite moderne, c'est que le premier attend pour voir et apprendre, le second pour voir et sentir.

\* \* \*

C'est une chose curieuse que la métaphysique, l'avarice et l'ignorance vont souvent ensemble.

\* \* \*

Certaines croyances sèchent le sang et vident le cerveau, tout en rendant l'homme plus épris de lui-même; ainsi j'ai toujours remarqué que le calvinisme est une excellente chose pour rendre l'homme plus égoïste et plus avare.

\* \* \*

Les nations qui ont trop de morale subissent une réaction précisément comme celles qui ont trop de vices. On dirait que la



nature ne permet pas que certains coins du globe soient plus parfaits que certains autres.

\* \* \*

Le puritanisme tout en rendant l'homme plus solide au moral, lui a enlevé tout sentiment de l'idéal.

\* \* \*

Sans le catholicisme d'un côté et les libres-penseurs de l'autre, l'Angleterre serait devenue une véritable géhenne pour l'homme de génie.

\* \* \*

Un fanatique est celui qui est sûr de son "système."

\* \* \*

Il y a deux sortes d'hommes dont il faut croiser le chemin en silence : le fanatique et l'ivrogne.

\* \* \*

Un système ne peut exister sans ébranler la liberté morale de l'individu.

\* \* \*

Les systèmes se meurent l'un après l'autre, parce que le doute et un système ne peuvent exister ensemble.

\* \* \*

Dans la région de la pensée pure, plus on affirme, plus on se trompe.

\* \* \*

A mesure que nous nous éloignons du principe mathématique dans les choses de l'intellect, nous perdons l'équilibre de la pensée.

\* \* \*

Les âmes se rencontrent et vont par groupes, mais elles restent libres, chacune en sa personnalité, ignorant les systèmes et les écoles.

\* \* \*

Vouloir imposer un système de morale à autrui, c'est chercher à porter atteinte à la liberté individuelle.

\* \* \*

Le destin est une puissance mystique, aveugle, invincible, que peu de monde comprend ; pour la plupart nous suivons la route de la fatalité, étant aveugles nous-mêmes ; toutefois, il est possible d'être éclairé par l'intuition et l'expérience à ce point d'échapper à la fatalité.

\* \* \*

Plus on ignore les lois qui gouvernent la vie intérieure et spirituelle, plus on est

dominé, écrasé, par l'influence, le nombre, les jours et les ornières fatidiques.

\* \* \*

Un paysan reste forcément ce qu'il est ; la fatalité le possède. Un commis peut à force de volonté et d'intelligence parvenir à autre chose, et un caporal peut devenir un Bonaparte.

Chez les Mahométans le choléra est une chose fatale, le Musulman étant fataliste par sa religion et son ignorance.

Ignorants, la fatalité demeure en nous ; illuminés, elle est hors de nous.

\* \* \*

Le destin est d'ur pour ceux qui sont bornés, timides et superstitieux.

\* \* \*

L'homme se compose de matière, d'esprit et d'âme. C'est l'esprit qui sert le corps, et quand on parle c'est l'esprit qui se montre son serviteur et son esclave. L'esprit traduit en paroles tout ce qui est corporel : sentiments, émotions, opinions et jugements, hâtifs ou superficiels. L'âme est relégué au silence et ne parle que par signes (l'expression) et par mouvements (l'impulsion). La parole est toujours plus

ou moins dangereuse vue sa liaison avec l'esprit et le corps. Une prière prononcée n'est qu'une demi-prière ; les sentiments parlés ne sont jamais exactement ce que l'âme voulait dire. Les larmes seules viennent de l'âme, parce qu'elles sortent des profondeurs de l'être où réside l'essence de cette trinité qu'on appelle l'homme. La parole, fidèle à l'esprit, est souvent l'ennemie de l'âme. Plus on parle, plus on fait des gestes, plus on s'explique, plus on discute, plus l'âme se retire et se cache. Dans une conversation nous ne voyons pas le vrai homme, mais son double qui le représente plutôt en masquerade qu'en vérité, car dans une conversation il y a trop de sourires, trop de complaisance, trop de flatterie, trop de mauvaise humeur ou trop de véhémence. Juger un visage d'après les grimaces d'une conversation, c'est se tromper sur la vraie nature d'un homme. L'esprit et l'âme font deux, alors comment comprendre par la seule parole un homme qui sent et qui pense profondément ? Le corps, avec ses vanités et ses passions, est toujours en évidence ; impossible de le cacher ou de le nier. Puis, le corps a tant de besoins et l'âme en a si

peu, et le double est toujours là, toujours en garde pour mystifier le monde, pour le dérouter, pour attirer l'attention, pour qu'on ne devine pas les mystères de l'âme cachés au sein de la nature invisible.

\* \* \*

Un homme assis seul quelque part, qui écrit ou qui pense, porte une expression psychique sur le visage. Cette expression, c'est l'homme même; vienne une autre personne et cette expression change: c'est le double qui se manifeste; l'âme se retire, et l'esprit, remuant, loquace et frivole, tient sa cour, évoque les artifices de la parole, les tactiques du monde matériel, les ruses égoïstes appartenant au temps, aux circonstances et à l'existence extérieure.

De même, lorsque d'un homme raisonnable et doux on a reçu une impression désagréable; c'est le double que l'on a vu et entendu, non l'homme lui-même. Aussi, c'est de cette source que viennent les contradictions, les paradoxes apparentes et presque tous les ennuis personnels de la vie quotidienne.

\* \* \*

Esprit et corps: deux plaisants qui jouent un rôle pendant que l'âme les regarde en disant: "Oh, les enfants!"

Le corps et l'esprit connaissent des mouvements de joie et peuvent danser ensemble au festin de la vie, mais l'âme se délecte d'une façon secrète et insaisissable qui n'est ni la passion, ni le sangfroid.

\* \* \*

Le double est la sentinelle de l'âme qui tâte les hommes et les choses pour découvrir leurs qualités et leurs défauts; à un moment donné l'âme apparaît et fait un signe et le double s'en va. Les malentendus viennent des tracasseries et des manœuvres faites par le double pour maintenir ses droits auprès de l'âme.

\* \* \*

Presque toutes les fausses conceptions de la vie viennent du fait qu'on ignore le rôle joué par le double. L'âme est un élément passif, neutre, mais le double est positif, et pour cela nous sommes trompés à chaque moment par les apparences qui sont si souvent fausses. Les manifestations dites spiritiques sont pour la plupart produites par le double et non par les esprits des morts.

Ces manifestations sont positives, affirmatives, contradictoires, violentes et vagues. L'âme de l'homme n'y est pour rien ; elle ne s'affirme pas, elle ne se manifeste pas, elle n'est ni vague, ni véhémence, elle ne cherche jamais, elle rencontre et possède, agissant par intuition et non par volonté.

Tout ce qui est faux dans la religion, dans la morale, dans la philosophie vient de ce fait qu'on a pris les manifestations du double pour celles de l'âme. Tous les systèmes sont puérils puis qu'ils viennent des sentiments et des sensations engendrés par le double. Chaque âme est personnelle en soi, reste debout inébranlable, comme le talent et le génie, indépendante de tout système de morale, de religion ou de philosophie. L'imagination et le double jouent les premiers rôles dans les tragédies et les comédies de la vie ; car l'imagination (l'auditoire) est hypnotisé par les faits du double (les acteurs).

\* \* \*

Tout est mystère. Quoi que nous fassions nous ne sortons pas de là. Sans mystère il n'y aurait pas de vie, sans cerveau il n'y aurait pas de mémoire, et sans mémoire il

n'y aurait pas de mystère. C'est cela le grand principe ou la loi fondamentale qui fait progresser le monde ; qui fait que, constamment, on désire acquérir plus de connaissances, plus de lumière. C'est cela qui nous fait aimer le changement et la nouveauté et nous excite sans cesse à rechercher ce que nous n'avons pas vu, pas entendu, ce que nous ne savons pas.

\* \* \*

Le mystère engendre l'illusion, le plus merveilleux, le plus subtil de tous éléments primordiaux de l'univers et qui jamais n'a été expliqué. Tout sur la terre, tant au point de vue moral qu'au physique, repose sur l'illusion, sur l'influence psychologique. Il est impossible de définir l'illusion. C'est l'action exercée sur l'esprit par quelqu'un, par quelque chose, par un phénomène quelconque ; on est toujours sous son influence que celle-ci soit bonne, mauvaise ou indifférente.

Tout indéfinissables que soient les illusions, elles sont tout de même intrinsèquement des réalités. Les relations secrètes, mystérieuses des choses, les influences psychologiques, magnétiques, sont en vérité basées solide-

ment sur des faits et sont de la plus grande profondeur. Mais les philosophes ne s'en sont jamais occupés. Ils n'en savent rien, bien qu'ils vivent dans cet élément, que chaque jour ils sentent les effets de ces influences, et que même de temps à autre ils soient exaltés par leurs manifestations extatiques.

Prenez, par exemple, l'illusion de la couleur, de la lumière et de l'ombre. En soi-même elle n'est rien ; ce n'est qu'un effet produit sur l'esprit. Cet effet n'est que l'illusion dans le sens général du mot, car nous ne pouvons pas toucher, ni voir, ni identifier les réalités objectives. Nous voyons les effets, ou nous les sentons, de même que nous sentons du plaisir ou de l'aversion en regardant telle ou telle couleur, ou en écoutant telle ou telle musique.

L'amour aussi dépend de cette influence psychologique. C'est un élément tout-puissant, et tout en n'étant qu'une illusion il est un des grands mystères, jamais entièrement expliqué ou expliquable, puisque, dans son essence, il est un avec Dieu.

Quand deux âmes se sont unies dans la perfection, elles ont monté le dernier degré

de l'échelle qui, des tribulations terrestres, conduit au sommet de l'harmonie parfaite. Une âme ne peut atteindre à la perfection jusqu'à ce qu'elle se soit unie à une âme jumelle, bien qu'elle puisse rester foncièrement individualisée. Cependant, quoique jumelles, ces âmes ne sont pas entièrement semblables. Il faut deux individualités distinctes pour faire une complète unité ; c'est à dire : un positif et un négatif. Ceci est en harmonie avec les autres lois de la Nature, car toutes sont harmonieuses et unitaires, et les lois de l'âme et de l'esprit ne dépassent pas *essentiellement* celles qui régissent l'existence matérielle.

\* \* \*

La solitude et la patience sont deux choses qui donnent le poli et la force à la pensée. La méditation est ce secret de l'intelligence affinée et durable sans lequel aucun prophète ne prêcha jamais, sans lequel les passions et les sentiments de la poésie ne sont qu'une impulsion passagère, composée par le dilettante en un jour, pour être lue et assimilée par le novice en une heure. La présence de la méditation donne la grâce à la solitude et le courage à la patience ; elle agit comme un

arbitre entre la volonté personnelle et la raison qui dominant dans le cerveau, et le plaisir égoïste qui règne dans le cœur. L'étude est agitation, mouvement, comme le jus des grappes en fermentation, mais la méditation est ce calme pur, propice à la formation de l'essence qui s'élève à la surface après que la lie s'est déposée au fond, le pur vin qui aiguise l'esprit et renforce les ailes du génie. La méditation contemple le passé, s'approprie le présent, anticipe sur l'avenir.

\* \* \*

Les idées doivent venir toutes seules, en faisant une promenade dans les bois, ou en se reposant dans une chambre obscure la nuit quand tout est calme. L'expression, "J'ai trouvé une idée," n'est pas juste, car les idées sont introuvables. Quand tout est prêt, par la souffrance, par la patience, par le travail, par les années, l'idée vient vous chercher, soit en marchant, soit en lisant un beau livre, soit en écoutant une belle musique. Les chercheurs de vérité se trompent généralement. Ce n'est que le chimiste, l'homme s'occupant de science expérimentale qui cherche avec quelque succès, et cela toujours dans les régions

matérielles. Quand un artiste, un écrivain cherche, il perd ce cachet de sincérité qui, seul, donne son prix à la pensée humaine.

\* \* \*

L'homme est un "animal religieux," disent les philosophes. Ici, le mot "animal" est fort plaisant. Les philosophes sont des ironistes sans le savoir par ce fait que la naïveté philosophique finit fatalement par l'ironie. Tachez d'expliquer quelque chose de métaphysique et tout de suite vous ferez la découverte que vous n'avez rien à expliquer; pire encore, vous avez dit juste l'opposé de ce que vous vouliez dire.

\* \* \*

Dans les hautes régions de la pensée toute explication est mystère, mystification. Ce que vous savez ne peut être communiqué à personne, même le plus pénétrant, le plus profond. Chacun a des points lumineux dans les profondeurs de son être qui ne sont pas visibles à d'autres yeux, même les plus clairvoyants.

\* \* \*

Schopenhauer a affranchi la philosophie, Victor Hugo a affranchi la poésie, Wagner a affranchi la musique; nous sommes libres

grâce à ces géants qui ont gagné tant de victoires. Voilà pourquoi, malgré nos doutes et nos souffrances morales, nous devrions être plus heureux que nos aïeux.

\* \* \*

Nous nous approchons des grands et incompréhensibles esprits à travers leurs faiblesses et leurs besoins, comme nous contemplons le soleil à travers un verre fumé sans en être ébloui.

\* \* \*

Quiconque se fie trop aux impressions dérivées de sources extérieures se prépare d'amères déceptions. Les premières impressions sont aussi souvent vraies par hasard qu'elles le sont par un jugement intuitif. Il nous est impossible de concilier par un art connu quelconque, soit physiognomonie ou chiromancie, les contradictions des natures complexes. Aucune science n'est capable de sonder les profondeurs d'un esprit brillant que nous considérons comme contradictoire et inconséquent. Sans vanité ni ruse, ces esprits parfois paraissent être d'une certaine manière et agissent en sens contraire.

\* \* \*

Le respect que nous inspire un homme

devrait être en proportion exacte avec ce qu'il a fait, vu et entendu, plus encore que pour ce qu'il a simplement dit. Les épreuves et les tentations continues, qui trempent la force de la personnalité, devraient constituer le critérium du héros digne d'être adoré.

\* \* \*

Pris séparément il n'y a rien de parfait. Le climat et le sol de chaque pays différent dans leurs imperfections : c'est la sécheresse ou l'humidité, le froid ou la chaleur, comme chez les individus, c'est la tyrannie, l'égoïsme, la mollesse ou l'impuissance ; mais, pris dans l'ensemble, la société marche en harmonie avec les lois immuables de l'univers. Collectivement hommes et planètes sont parfaits.

\* \* \*

Les apparences nous trompent si souvent que nous finissons par nous méfier de notre vue ; ensuite nous nous fions à des paroles et des promesses qui nous déçoivent à leur tour ; enfin nous reléguons les apparences et les promesses dans le creuset du temps qui de loin en loin nous donne un véritable ami.

\* \* \*

L'illusion est le mystérieux élément qui agit sur l'imagination sans l'aide de la raison,

et qui crée le désir sans le besoin de la possession ou de la satiété en toute chose, mais surtout en amour. Ceux qui soulèvent son voile le font au prix de toutes ces émotions qui vivent au sein des plaisirs perpétuels. Pour obtenir de continuelles jouissances nous devons vivre dans une continuelle illusion, car tous les plaisirs physiques de la vie ne sont que des illusions dissipées par la réalisation : de là les réactions douloureuses qui suivent toujours les félicités matérielles. Les sages contemplent le beau, mais rarement en brisent le charme par la familiarité et possèdent ainsi une source constante de jouissance. L'illusion est la psychologie qui rend le monde à la fois heureux et malheureux. C'est l'élément basique de la passion opérant par le sens de la vue.

\* \* \*

L'amour est une fournaise qui consume ; l'amitié est une flamme qui chauffe et éclaire.

\* \* \*

La jalousie entre amis est plus à redouter que la rivalité en amour. Dans cette jalousie on a affaire à de mesquines tyrannies

constamment manifestées par plusieurs personnes en différents endroits.

\* \* \*

Peu de femmes possèdent une volonté suffisante pour dominer le sentiment ; la femme qui cherche l'amour dans tout nouvel ami, se prépare journallement un nouveau chagrin.

\* \* \*

La passion joue avec les affections comme les préjugés jouent avec la raison.

\* \* \*

L'amour est la pire des afflictions quand la passion se substitue à la raison.

\* \* \*

Dans la jeunesse rien ne mortifie notre orgueil comme l'amour ; dans la vieillesse rien ne rend si orgueilleux.

\* \* \*

Il y a deux douleurs qu'il faut subir tout seul : la perte d'un ami et une passion non partagée.

\* \* \*

L'amour, la vanité, le mystère : trois tyrans qui, dans tous les âges, changent de vêtements, mais jamais de caractère.

\* \* \*



Les déceptions d'amour affectent la tête plus que le cœur de l'orgueilleux.

\* \* \*

Le plaisir que nous ressentons au souvenir d'un amour passé est souvent insignifiant comparé à la peine causée à notre égoïsme et à notre sens du bon goût.

\* \* \*

Pour l'artiste, l'amour est un squelette qui plane dans l'atelier ; pour le poète, c'est un cauchemar qui rompt l'illusion et gêne la réalité ; pour le philosophe, c'est un monstre à tête de sphinx ; pour l'homme d'Etat et le soldat, c'est un coup de foudre infernal qui met fin à des bêtises que tous les autres éléments sont impuissants à enrayer.

\* \* \*

Les personnes qui sont inconstantes dans leurs affections portent l'empreinte de l'infidélité sur leurs visages.

\* \* \*

A dix-sept ans, l'amour est une mélodie fluide qui court dans les veines, dont la musique divine est accompagnée par mille voix de sirènes. A vingt-cinq ans des notes

de tristesse dominant dans cette mélodie ; à trente-cinq, la musique se fait douloureuse ; à quarante-cinq, les voix des sirènes deviennent une lugubre symphonie perpétuelle ; à cinquante-cinq, elles mènent le pauvre homme tout vivant à la mort.

\* \* \*

Un homme qui a passé par une grande passion a reçu une bonne leçon dont il peut tirer profit. Un homme qui se laisse entraîner une deuxième fois peut encore se ressaisir. Celui qui la subit pour la troisième fois manque de volonté ; mais l'homme qui constamment cherche à recommencer est un niais.

\* \* \*

La musique, la poésie, le théâtre, tous ces plaisirs qui dissipent l'ennui et nous font oublier les soucis journaliers, perdent leur pouvoir du moment que l'esprit est envahi par une grande passion qui noie le jugement dans le doute.

\* \* \*

Quand tour à tour on est enthousiaste, triste, gai, silencieux et causeur, on peut être sûr que l'on est en proie à l'amour, qui, telle une poulpe, étroit ses victimes de mille

façons, tout en leur donnant le temps de mourir à travers mille émotions.

\* \* \*

Que les psychologues, fanatiques de l'amour, disent ce qu'ils veulent, une passion est chassée par une autre. L'amour réside dans le sang, dans un élément nourri par la suggestion ; il est passager comme les modes.

\* \* \*

L'amour qui commence et qui finit par la passion ne demande pas une réciprocité de sentiments. Sans une réciprocité absolue de sentiments l'amitié n'est pas possible. C'est la passion qui fait naître l'amour, et la sympathie qui crée l'amitié ; l'un commence à mourir dès son éclosion, l'autre augmente avec le temps, les épreuves, la communauté d'esprit et de cœur.

\* \* \*

L'amour ne demande pas de l'intellectualité ; au contraire, l'intellectualité le gêne. L'homme qui a une passion pour une femme ne se demande pas si elle est forte en grec et en mathématiques. Le vrai amour est aveugle, c'est à dire, ignorant. Quand il voit clair ce n'est point l'amour, c'est l'amitié. En amour le raisonnement désillusionne, la

philosophie désarme. L'amour se nourrit de tout excepté de paroles profondes. Plus la passion est grande, plus les paroles désenchangent.

\* \* \*

La vanité, engendrée par la richesse, produit des illusions plus grandes que celles de l'amour. Il se peut qu'une femme sans beauté, et sans qualités extraordinaires d'esprit et de cœur, se croit le pouvoir de charmer, et, en effet, charme-t-elle souvent, mais l'influence qu'elle attribue à sa fortune la rend susceptible à des émotions et sujette à des folies que la passion de l'amour ne saurait produire.

\* \* \*

Le penchant pour la comédie est devenu tellement universel que la plupart des femmes du monde ont fait de leur salon un théâtre. De cette façon elles peuvent, sans déroger, s'avouer comédiennes.

\* \* \*

Les grandes coquettes, dont le charme égale la beauté, ne se laissent jamais entraîner par l'amour. Les grandes passions sont fatales à la beauté ; or, la Nature a doué ces femmes de sang-froid. Elles s'amuse avec

les hommes, comme le chat avec une souris ; et, comme le chat finit par donner une morsure fatale à la souris, même quand il n'a pas faim, de même ces femmes finissent par tuer l'homme, non pas par méchanceté, mais inconsciemment, parce qu'elles sont nées ainsi et qu'elles ne peuvent faire autrement.

\* \* \*

Dans les grands événements comme l'amour et la guerre, les surprises sont fatales. Une armée, endormie et surprise par l'ennemi, est perdue ; mais dans l'amour il y a cent fois plus d'occasions pour que l'imprévu joue un rôle funeste. L'imprévu, c'est l'ennemi qui guette les gens susceptibles de la tendre passion, et cela sous mille aspects, nuit et jour. A peine a-t-on oublié les douleurs causées par une récente passion et s'est-on juré de ne plus retomber dans le piège, que, subitement, dans un salon ou dans un théâtre, en ville ou en voyage, sur des montagnes ou sur mer, à midi ou à minuit, la foudre descend sans que la victime ait même le temps de crier : "Au secours !"

C'est d'abord par la vue que la surprise agit sur l'imagination avec le plus de force ; les yeux sont frappés par une nouvelle figure, puis le cœur est atteint par une manifestation inattendue de sympathie, puis l'égoïsme est captivé par une subite et subtile flatterie qui s'unit à tous les autres éléments de l'amour psychologique pour cajoler, pour fasciner, pour réduire la victime à un état négatif et submissif. Après cela on vit dans le monde des illusions où l'apparence est tout, où la réalité est nulle, où la raison est hypnotisée par l'imagination et n'existe plus, où le sentiment domine la volonté qui a pris la fuite, laissant le corps comme un vaisseau sans gouvernail, en proie à des folies inouïes, à des sottises impossibles à imaginer par l'homme en possession de toutes ses facultés.

C'est dans les endroits éclairés par des lampes à abat-jour, où l'illusion flotte entre la lumière rose et l'ombre suggestive, que l'amour naît, triomphe et règne par la surprise. Il y a d'autres endroits dangereux, mais celui-ci est le lieu où les victimes sont foudroyées avec le plus de facilité, l'abattoir où l'homme est tué avec le plus de "science."

Et quel abattoir ! Où le malade passe des semaines, des mois, peut-être, à pousser des soupirs, des gémissements, accompagnés de toutes les devises imaginables par l'amour : les tendres nuances, l'art, la poésie, les parfums. C'est le boudoir, le *home* de l'araignée psychologique qui guette la mouche inconsciente et assez naïve pour tenter d'y pénétrer.

\* \* \*

Depuis que les Anglais visitent Paris par milliers, le sens du ridicule n'a plus de prise sur l'esprit français. Ils ont vu trop de types depuis une vingtaine d'années.

\* \* \*

Un Français devient ridicule de crainte d'être ridicule. Un Anglais n'a peur que d'une seule chose : c'est de perdre le droit de penser et d'agir selon son propre jugement. L'Anglais en voyage est le plus excentrique et le plus désagréable des êtres, mais il cesse d'être ridicule du moment où il se moque des opinions des autres. Il est admirable dans son insouciance, je dirais même dans sa nonchalance brutale, car il est toujours respecté, même là où il est haï.

\* \* \*

Très amusantes et très instructives les réflexions qu'on entend dans les pays germaniques. Les Tyroliens d'Innsbruck se défendent d'être pris pour des Tyroliens du Midi, et ils ont raison ; les Bavaois se défendent d'être pris pour des Tyroliens, et ils ont raison ; les Saxons se défendent d'être pris pour des Bavaois, et ils ont raison. Les Berlinoïse se moquent des Viennoïse et les Viennoïse ridiculisent les Berlinoïse ; mais il est difficile de dire lesquels valent mieux : l'intelligence berlinoïse est matérielle, celle de Vienne est frivole. C'est une guerre entre la science brutale et le sentiment superficiel.

\* \* \*

Le vrai cosmopolite a ceci de commun avec le génie : il voit les choses d'un œil plus clairvoyant que les autres.

\* \* \*

La maîtresse de maison vous reçoit comme si vous étiez un mendiant bien habillé. "Vous venez de l'étranger, Monsieur ?" Et, comme le proverbe dit qu'il faut se tenir en bonnes relations même avec un chien, elle vous offre, avec une délicieuse nonchalance, deux quelquefois trois de ses doigts ; et puis, après quelques moments de réflexion, se

souvenant que ce jour-là elle a un quart-d'heure à perdre, elle vous offre un fauteuil, toujours avec le même air d'indifférence. Elle vous engage dans une conversation machinale qui laisse son imagination libre d'errer partout ailleurs.

Mais, soudain parmi vingt idées passagères qui surgissent dans sa tête, il en vient une qui la frappe : Tiens, ce monsieur-là pourra m'être très-utile ! Il se dit écrivain, critique ; qui sait ? peut-être ferait-il connaître mon nom dans un coin du globe où je suis encore inconnue ! Ses yeux s'illuminent, l'expression de sa figure devient pleine d'intérêt, on vous pose des questions, on s'intéresse à vous, on devient subitement aimable . . . Mais le visiteur, avec un sourire sur les lèvres, pense : vraiment, les plus naïfs sont ceux qui croient à la naïveté des étrangers !

\* \* \*

Parmi les hommes qui souffrent le plus, qui sont le plus souvent désappointés, le plus souvent désillusionnés, qui sont le plus souvent tués par les fardeaux de la vie sont ceux qui possèdent le plus de soi-disant dignité. Cette soi-disant qualité est funeste pour l'homme. La Nature est toujours en

révolte contre elle, et si la Nature ne vous aime pas, vous ne serez pas aimé par les hommes. Quand un homme "plein de dignité" fait de la morale, il pousse les choses trop loin et fait du mal ; il fait souffrir les autres. Dans le sens que le monde prête à ce mot, la dignité est la pire manifestation de l'orgueil. On commence par respecter cet orgueil, mais bientôt le respect se change en mépris ou en haine, car l'orgueil n'est autre chose que tyrannie. Les hommes "pleins de dignité," c'est à dire, pleins de morgue, montrent toujours une mine au lieu d'une main. Un homme intelligent et naturel est toujours conscient d'une certaine ignorance, et ses manières sont empreintes d'une certaine modestie. C'est à ce prix seul que l'entente est possible dans une société de gens intelligents.

\* \* \*

Je rends grâce au Tout-Puissant pour cette assurance en moi que tout ira bien, pour cette certitude que les lois de l'Univers sont inébranlables, que les étoiles continueront à briller même quand tous les hommes de notre petite terre seront réduits en poussière. Aussi, je suis content de mon

ignorance, content que je n'ai pas la prétension d'expliquer Dieu et les mystères de l'univers. Je suis content qu'entre les doutes et les douleurs je ne me laisse pas entraîner dans ce rôle ridicule d'expliquer l'inexplicable et de réduire en méchantes maximes les honteuses préventions de la vanité et de l'impuissance.

\* \* \*

Chacun a sa façon de sentir le bonheur. Chez tel écrivain, c'est d'être toujours spirituel, chez telle femme du monde, c'est d'être toujours habillée à la dernière mode, chez d'autres, c'est d'être acclamés par le public, ou fêtés par des amis, ou flattés pour leur beauté et leur grâce.

La façon de sentir le bonheur varie selon le tempérament. Il y a des moments où j'éprouve des sentiments de bonheur à peine exprimables en paroles : quand j'arrive au bout d'un voyage, loin du bruit des grandes villes, dans un recoin des montagnes ou dans les steppes, accompagné d'un ou de deux amis, et que je sais que la superficialité et les préjugés restent là-bas, derrière moi, dans les villes, parmi les soi-disant maîtres ; c'est dans les endroits pareils que j'éprouve

quelquefois une satisfaction si pénétrante, si profonde, si prolongée, que je me sens hors de moi et que je suis prêt à quitter cette terre comme dans une extase.

\* \* \*

De Job à Hugo cela a été une lutte continuelle où l'élément tragique s'est imposé sur tout le reste. La vie est tragique et la comédie que l'on joue n'est qu'un hideux sourire par lequel la Nature aime à masquer la mort, et derrière lequel le cœur saigne et l'âme pleure. Si les guerres sont devenues plus rares, si l'on tue moins aujourd'hui que dans le temps passé, ce n'est pas une raison pour que les fardeaux de la vie soient moins pesants, la pensée moins mélancolique. Il n'est pas à douter que le nombre de ceux qui sont mortellement atteints au moral dépasse de beaucoup le nombre de ceux qui ont souffert par les guerres. La douleur augmente avec le luxe et les inventions scientifiques. Plus le corps est gâté par le confort, plus la pensée est harcelée par la nostalgie. Le monde était plus heureux quand Bonaparte dévastait les pays par le feu et la baïonnette ; on était habitué de vivre face à face avec la mort, et une grande partie du monde prenait

un vif plaisir dans les aventures tragiques. A présent, c'est dans les cerveaux des gens que la tragédie a pris son siège. Le monstre n'a jamais cessé d'exister, il n'a que changé d'endroit, comme ces maladies que certains médicaments chassent d'une partie du corps pour les faire paraître dans une autre. Il existe, il existe toujours, comme les pauvres ; et chaque fois que je vois tomber les feuilles d'automne, ou que, le soir, je contemple le soleil descendant vers l'horizon, ma pensée s'envole vers ces habitations silencieuses de l'âme, qu'on appelle des monastères, ces maisons cachées dans les montagnes, loin du bruit et des ambitions des foules, et j'ai envie de me joindre à leurs habitants qui ont choisi, peut-être, le seul moyen de vivre sans être forcés de contempler et d'embrasser la tragédie dans toute l'horreur de sa nouvelle manifestation.

\* \* \*

Toute forme d'art, de religion, de philosophie, qui a eu le fanatisme comme premier facteur de son développement et de son succès est destiné à déchoir et à disparaître. Un fanatique est un enthousiaste passionné qui allume un feu capable, non seulement à chauffer, mais à consumer ses disciples.

Lorsqu'aujourd'hui un fanatique meurt, l'art ou l'isme qu'il a introduit dans le monde s'éteint par manque de cet aliment spécial que le maître seul pouvait suppléer. De nos jours, il n'est pas possible que cette singulière maladie psychologique engendrée par un ou plusieurs fanatiques se propage à travers plus d'une génération. C'est dans la nature du fanatisme de détruire par la production de trop de force nerveuse, d'exténuer par l'exagération, de consumer par des envolées extatiques, de tuer par de trop grandes doses.

Avec la mort de Wagner les fanatiques de *Parsifal* sont devenus de plus en plus rares. La flamme sur l'autel de Bayreuth a été trop ardente ; elle est montée trop haut, elle a léché la voûte de l'Eglise, brûlé les fresques, roussi les vêtements des grands-prêtres, chassé la foule par une fumée épaisse qui n'était pas les nuages d'encens que l'on croyait. Nous raisonnons aujourd'hui trop scientifiquement, nous avons trop l'esprit d'analyse pour rester longtemps sous le charme de tel ou tel fanatique, fût-il le plus puissant et le plus sincère.

La religion des Juifs était pratique et

matérielle; Jehovah était conçu comme une personne qui pouvait être à la fois conciliante et brutale. C'était la première religion matérialiste. La mythologie grecque fut une religion idéaliste. Ici apparaissent les premiers symptômes d'une poésie religieuse sentimentale. Les Juifs vivaient au jour le jour, ne pensant pas à l'immortalité; les Grecs, devenus idéalistes et métaphysiciens, s'occupaient du progrès de l'âme; le Christianisme a introduit une religion de pur sentiment. C'est le cœur maintenant qui parle, et, voyant le Christ sur la croix, les larmes coulent des yeux du monde devenu sentimental au bout de trois siècles. Bientôt la philosophie s'occupait du Christianisme et nous donna une métaphysique sentimentale; puis, les poètes s'en mêlèrent et le monde a eu une poésie inspirée de sentimentalisme. Avec une telle religion il fallait que tout tournât autour du même soleil: l'Amour est devenu sentimental avec les troubadours, Dante, Pétrarque . . . Avec la religion, la métaphysique, la poésie, l'amour sentimental, le monde n'a pas tardé à devenir une véritable vallée de larmes. Pendant ce temps, la politique, aveuglée par

le sentimentalisme, faisait une guerre continuelle au nom du Christ. Né sous la domination des idées sentimentalistes, cet élément est devenu atavique: l'homme le plus instruit, le plus philosophe est imprégné de ce sang fatal et la civilisation est efféminisée par les émotions du cœur, opposées aux dictées de la raison.

\* \* \*

La foule qui critique librement un homme de talent reste au fond indifférent à ses malheurs comme à ses joies. Le monde, la société, les divers groupes d'hommes pris dans l'ensemble nous regardent avec une suprême indifférence. Comment pourrions-nous, d'ailleurs, s'intéresser à fond à des personnes que l'on ne connaît pas intimement? C'est très-naturel que le monde nous regarde avec indifférence, mais, chose étonnante, ce sont les écrivains qui se donnent mille soucis, mille chagrins pour attirer les affections chimériques de cette même foule indifférente. Quand un célèbre romancier meurt des milliers de lecteurs s'écrient: "Tiens, nous n'aurons plus d'agréables heures à passer en le lisant." Sur l'homme lui-même on ne dit rien, car,



mort ou vivant, c'est tout un pour le monde. Ce qui arrive pour les romanciers, arrive pour les poètes, les artistes, les musiciens, pour tous. L'empereur de Chine meurt dans son palais secret, inscrutable, de Pékin ; un philosophe meurt avec tous les mystères de sa pensée secrète et personnelle ; mais l'empereur de Chine n'est pas plus éloigné de la conscience intime de la foule collective que l'écrivain ne l'est de milliers de personnes connaissant ses œuvres.

\* \* \*

Les Jésuites ont des formules pour la méditation. Il faudra en trouver une pour se rendre indifférent à toute critique, à toute parole ennemie que le monde nous jette, soit par jalousie, soit par envie, soit par ignorance ou pure malice.

Voici une formule pour évoquer l'esprit de l'indifférence : Puisqu'il n'est pas plus douloureux de mourir que de naître, je ne crains pas la mort. Mon esprit est enfermé dans un corps qui vit sur un tout petit globe que l'homme appelle la terre. Mon premier devoir est de vivre avec le moins de souci possible, et pour développer un esprit d'indifférence il faut que j'éteins en moi tout

sentiment de jalousie, d'envie, d'orgueil ; je méprise l'orgueil et l'envie chez autrui ; je suis indifférent à ce que les hommes pensent de moi, j'évoque l'indifférence absolue à l'égard de tous ceux qui cherchent à me nuire par des actes et par des paroles, parce que sans indifférence je ne puis jouir de toutes mes facultés, ni jouir des plaisirs que chaque jour apporte à un esprit libre. Pour moi, l'opinion publique est une illusion et non une réalité ; par conséquent, je ne tiens aucun compte de ce que les hommes collectifs pensent. Je suis indifférent à ce que font les autres du moment qu'ils agissent en hommes libres. Je suis indifférent au sort de tout ce que produit mon cerveau, ne pleurant pas sur le passé et ne m'occupant que peu de l'avenir qui n'est pas à moi. Je méprise la flatterie et je suis indifférent aux réflexions malveillantes de n'importe qui. L'indifférence règne en mon esprit, et mon âme repose dans un élément que rien ne peut troubler.

Voilà une formule pour les artistes et les penseurs. Lisez ce bréviaire trois fois par jour pendant dix ans et vous serez libres.

\* \* \*

Un signe des plus infaillibles que la société est malade et prête à mourir est l'aplomb avec lequel les parvenus de nos jours font parade de leurs richesses et de leurs faux titres. A un moment où tout le monde s'inquiète du lendemain, que les anarchistes menacent de tout bouleverser, que les cris des pauvres sont plus perçants et la misère plus accablante, quand la terre semble prête à s'ouvrir devant leurs maisons, il n'est question que de porter des parures plus lourdes, d'acheter des chevaux qui coûtent plus cher, et courent plus vite, d'aller et de venir avec un sans-gêne qui dépasse même l'insouciance la plus insensée qui précéda la Révolution.

\* \* \*

Curieux spectacle dans ce temps soi-disant égalitaire ! Une nouvelle maladie mentale semble flotter dans l'atmosphère, pareille aux microbes d'une malaria subtile, cachant ses fièvres différentes sous le masque d'autant de croyances et de coutumes. Comme ce fléau elle s'étend sur les déserts et les montagnes et pénètre à travers des cordons sanitaires de Chrétiens et des armées de prêtres, et ceux qui paraissent le plus invulnérables

sont souvent emportés le plus à l'improviste.

Ambitions politiques, espoirs de gloire, désirs d'amour, toutes ces envies peuvent finir par rassasier les sens et fatiguer le cerveau, mais l'ambition de régner dans la société, de s'y distinguer, une fois greffée sur l'esprit, ne le quitte jamais.

Mais nulle part cette maladie moderne est en train de faire plus de ravages que dans la grande république des Etats-Unis, où villes et villages sont imprégnés de la fièvre des titres, de la manie des grandeurs aristocratiques de l'Europe et du désir de s'élever au-dessus des habitudes démocratiques.

\* \* \*

Le pessimisme, l'égoïsme et le sarcasme sont les fruits de l'injustice prolongée.

\* \* \*

Le scepticisme, l'envie, l'égoïsme : trois choses qui rendent malheureux ceux qui en sont atteints.

Le sceptique est envieux malgré lui ; il voit le dévot allant à l'église, le philosophe croyant d'une grande sérénité, le mystique se livrant à des exaltations spirituelles, tout

le monde, excepté lui, est sûr de quelque chose ; donc, le scepticisme engendre l'envie ; l'égoïsme, le mécontentement ; le pessimisme, le désespoir et le suicide.

\* \* \*

L'espoir du pessimiste est comme la réminiscence vague de visions passées et dissipées depuis longtemps, le souvenir trouble de figures entrevues dans un brouillard, alors que le vaisseau de la vie passe devant le panorama de la destinée qui se présente dans un enchevêtrement de lumières et d'ombres tel, que toute faveur du ciel est accompagnée d'angoisse, et tout rayon de soleil, de chagrin.

\* \* \*

Au fond, il n'y a peut-être aucune classe livrée plus complètement à un pessimisme désespéré que le riche parvenu. Il garde les apparences de la religion seulement parce que c'est comme il faut ; il jette des sommes insignifiantes à droite et à gauche, non par acquit de conscience, mais simplement comme des offrandes pour apaiser le public, comme le Russe, qui s'enfuit, jette, de son traîneau, un porc à la troupe des loups affamés.

\* \* \*

Les disciples de Renan parlent de la *perfection intellectuelle*. Ce genre de perfection me fait penser à un potage que j'ai mangé chez le général de J . . . en Russie : un mélange de moutarde, de poivre, d'oignons, de concombres, de vinaigre, avec de gros morceaux de glace flottant là-dedans. Tout d'abord l'effet de la glace rendait le palais peu sensible à l'étrange mixture de chaud et de piquant. L'âme de ce potage était gelée comme l'âme de ceux qui cherchent à ôter toute illusion de la vie. C'est le stoïcisme habillé à neuf, ce stoïcisme que toutes les lois de la nature répudient et qui n'a jamais trouvé dans le cœur humain un sol assez sympathique pour y prendre racine.

\* \* \*

Les animaux et les imbéciles ont plus ou moins une tactique à eux ; les philosophes, seuls, pèchent par leur fâcheuse modestie et par leur façon de dire la vérité toute crue. Ils devraient avoir assez de tact pour passer parfois pour des imbéciles parmi les imbéciles, pour que ceux-ci ne disent pas : "Voilà un homme qui a tant pensé qu'il en est devenu fou."

\* \* \*

Sur dix hommes ou femmes vraiment grands, il y en a neuf qui portent sur leur figure l’empreinte d’une réserve habituelle, de la distraction et de la mélancolie.

\* \* \*

Le pessimisme est le fruit âcre produit par l’arbre des expériences amères, dont les racines plongent dans le sol de la souffrance, et dont les feuilles sont gelées par les soucis et les désappointements de toutes sortes. Quand les graines de la foi, semées au printemps du cœur, se gèlent dans le sol aride d’espérances mortes et d’aspirations flétries, c’est l’hiver de la mémoire.

\* \* \*

Les graines du pessimisme matérialiste furent semées à la cour de Louis XIV, elles furent fertilisées par la Régence, elles poussèrent sous Louis XVI, fleurirent sous Bonaparte, portèrent leurs fruits sous la Commune. Partout le fruit de ce cyprès psychologique commence nos festins et termine nos funérailles. Quand l’éclat du soleil de la réalité est trop fort pour le cerveau moderne, le malade s’assied au pied de cet arbre, dans l’ombre épaisse de la négation bouddhique, dans un état d’attente passive qui

tient souvent du domaine de la douleur mais jamais de celui du plaisir. Nous sommes arrivés au tremplin, à la fin psychologique du monde, à l’océan des rêves et des ténèbres, des fantaisies de l’esprit et des mythes orientaux, où la pensée, le sentiment, la conscience et la personnalité sont attirés vers des abîmes inconnus et se perdent dans les sables mouvants de l’annihilation scientifique. Avant que les masses affolées ne sautent dans ce gouffre béant, le Chrétien aura le temps de s’écrier : “Rendez-moi ma foi !” ; et le philosophe : “Rendez-moi ma raison !”

\* \* \*

Des grands comédiens, Louis XIV. était le plus sérieux ; des grands tragédiens, Bonaparte était le plus comique.

\* \* \*

Voltaire et Rousseau léguèrent à la Révolution l’acier en fusion pour une épée qui fut trempée par Talleyrand et mise à l’épreuve par Bonaparte.

\* \* \*

Talleyrand : un maître mécanicien, qui se servait d’un roi comme d’un outil après que

l'intelligence de celui-ci avait été aiguisée sur les champs de bataille de Bonaparte.

\* \* \*

Quand on traverse un abîme au moyen d'une planche, on se tient au milieu pour échapper au vertige. Nietzsche s'est obstiné à marcher sur le bord, et perdit l'équilibre.

\* \* \*

Il y a un genre de pessimisme qui est destiné à occuper une place importante et indiscutable dans la philosophie de l'avenir. Comme tout ce qui se base sur des faits absolus, il ne prêche aucun système, il ne professe aucune école et sa mise en pratique est aussi simple et effective que les simples lois de la Nature et les règles de l'art. Lamennais l'a défini dans un langage aussi clair que puissant : "On ne saurait tromper plus dangereusement les hommes qu'en leur montrant le bonheur comme le but de la vie terrestre"; et ce qui suit n'est pas le langage d'un fanatique, mais l'arrêt d'un philosophe très-calme qui connaît la vraie signification de l'illusion : "Le bonheur n'est point de la terre, et se figurer qu'on l'y trouvera est le plus sûr moyen de perdre la jouissance des biens que Dieu y a mis à

notre portée." Le secret des révolutions françaises, de la discorde sociale, de l'envie, de la tyrannie, du préjugé des classes et de mille autres maux, il les résume en trois lignes : "On nourrit le peuple d'envie et de haine, c'est à dire de souffrances, en opposant la prétendue félicité des riches à ses angoisses et sa misère."

Les racines des maux présents ne sont pas dans les prérogatives des princes ou dans les brevets des nobles, mais dans l'argent, et Lamennais eut l'occasion de voir et de toucher du doigt la perpétuelle misère mentale des riches : "Je les ai vus de près, ces riches si heureux ! Leurs plaisirs sans saveur aboutissent à un irrémédiable ennui qui m'a donné l'idée des tortures infernales. Sans doute, il y a des riches qui échappent plus ou moins à cette destinée, mais par des moyens qui ne sont pas de ceux que la richesse procure. . . . Rien d'élevé, rien de beau, rien de bon ne se fait sur la terre qu'au prix de la souffrance, de l'abnégation, de soi, et le sacrifice seul est fécond."

Les vanités, les vexations, les efforts fatigants de parade qui sont si communs parmi les riches d'aujourd'hui, font de leur vie une

lutte constante où leur soif de tranquillité d'esprit n'est jamais assouvie.—La coupe d'or qu'ils portent à leurs lèvres est pleine, non de nectar, mais de cruelles déceptions, créant comme une fièvre intermittente, qui, après quelques jours d'un bonheur apparent, donne de nouvelles tortures en recommençant exactement au point même où elle a cessé. C'est dans ces courts moments de lucidité que les fantômes des triomphes d'antan se dressent d'un côté et que les squelettes des plaisirs morts dansent une ronde échevelée de l'autre.

\* \* \*

L'orgueil va de pair avec la gloire et la richesse, de sorte qu'une nation ressemble à l'individu, et elle finit par se croire invulnérable, et, chose plus curieuse encore, elle se croit supérieure en morale à toutes les autres nations et les regarde avec mépris. Pour ces raisons, la chute, si elle survient, sera doublement humiliante.

\* \* \*

Les Anglais se trouvent à leur aise dans la religion protestante parce qu'ils vivent dans l'opulence et jouissent de la paix; ils disent: "bonne Bourse, bonne Bible." Avec

une Eglise d'Etat aussi riche qu'aristocratique, dont les curés sont aussi respectés que des barons, dont les évêques sont des pairs siégeant dans la chambre des lords, la vie ne laisse rien à désirer; c'est un sourire perpétuel.

\* \* \*

Lorsque Bonaparte distribuait à droite et à gauche des royaumes et des titres nobiliaires, un pas fatal se faisait vers le développement du pessimisme dans sa pire forme. Les ambitions égoïstes, l'avidité morbide, la passion de faire parade prirent possession d'une classe de roturiers qui, dans leur intense égoïsme, refoulèrent ou étouffèrent les instincts plus nobles des classes plus cultivées et plus intelligentes. L'exemple donné par Bonaparte portait ses fruits, et alors commença une course haletante pour se faire une position sociale, dont les effets se firent sentir dans toute la France, même parmi les aristocrates les plus exclusifs et les plus indépendants. On s'aperçut que les nouveaux nobles n'étaient que des mannequins, à qui faisait défaut même le sens commun que possèdent les boutiquiers et les marchands de vin; mais

ils vivaient dans le luxe, ils possédaient des millions, ils pouvaient acheter, ils pouvaient vendre, de sorte que les richesses finissaient par être regardées comme la seule chose de réelle valeur.

Le mal se propagea en Allemagne et nous donna Schopenhauer et Heine; il entra en Russie et nous donna le nihilisme; il passa en Angleterre et nous donna l'agnosticisme scientifique.

Nous n'avons pas d'idéal durable en art et en littérature puisque nos modes, nos manières changent avec chaque nouvelle révolution politique.

Les révolutions successives ont un effet immédiat sur chaque phase de philosophie, d'art et de littérature; en mettant de côté ce qui est vieux et stérile, elles détruisent ou dispersent les écoles des jeunes aspirants dès leur début; en exilant le tyran on expose le poète et le penseur au risque de mourir de faim, mais la révolution périodique ne réussit jamais à se délivrer de l'embarras social et moral des fripons et des imbéciles.

\* \* \*

Chez les Anglais seuls, le pessimisme n'a pas pris racine. Les Russes, les Allemands,

les Italiens, les Français, même les Américains en sont atteints tandis que les Anglais ignorent le pessimisme et méprisent les pessimistes. La France a eu Chamfort; l'Italie, Léopardi; l'Allemagne, Schopenhauer; la Russie, Tolstoï.

En France la cause du pessimisme est physique, en Allemagne elle est métaphysique. Seuls au monde les Anglais sont optimistes parce qu'ils n'ont pas encore connu la guerre, sur leur propre sol. L'optimisme est engendré par une longue série de triomphes militaires et commerciaux, par de grands projets toujours réalisés, par la richesse, par l'égoïsme, le confort, la confiance en soi, tant nationale que personnelle. En ce sens l'optimisme des Anglais n'a rien à faire avec la religion. Dès le jour où l'Angleterre sera envahie par les hordes étrangères, du moment que les Anglais verront leurs actions baisser, le sang couler devant leurs yeux, la désolation et la misère frapper à leurs portes, ils se souviendront du *Weltschmerz* (la douleur du monde) de Schopenhauer. Le pessimisme est engendré par l'instabilité des choses physiques et morales, de longues

années de pauvreté et le désillusionnement philosophique et politique. Avant 1789 c'était la misère du peuple unie au scepticisme des penseurs, c'est à dire un double cause, matérielle et spirituelle, qui créa en France un élément pessimiste. Après 1793 c'était des guerres continuelles, puis des révolutions jusqu'à la catastrophe de Sedan. En Allemagne on a subi les invasions de Bonaparte, quelques révolutions, puis, de nos jours, toute une série de grandes guerres ; en même temps il y régnait un esprit scientifique qui niait le Christianisme, faisant de la religion une chose objective, réduisant l'homme à un morceau de bois dont les cendres peuvent être analysées tout comme la potasse. Il n'y avait plus d'illusion possible. Pendant ce temps les Anglais promenaient leurs soldats aux Iles, aux Indes, aux Antipodes, sur l'Europe continentale, partout hors de l'Angleterre, flairant les bonnes choses, récoltant les blés des champs étrangers, rapportant des fruits que les autres avaient cultivés sans avoir eu le temps de les cueillir, se mêlant de tout, marchant à la tête de troupes indigènes, jouant avec le feu, mais ne se brûlant jamais les doigts, che-

vauchant les mers comme le "Vaisseau Fantôme," et, malgré tout, trouvant toujours le bon port au moment décisif.

\* \* \*

Les Anglais ont su s'imposer aux peuplades de tous les coins du globe par ce fait : ils ignorent les préjugés, les goûts, les tempéraments des autres nations, des autres peuples.

Un Anglais respecte un Français ou un Allemand doué de volonté, mais il ne peut comprendre qu'un homme appartenant à une nation étrangère puisse avoir de l'orgueil ; donc ils cherchent à nuire aux nations qui montrent du caractère et à réduire à un état d'esclavage moral, ou à annihiler, ceux qui n'en ont pas. Ce trait caractéristique ne date pas d'hier : la reine Elisabeth fit couper la tête à Marie Stuart après avoir dit : "Deux volontés ne peuvent exister à la fois en Angleterre."

S'il est vrai que la nation la plus egoïste est en même temps la nation la plus puissante, le monde appartiendra un jour aux Anglais. Les Peaux-Rouges d'Amérique ont toujours montré beaucoup de caractère, d'indépendance, d'orgueil ; les Anglais ne pouvant les



avoir pour serviteurs, commencèrent par les exterminer. L'égoïsme, appuyé par la richesse, devient brutalité; la nation qui a du caractère sans argent sera humiliée; la nation qui possède la richesse sans la volonté sera vaincue et soumise à l'état de dépendance. Voilà où nous en sommes.

\* \* \*

Si nous regardons autour de nous dans les affaires journalières de la vie, nous verrons que ce sont les Juifs qui sont les plus contents et les plus heureux, malgré que tout le monde est censé être contre eux. Pourquoi sont-ils si souriants, si patients, si contents? De tous les hommes, le Juif est le plus près d'être un philosophe de Nature. Nous autres sommes toujours en train de le devenir. Le Juif est né avec un mépris absolu de deux choses qui font peur aux Chrétiens: la mort et l'opinion d'autrui. Un Juif intelligent n'a qu'une seule pensée: comment faire pour mieux jouir de chaque heure de cette vie, sans s'occuper des questions de l'Au-delà, et il ne s'occupe que de gagner de l'argent pour se rendre indépendant. Jamais un homme orgueilleux ne peut jouir de quoi que ce soit; un Juif est trop pratique pour se laisser

prendre à une chose d'aussi puérole. Si sa première pensée est de se rendre indépendant, sa seconde est de jouir de cette vie de sa propre façon, et pour y arriver il méprise les opinions d'autrui. C'est en cela que réside sa sagesse fondamentale. Peut-être a-t-il plus d'indifférence que de mépris, car le Juif abhorre l'inutil, et pour mépriser les hommes il ne faut pas mal de volonté, ce qui revient à la perte d'une certaine quantité de force nerveuse ou psychique. Un poète a dit: "Celui qui ne craint pas la mort n'a pas de maître"; j'ajoute que celui qui craint les opinions et les jugements du monde est plus esclave que les nègres de l'Afrique Centrale. J'ai étudié le caractère Juif dans divers pays, et je suis arrivé à la conclusion que, de tous les hommes, le Juif est le plus libre. Tandis que les Chrétiens perdent leur temps à discuter sur l'honneur, sur la religion, sur la morale, le Juif va son train, car il a autre chose à faire. Il avale, sans regimber, des monceaux d'insultes et d'invectives. Assis dans son fauteuil, fumant un bon cigare, il sourit des Chrétiens qui s'insultent mutuellement, qui se fâchent, qui se donnent toutes les peines, tous les chagrins pour un rien.

Le Juif a quelque chose d'inébranlable au fond de lui, quelque force morale qui défie les opinions et les sentiments des autres. Il est supérieur à nous en ceci : il possède une personnalité, tandis que nous possédons cette mince et pauvre chose que l'on appelle caractère. Un Juif est lui-même, un Chrétien est presque toujours ce que son voisin veut qu'il soit, et c'est le caractère qui rend hypocrite et ridicule. Pesés bien ces questions dans votre for intérieur, et vous arriverez à savoir avec moi, que celui qui craint les opinions d'autrui, n'aura jamais beaucoup d'influence parmi les hommes parce que la nature humaine méprise ceux qui vivent dans la crainte.

Un Juif est à la fois sensualiste et spiritualiste. Pour chaque heure de travail il trouve une heure de repos et de plaisir ; il est pratique là où le Chrétien s'égare dans les futilités de la vie quotidienne ; il sait rêver, mais ses rêves ne sont jamais au-dessus de l'actuel ; il sait ce qu'il veut atteindre : la satisfaction dans la vie terrestre.

\* \* \*

Comme il est difficile d'être original sans devenir excentrique ! Et comme de nos

jours il est même difficile de faire des choses originales !

En lisant les mémoires de Lady Hester Stanhope, je rencontrai ce passage : "Les Saint-Simoniens vinrent me voir ; ils crurent m'accaparer, mais ils se sont trompés ; il y a de grands francs-maçons partout au monde : ils savent que je suis la personne qu'il leur faut ; je n'ai pas besoin d'eux, mais eux ont besoin de moi."

A cette époque la chose à la mode fut d'annoncer l'arrivée du Messie, et Lady Hester, folle de l'ambition d'avoir son nom sur toutes les lèvres, prit le chemin le plus court et le plus sûr pour se mettre en évidence. Elle alla en Palestine et vint parmi les Turcs, attendant l'arrivée du Messie. Son médecin écrit : "Même ses domestiques turcs connaissaient son faible et il n'y en avait pas un seul qui ne rentrât le soir avec l'une ou l'autre histoire saugrenue pour nourrir son ambition morbide ; et ce fut une flatterie très ordinaire de dire que l'on avait entendu que toute la puissance du Sultan n'était rien en comparaison de la protection de Lady Stanhope."

On ne peut douter que la présence de

Lady Hester dans un pays quelconque ne fût comme une menace contre la loi et l'ordre, et le même médecin dit : "Elle recevait avec une fiévreuse avidité toutes les nouvelles de révoltes, d'insurrections et de changements politiques." Ce fut la folie des grandeurs, maladie dangereuse quand elle s'attaque à des fanatiques comme Lady Stanhope.

Mais il n'y a rien de neuf sous le soleil, pas même en fait d'Occultisme ! Un diseur de bonne aventure en Angleterre, du nom de Brothers, lui prédit qu'elle irait un jour à Jérusalem et y ramènerait le peuple élu et qu'elle passerait sept ans au désert.

Lady Hester ne s'effarouchait de rien et un jour elle s'écria : "S'ils ont besoin d'un diable, qu'ils me prennent, moi," faisant allusion à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, s'opposaient à ses caprices. Il ne peut y avoir le moindre doute que cette maladie singulière ne vienne d'un surcroît d'orgueil et cela vaut la peine d'entrer dans une explication psychologique de la matière. Il faut d'abord définir la différence entre l'orgueil et la vanité, ensuite nous comprendrons pourquoi ce sont les Anglais

et non les Français qui s'adonnent à des rêves si extravagantes et à des théories si saugrenues.

Les Français sont vains, les Anglais orgueilleux. Les vains sont vexés par des détails ; les orgueilleux sont harassés par des généralités. Les vains sont liés par l'étiquette et la convention, et craignent le ridicule ; les orgueilleux ne supportent aucune contrainte et sont gourmands de publicité, qu'ils prennent pour la célébrité. La vanité rend les gens subtils, délicats, diplomatiques ; l'orgueil rend ses victimes brutales, indécates, égoïstes. Alors que la vanité développe la finesse, l'orgueil engendre une sorte d'étourderie parce qu'il tue l'esprit et développe la volonté. Les Français sont spirituels, les Anglais volontaires. Un mélange d'orgueil et de vanité équilibrerait le tempérament, et ainsi nous aurions le tact et la délicatesse avec l'indépendance et le courage. La vanité évite l'excentricité, l'orgueil la recherche sans en avoir conscience, puisque la délicatesse et le bon goût sont deux choses inconnues à l'orgueil anglais. Et, à mesure que l'orgueil augmente, l'excentricité se développe, jusqu'au point de

dégénérer en une espèce de démence, et nous voilà en présence de la folie des grandeurs.

\* \* \*

Il y a autant de maladies de l'esprit que de maladies du corps. Pas un être humain qui n'ait dans son système le germe d'une maladie, et celui qui, apparemment, se porte le mieux est, maintes fois, celui qui mourra le plus tôt. Un habile médecin, regardant avec un ophthalmoscope au fond de l'œil d'un ami qui se portait à merveille, y découvrit un signe infaillible d'une maladie en embryon. Dans le monde psychologique il y a mille diverses maladies qui atteignent l'esprit et qui font des victimes. Tantôt c'est la religion, tantôt c'est la philosophie, tantôt la science, tantôt l'art ; le doute, la crédulité, le positivisme sont les symptômes de la faiblesse ou bien en sont l'indice. Ceux qui se moquent des génies sont atteints de cette maladie, tout comme ceux qui en avalent tout, à bouche ouverte, aux yeux fermés. Démocrite qui rit est aussi malade que Héraclite qui pleure. Diogène qui vivait dans un tonneau n'était pas plus souffrant qu'Alexandre qui couchait sur le sable du désert persan. Bonaparte et Bismarck sont

tombés par un microbe chimérique et non par un manque de volonté. Aujourd'hui on gagne avec un "système," mais demain on perdra le double de ce que l'on a gagné. La Nature qui sourit aveuglément à tout le monde, la Nature avec son air de Déesse-courtisane, couronnée d'arcs-en-ciel, a son système à elle qui est un secret éternellement caché ; elle englobe et dévore tous les systèmes sortis du cerveau des hommes en plantant dans les têtes un grain, un tout petit grain d'illusion qui finit par halluciner la victime. C'est ainsi que ceux qui sont le plus sûrs d'eux-mêmes ont des maladies spirituelles les plus développées, peut-être les plus inguérissables, assurément les plus dangereuses.

La maladie psychologique la plus prononcée de ces dernières années est sortie des germes confiés au sol artistique de Bayreuth. Après la religion et la philosophie, c'est la musique, le plus pur et le plus réconfortant des arts, qui est atteinte. *Le parsifalitis*, nouvelle maladie, synthèse de plusieurs superstitions apaisées un moment par la science moderne, n'est qu'un vieux désordre métaphysique ressuscité sous une forme

artistique. Cette maladie est une des plus dangereuses que le monde ait vues et ceci pour la triple raison qui suit : elle atteint l'homme dans les trois côtés de son être spirituel, par l'imagination, par les nerfs et par son instinct de crédulité. *Parsifal* attrape ses victimes par les yeux (la mise en scène), par ses sermons (la métaphysique), le mouvement hallucinant (les gestes et les sons). Cette peste, que j'appelle *parsifalitis*, qui a sévi dans le monde artistique d'une manière si fatale, n'est qu'une évolution des fleaux précédents. Heureusement il va cesser par manque de nourriture assimilative. Le cholera n'enlève qu'un certain nombre de victimes susceptibles, pas un de moins, pas un de plus, puis il s'en retourne sur les bords du Ganges, d'où il est parti. Curieuse étude ! plus une peste sévit avec violence, plus une passion brûle les veines, plus le public est obsédé par une nouvelle mode, plus on peut être certain que cela passera vite, pour ne laisser que de vagues souvenirs historiques. Mais le *parsifalitis* est beaucoup plus dangereux pour l'esprit que le cholera ne l'est pour le corps. Dans la fameuse Salle de Bayreuth l'action hypnotique agit en gros

sur des centaines d'individus à la fois. Là, les susceptibles, déjà préparés à distance par des réclames d'une saveur abracadabrante, s'enfoncent lentement dans leurs fauteuils sous la pesanteur de la chimère parsifalienne. Chaque phrase est un poids de plus sur le dos des malheureux enthousiastes, chaque scène fait faire un progrès rapide vers la centralisation des idées des victimes, à la fin de chaque acte une porte de plus se ferme sur la vie libre des individus, avec chaque lever de rideau une nouvelle porte s'ouvre sur un monde inédit de sensations chaotiques, de symptômes d'une maladie progressive, tyrannique, douloureuse. Le "sujet" qui a entendu *Parsifal* une seule fois est dans la position de celui qui a subi les premières passes de l'hypnotiseur, ou du malade qui a avalé sa première boulette d'opium. Mais les vieux Wagnériens, atteints depuis des années du *parsifalitis*, les yeux hagards de scènes paradoxales, harcelés de sensations contradictoires, les nerfs tendus ou desséchés, disent au novice : "Vous n'avez rien compris encore ; attendez, soyez patients, après la quinzième représentation vous commencerez à goûter ces beautés

musicales et le sens métaphysique de ces symboles." Et le malheureux, manquant de courage pour leur rire au nez, s'incline devant ces malades à idées fixes. Il promet d'y retourner encore une fois, et, moitié par snobisme, moitié par curiosité, il s'inocule de *parsifalitis* sans se douter de l'effrayable mal qu'il se fait. Après cela le monde artistique ne lui offre plus rien de beau. Les génies d'hier ne sont plus des génies ; les mélodies de Meyerbeer, les suaves ensembles de Mozart, les imposantes scènes de Verdi et de Ponchielli, de Gounod et de Saint-Saëns, les œuvres symphoniques de Schumann, Schubert, Berlioz et Brahms ne sont plus de la musique. Et cela ne finit pas avec la musique ; les parsifaliens ont commencé par se boucher les oreilles, ils finissent en mettant un bandeau sur les yeux et un voile sur l'entendement. L'art, l'architecture, la poésie, la philosophie, rien de tout cela ne vaut. Ils ont subi la pire des afflictions : ils ont perdu la faculté de goûter les œuvres géniales du passé et du présent. Bayreuth les a dépouillés de leur personnalité, de leur jugement, de leurs penchants pour le simple, le vrai, le beau. Un moine enfermé dans

une cellule d'un sombre bâtiment jouit de plus de liberté intellectuelle : il se délecte des œuvres de trente saints différents, il est libre d'admirer tel prêtre plus que tel évêque, tel évêque plus que tel pape. Un Wagnérien typique ne connaît qu'un seul prêtre, qui est à la fois pape et saint : c'est le grand-prêtre du Graal, Wagner en personne. Un acolyte de l'Eglise de Bayreuth est voué à une sorte de pacte secret de ne brûler l'encens que devant un seul autel de cette Eglise, dans la chapelle de *Parsifal*, et pas ailleurs. Singulière hallucination issue d'un mélange de superstition, de suggestion et de snobisme ! Ce *Parsifal*, trop sensationnel pour être catholique, trop romantique pour être protestant, trop matériel pour être mystique, trop incohérent pour être artistique, est trop naïf pour les penseurs et trop compliqué pour les musiciens ; et il a plu aux dévots de diverses sectes qui ont pris le lourd pour le beau et le tapage pour de l'inspiration.

Il y a trois façons de combattre les maladies du corps : par l'alléopathie, par la homéopathie et par l'hydrothérapie. Comment combattre la maladie psychologique causée par la musique et la métaphysique de

*Parsifal*? Comment s'y prendre avec un malade atteint de *parsifalitis*? On ne peut le prendre par le bras comme pour le vacciner, il n'est pas assez traitable. Par le ridicule, dites-vous? Le ridicule ne tue plus rien depuis la venue de l'individualisme intellectuel. Par la suggestion? Impossible, vue la distance et l'isolement de Bayreuth. Ayons patience! Le *parsifalitis* disparaîtra par le mépris des uns et l'indifférence des autres. Les Allemands eux-mêmes, trop pratiques aujourd'hui pour s'ennuyer longtemps en avalant la lie du Saint-Graal, commencent déjà par laisser *Parsifal* aux Anglais et aux Américains. Et ceux-ci, voyageant en simples badauds, avec un Baedeker dans une main et un lorgnon dans l'autre, boucheront le nez contre le microbe et s'en iront de Bayreuth sans s'en porter plus mal.

\* \* \*

La Nature ne tient pas compte de l'idée éthique dans l'économie sociale de l'homme. Elle est indifférente à tout excepté à la lutte pour la vie et la beauté. Mais dans la lutte pour le Beau il n'y a pas de but moral. Certaines des plus belles fleurs contiennent les poisons les plus virulents, tandis que de

beaux visages expriment plus souvent égoïsme et stupidité que bonté et sagesse. La Nature est une force sensuelle qui, comme dit Amiel, "est sans pudeur et sans probité." Depuis le commencement elle s'est efforcée d'exprimer la beauté, sage ou ignorante, bienfaisante ou nuisible, et cette idée se trouve à la base de l'idée tout entière de la création, la seule force qui agit sur tout, par tout et dans tout, ignorant l'idée éthique telle que l'homme l'a développée, inconsciente de son sentiment religieux, aveugle aux scrupules de la civilisation, indifférente au code et au caractère moral. Ce que la Nature est dans le domaine de la matière, elle continue à l'être dans la sphère de l'esprit.

La beauté personnelle est, de nos jours, aussi puissante qu'elle l'était à la cour de Salomon et de Périclès. Introduisez une belle femme d'une intelligence médiocre dans un cercle où se trouve un nombre de femmes renommées aux traits ordinaires et notez la différence entre la sensation que fait la beauté et le respect que l'on montre aux célébrités. Dans les guerres quotidiennes que se font la beauté et la moralité, les moralistes ont presque toujours le dessous ;

car, dans l'ordre de l'Univers, le principe de la beauté est un élément fondamental et immuable, tandis que les idées et les codes moraux appartiennent à l'homme, et se différencient d'après la religion et les coutumes. La Nature est inexorable dans ses manières et méthodes multiples; elle se moque de systèmes et de sermons et, pendant que le moralisateur croit tenir son auditoire sous sa discipline, là, tout près de lui, le charme subtil opère, la puissance de la beauté, l'immuable cause animique centrale, détruit les anciennes conditions en en créant de nouvelles, ignorante des préceptes du moraliste et des maximes assimilées depuis l'enfance, pour se réjouir de l'illusion que la Nature magicienne fit jaillir de la source de la vie infinie.

Dans son influence la beauté est suave ou terrible, conciliante ou contradictoire, insensible ou consolante; sermonnez-la et elle devient un cauchemar, reniez-la et elle reparait sous de nouvelles formes, acceptez-la artistiquement et elle devient une bénédiction, acceptez-la philosophiquement et elle devient une nécessité fondamentale. Elle se moque de ceux qui la renient et mord

comme une vipère ceux qui la méprisent; ses victimes sont ceux qui la courtisent aveuglément, ses favoris ceux qui l'acceptent comme une amie.

Le matérialiste voit et goûte principalement le charme physique de la beauté; l'idéaliste est plus touché par sa qualité psychique; mais sa puissance et son mystère véritables se trouvent dans les myriades d'expressions et de combinaisons où le physique s'unit au psychique. C'est justement cela qui, dans la beauté personnelle, mystifie et surprend éternellement. Chaque nouvelle expression, chaque nouveau visage est une loi en soi. L'enthousiaste qui pense avoir approfondi les secrets de la forme par sa familiarité avec un ou plusieurs types, se voit bientôt la victime de sa propre naïveté. Les visages et les formes varient à l'infini, comme les étoiles; de même, chaque type de beauté a son atmosphère spéciale, son enveloppe aëriorme, transparente ou opaque, derrière laquelle l'essence roule et tourne d'après une loi immuable et mystérieuse. La forme n'est que le masque de l'âme, que cette âme soit sage ou ignorante, subtile ou naïve, et la familiarité avec la beauté implique



le contact avec l'élément psychique qui se cache derrière l'extérieur, c'est cette dualité qui double la puissance de la beauté : non seulement elle attire par sa forme spéciale, mais elle enchante par l'indéfinissable qualité de son principe psychique. Voilà pourquoi la beauté dans sa plus haute signification est à la fois l'ennemi la plus redoutable et l'amie la plus puissante que l'homme puisse avoir. La beauté est plus dangereuse pour l'idéaliste sensitif que pour le matérialiste sensuel, car le premier est trop impressionnable pour la maintenir dans des limites rationnelles, l'autre est trop pratique pour être sa victime.

Bacon dit : "Il n'y a pas d'excellente beauté qui, dans ses proportions, n'ait quelque chose d'étrange." Et il dit vrai, puisque le charme de toute excellence consiste dans l'originalité, de même que l'art n'est véritable que quand il s'élève au-dessus de l'imitation. Mais Bacon se trompe lorsqu'il ajoute : "la partie principale de la beauté est dans un mouvement décent," car sa première vertu se trouve dans la forme, la seconde dans l'esprit, la troisième dans le mouvement. Une manière d'être gracieuse est un charme puissant quand elle s'unit à

une belle figure sans cerveau, ou qu'elle se joint à l'intelligence, mais la grâce dans le mouvement seule, quoique charmante en soi, n'est jamais aussi fascinante que la beauté des traits et des formes.

Chaque siècle a ses types spéciaux de beauté ainsi que ses manifestations spéciales de génie, et, en effet, la beauté et le génie sont les seules forces dans l'univers social qui font leurs propres lois et nous forcent, consciemment ou inconsciemment, à les suivre ; mais la tyrannie d'une belle femme au cœur dur et froid est plus fatale dans les rangs du génie, que le génie tyrannique dans les rangs des nations : une Aspasia italienne ou une Cléopâtre française auraient pu faire de Bonaparte un second Marc-Antoine, et de Boulanger un second Bismarck. Ce n'est qu'un pur hasard de la Nature lorsqu'un doux caractère s'allie à une grande beauté. Car les belles femmes, comme les hommes de génie, sont souvent ce que Cicéron disait de Pompée : *sui amantes sine rivale* ; le poison égoïste, quelquefois inhérent à ces deux expressions de la nature humaine égale en virulence celui de certaines belles fleurs, dont le parfum enivre et dont l'essence tue.

Le principal danger de la beauté se trouve dans la surprise qu'elle cause. L'esprit de l'homme ne peut jamais concevoir ni prédire quel nouveau type va s'emparer de son imagination à un certain jour ou à une certaine heure, car, de même que dans la guerre le plus grand danger se trouve dans les surprises, dans la société le plus grand péril est cette sorte d'amour inspiré par l'étonnement et l'admiration. Il n'y a rien de plus fatal. Lorsque l'ennemi tombe sur un camp endormi, le général le plus habile est forcé d'en subir les conséquences. L'homme est aux aguets pour les surprises qui viennent de sources politiques, religieuses et scientifiques, et les innovations n'ont de l'effet que lorsqu'elles sont amenées par degrés, mais il est bien rare qu'il soit suffisamment armé pour s'opposer aux forces quintessenciées de la beauté soudainement révélée.

Des deux formes les plus funestes de la beauté, l'une dévore par agression, l'autre trompe par feintes ; le second est, dans le vide de l'esprit humain, comme un mirage éternel qui a mené à leur perte plus de héros et de philosophes qu'il n'en est tombé

sur tous les champs de bataille du monde entier. Les forces de la Nature édifient et détruisent par les mêmes éléments, et les tragédies qui, par les fatales fascinations de la beauté, se jouent dans le désert de l'imagination, restent pour la plupart inconcues ; car l'homme, qui convient de toutes ses pertes et désappointements, se garde bien de confesser ceux qui ont été causés par les sortilèges, les stratagèmes et les chagrins de l'amour chimérique.

L'envie anathématise généralement ce qu'elle hait le plus, et, si la beauté pouvait être étouffée par la haine, le monde manquerait bientôt de tout genre de charme personnel. L'envie qu'inspire la beauté est tout à la fois plus restreinte et plus amère que celle suscitée par le génie ; mais tandis que le génie surmonte et neutralise l'envie par un processus naturel de temps et de supériorité, la beauté agit comme un antidote magique de la jalousie malicieuse : il suffit qu'elle se montre pour que la réaction se produise. Et ainsi que pour toutes les pratiques de la magie, personne ne saurait dire comment la chose s'est faite. Philosophes et beaux esprits se sont creusés la

cervelle dans tous les âges pour deviner cet énigme ; la magie naturelle d'un beau visage défie l'analyse. Il n'y a pas de codes écrits pour nous faire démêler les devises secrètes de la Nature : elles sont insondables.

Les cyniques peuvent continuer à détrôner l'une ou l'autre reine de beauté par un bon mot, par une remarque méprisante, par de vulgaires railleries sur l'âge d'une femme, mais, associée à la grâce et à l'intelligence, la beauté peut prolonger indéfiniment son règne de charme ; car même dans l'âge mûr elle est une puissance avec laquelle il faut compter : il y a des grand'mères qui, dans ce moment-ci, sont courtisées par les fils intelligents de leurs amis de jeunesse. En effet, des centaines d'hommes intelligents, d'hommes sages, préfèrent la beauté de la maturité à celle de la jeunesse, reconnaissant dans l'âge mûr un enchantement spécial et supérieur. Ici encore l'attrait personnel ressemble au génie dans son action sur les esprits individuels : aucun homme, libre de décider pour lui-même, n'a jamais été influencé par la calomnie contre un type spécial qu'il considère comme beau ; de sorte que la qualité virtuelle de la beauté est

un résolvant silencieux ; les charmes d'une femme méchante comme ceux d'une femme bonne, rendent ses ennemis ridicules par contraste et pitoyable par l'opposition de tant de force à tant de faiblesse.

Dans la vie de l'artiste qui a observé longuement et patiemment, le beau objectif est un ami, un consolateur constant. Il est allé au devant de la beauté ; il a parlementé avec l'ennemie suprême, d'abord avec une humilité courageuse, puis avec une audace diplomatique, et enfin de pair à pair ; car pour l'artiste véritable, l'intimité avec la beauté est la seule espèce de familiarité qui ne mène pas au mépris ; l'artiste respecte l'ennemie devenue amie, sachant qu'au delà de la connaissance familière se trouve une région de mystère et de charme indéfinis, qui, comme l'empyrée, est illimitable.

Deuxième Partie

## L'ART, LA MUSIQUE, LA LITTÉRATURE

PLUS nous approchons de l'art, plus il faut que nous soyons sains dans nos passions et nos pensées ; l'art ne supporte pas le fanatisme, pas plus que la raison ne supporte le préjugé.

\* \* \*

Dans son ensemble, l'art est polygame ; il lui faut plusieurs ménages et plusieurs lunes de miel.

\* \* \*

L'art est un métier quand on ne connaît à fond qu'une seule chose.

\* \* \*

Le style est une sirène qui charme plutôt par son chant que par ses paroles.

\* \* \*

Chose curieuse : les stylistes sans fond passent ; les penseurs sans style passent également.

\* \* \*  
99

Le style seul est comme une belle fleur sans parfum ; et comme le parfum donne à la fleur son prix, le sentiment ajoute une vertu au style et tous les deux valent en proportion de ces qualités exquises.

\* \* \*

Le style dénué de cet élément fondamental de l'âme qui est la foi, ressemble à une vieille femme détraquée, habillée en jeune fille, et dont les rides et le sourire triste trahissent la faiblesse et la folie.

\* \* \*

La popularité est le résultat de la superstition parmi le peuple, ou du préjugé parmi les aristocrates. La pensée et l'art les plus sublimes ne peuvent jamais être populaires.

\* \* \*

Les sots prennent la volonté pour l'intelligence, et la mémoire pour le génie.

\* \* \*

Le génie fait un dur travail, un dur travail ne fera jamais un génie.

\* \* \*

Le génie est conscient d'une certaine puissance, le talent d'une certaine faiblesse.

\* \* \*

Le style appartient à l'esprit, mais

l'éloquence est le naturel de l'âme comme la beauté est celui du corps.

\* \* \*

Nous doutons de la sincérité d'un écrivain, quand nous pensons qu'il n'a pas de cœur.

\* \* \*

Nous aimons l'écrivain qui traduit nos sentiments et nos émotions dans un langage qui surpasse notre pouvoir d'expression.

\* \* \*

La sagesse est l'intuition fortifiée par l'expérience ; la science est le savoir acquis par l'application.

\* \* \*

La sagesse est l'architecte qui voit ; la science est le maçon qui agit.

\* \* \*

Il y a des tours de force dans le monde intellectuel comme chez les saltimbanques : la mémoire fait jaillir du passé des événements et des idées, comme on fait bondir des lions domptés par la volonté.

\* \* \*

La médiocrité craint l'originalité.

\* \* \*

Il faut peu de facultés pour faire un bon

linguiste ; l'intellectualité en demande beaucoup plus.

\* \* \*

Le chanteur chante et l'acteur joue ; il n'y aurait pas de chanteur sans le compositeur, ni acteur sans le poète.

\* \* \*

La jalousie professionnelle est l'arme qui bat en brèche l'égoïsme des gens à la mode.

\* \* \*

La médiocrité artistique atteint un certain degré de succès en ne produisant que peu, mais souvent.

\* \* \*

Si vous avez beaucoup de talent, soyez vous-même ; si vous n'en avez que peu, suivez quelqu'un qui vous soit supérieur.

\* \* \*

Toute conception vraie a une forme harmonieuse.

\* \* \*

Les phrases qui contiennent le plus de vérité sont celles qui contiennent le plus de musique verbale. Par conséquent ce sont elles qui s'attachent le plus facilement à la mémoire.

\* \* \*

✓  
poétique  
du genre

La poésie est la passion illuminée par l'imagination et réglée par l'art.

\* \* \*

Le mauvais goût est plus fréquent chez les grands compositeurs que chez les grands poètes.

\* \* \*

De toutes les tâches celle de l'imitation du style d'un autre est la plus difficile, la plus futile, la plus ingrate ; car "le style c'est l'homme," et celui qui imite essaie une espèce de dédoublement de l'âme qui est comme un défi à toutes les lois de la nature. Ceux que nous appelons "maîtres" le sont par ce fait unique : ils sont restés eux-mêmes malgré toutes les tentations de se "dédoublet," de changer de route et de tenter l'impossible.

\* \* \*

C'est la parfaite union du sentiment et de l'imagination qui donne à la poésie anglaise sa supériorité sur toute autre poésie.

\* \* \*

La poésie est le foyer de l'imagination chauffé par la raison ; la musique nous offre la vision d'un foyer dans un pays lointain que personne n'a visité.

\* \* \*

Les mots et les phrases sont pesés par les lèvres, et la vue et l'ouïe leur donnent une forme harmonieuse ; ils s'allient au cœur et au sang, ils sont palpables. Mais la mélodie donne plus d'illusions et nous transporte dans une sphère où la pensée est libre et l'émotion plus vive.

\* \* \*

Le musicien analyse et apprécie les grandes œuvres de la poésie en connaissance de cause plus approfondie et plus pénétrante que les poètes ne peuvent apporter à l'examen des grandes œuvres musicales.

\* \* \*

Le poète et le musicien ont plus d'affinité entre eux qu'ils n'en ont avec le peintre.

\* \* \*

La poésie est la fleur de la passion, la musique en est le parfum.

\* \* \*

La poésie agit sur le cœur et l'esprit, la musique agit sur le cœur et les nerfs. La première a plus de prise sur l'homme et sa raison d'être repose sur un fondement plus solide.

\* \* \*

La musique est une illusion métaphysique

dont les secrets sont souvent ressentis, mais jamais énoncés.

\* \* \*

La musique éveille en nous le sentiment de l'infini, mais ce sentiment est mêlé d'une tristesse indicible, parceque la musique est encore un mode par lequel la Nature nous trompe. L'âme, réveillée d'abord, puis rendue clairvoyante par l'harmonie, reconnaît pendant quelques moments l'affreuse impondérabilité de ce phénomène, et, tout en se réjouissant, elle se confesse son impuissance, elle s'avoue victime de l'illusion.

Ceci explique la courte durée des impressions produites par la musique, qui, pour le moment, sont plus pénétrantes que celles produites par la poésie.

\* \* \*

La musique, poussée à ses limites, donne l'une de ces deux impressions : la résignation qui calme, (Beethoven), ou la révolte qui excite, (Wagner).

\* \* \*

Beethoven était un pessimiste croyant, Wagner un pessimiste en révolte ; la Nature, tout en excitant l'homme à la recherche de l'inconnu, se moque de son incompetence ;



c'est pourquoi la musique de Wagner fascine sans donner du repos.

\* \* \*

J'ai beaucoup voyagé en Allemagne et j'ai connu des Allemands de toutes les classes. J'ai été bien vite convaincu que la plupart des fanatiques de *Parsifal* ne sont pas des esprits bien équilibrés ; de plus, sur dix de ces enthousiastes, sept ne sont pas musiciens.

\* \* \*

Il y a deux sortes de mystiques, comme il y a deux sortes de dévots : le vrai et le faux. Or, la plupart des gens qui courent après *Parsifal* ne sont ni mystiques, ni musiciens, ni penseurs. Ils y vont pour se distraire, par affectation, par désir de réclame, par le besoin de faire un certain effet. Mais ce qui les pousse vers Bayreuth avec le plus d'acharnement, c'est le vaste vide qu'ils ont dans leur cerveau, un vide qu'il faut combler à tout prix, avec n'importe quoi.

\* \* \*

Une seule scène de *Tristan* ou de *Lohengrin* contient plus de pessimisme maladif que n'en exprime tout un volume de Schopenhauer. Or, la musique, plus que toute autre chose, agit sur l'esprit, sur les nerfs,

sur l'imagination. Le pessimisme exprimé par la musique est plus dangereux que le pessimisme enseigné par la littérature.

\* \* \*

Dans *Lohengrin*, Wagner a trouvé un élément et une note psychologiques qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, coulent en larmes. Quoique l'œuvre contienne des morceaux d'une beauté exceptionnelle, pris en dehors de leur contexte, l'ensemble fatigue l'esprit et pèse sur l'âme. Il n'y a pas à s'y tromper : les enthousiastes, plutôt mystiques que musiciens, se laissent aveugler par les choses vagues et malades, aux dépens de l'art qui stimule l'esprit et console l'âme. Or, l'illusion et le mystère, comme la religion, sont des choses sacrées par la nature, mais le fanatisme aveugle ne s'harmonise avec rien de durable ni en art, ni en musique.

\* \* \*

*Tristan et Yseult* : l'union de la sensualité et du pessimisme.

\* \* \*

Mozart nous a montré l'élégance et le charme du génie musical, Wagner la puissance et la fascination. Wagner était plus

pratique, plus universel et plus puissant que Mozart, mais celui-ci avait plus d'ordre et d'unité.

\* \* \*

Wagner ne possédait pas le sens du comique. L'opéra : *Les Maîtres Chanteurs* n'intéresse que par sa partie musicale.

\* \* \*

Dans l'union du comique avec le tragique, Mozart, plus que tous les autres compositeurs, s'est rapproché du génie de Shakespeare.

\* \* \*

Beethoven est solennel, profond, résigné ; Mozart est brillant, subtil, passionné ; Wagner est sublime, véhément et maladif.

Le compositeur de *Fidelio* ne pensait qu'à la dignité et à la haute autorité de son art ; le compositeur de *Don Juan* qu'à plaire et à produire une belle œuvre ; le Maître de Bayreuth a mis en musique un pessimisme que l'on n'a pas encore su exprimer en paroles. Il voulait défaire le mal au moral qu'il avait fait avec *Tristan et Yseult*, et il composa *Parsifal*, mais dans cette dernière œuvre il fit bien du tort à la musique.

\* \* \*

Il y a une certaine conscience dans la musique, dans l'essence de l'harmonie, car l'harmonie est cette sorte de conscience dans laquelle se trouvent les éléments de sagesse, de paix et de perfection.

\* \* \*

La musique élevée et inspirée est la base de toute harmonie matérielle et spirituelle. Son influence psychologique est l'élément au moyen duquel l'inspiration et la révélation viennent à l'esprit des hommes, et agissent sur leur pensée, sur leurs sentiments et leurs actions. Il n'y a que la religion qui surpasse la musique en importance ; on pourrait même dire que, bien comprise, développée et sanctifiée, elle est elle-même une religion. En effet, là où la forme la plus ennoblissante, la plus émouvante est développée, elle opère une sublime révolution dans le cœur des hommes, qui ne peut être égalée que par les prédications des plus divins poètes. Où cette harmonie règne, le discord ne saurait exister. Où un tel idéal est présenté, l'intelligence doit être charmée par l'inspiration.

Schopenhauer semble avoir compris cette vérité, en partie du moins, puisqu'il dit :

“Les musiciens expriment la plus haute sagesse dans un langage qu'ils ne comprennent pas.” Mais il oubliait que Beethoven, non seulement comprenait ce langage, mais qu'encore il tâcha de l'expliquer aux ignorants et aux suffisants de son jour. Il oubliait que Mozart aussi comprenait le langage de la musique, quand il déclara *voir* ses symphonies, *voir* les scènes de ses opéras avant de les écrire. Chopin eut des visions, et donna ses meilleures et plus merveilleuses compositions en jouant dans une complète obscurité, entouré d'un petit cercle d'amis. L'élément principal en Wagner est l'élément spirituel et mystique, et son œuvre sera immortel puisqu'il a réussi à démontrer le côté mystique de l'harmonie musicale. Nous savons que les musiciens médiocres, comme il y en a des centaines partout, ne connaissent pas la philosophie de la musique ou ses lois sublimes et universelles, mais quand nous montons la grande échelle de la perfection menant au sommet de l'inspiration, où se trouvent Beethoven, Mozart et Wagner, nous pouvons comprendre tant soit peu ces grandes lois d'émotion religieuse et d'inspiration desquelles

dépendent leur œuvre et leur influence. Mais dans leurs ouvrages ils ont tâché de nous les expliquer avec le langage le plus simple qu'ils pouvaient trouver.

Beethoven et Wagner ont prouvé qu'ils comprenaient du moins quelque chose des lois primordiales de l'inspiration véritable—les mystères cachés de la musique que le monde a si longtemps ignorés; qu'ils comprenaient la vraie relation entre la musique et la religion, entre tout art et toute philosophie morale. Car l'un sans l'autre ne peut exister; si on enlève de la vie humaine et sociale les éléments éthérés et esthétiques on détruit les bases de la religion la plus élevée, on enlève la vertu la plus puissante de l'âme humaine, on enlève ce qui procure les principales délices, les plus pures jouissances, les plus douces consolations, les plus grandes perfections que Dieu, par ses lois divines, nous a conférées, et, de tous les dons divins, la musique est le plus sublime, le plus parfait, le plus pénétrant.

\* \* \*

Raphaël: un sujet, une étude; Michel-Ange: un problème, une philosophie; l'un, l'artiste idéal; l'autre, l'artiste-poète idéal.

Raphaël: simple, expressif, beau, idéaliste. Michel-Ange: subtil, passionné, tout-puissant, universel; quelle différence entre la plus haute manifestation de l'art et la plus haute manifestation du génie! L'un est une école, l'autre une université.

\* \* \*

Entre la galerie de Munich et celle de Dresde il y a la même différence qu'entre Rubens et Raphaël. Le ton artistique de la galerie de Dresde est donné par l'incomparable *Madonna Sistina* de Raphaël, qui domine l'ensemble comme quelque reine mystique et immaculée qui y préside et y gouverne avec une distinction innée, délicate, pénétrante, absorbante. De toutes les galeries c'est la plus égale en fait de composition, la plus harmonieuse en fait de couleur. On est frappé par la qualité des toiles. Une rare distinction, un art sincère et élevé se montre dans toutes les salles; on se promène partout dans une atmosphère artistique, on est saisi par un élément d'inspiration, la galerie entière exhale un souffle qui vient du vrai sentiment de l'Art. Ici c'est l'artiste qui préside; à Munich, c'est le peintre qui domine. La galerie de Dresde est faite pour le poète,

l'artiste, le connoisseur; celle de Munich est faite pour le public.

\* \* \*

Certaines fleurs, belles dans une prairie ou dans un champ, sont laides dans un jardin où elles se trouvent à côté de fleurs qui excellent par la forme et le parfum. Certains tableaux qui, seuls, frappent par la puissance et le coloris, mis à côté du Beau sont réduits à la médiocrité.

\* \* \*

Partout où il se trouve des Claude Lorrain, ces toiles donnent à la salle un cachet que rien d'autre ne peut donner. Ces tableaux exhalent une aura de poésie, d'idéalité, comparables aux grandes cathédrales gothiques où, en entrant, on est saisi par l'imagination et le style de l'architecte. Dans la galerie de Munich, il y a une salle pleine de Rubens; après avoir passé par cette salle je fus vivement impressionné, en entrant dans une autre, de voir devant moi un Claude Lorrain, qui se distingue comme une vision de beauté idéale parmi tant de banalités peintes par des personnages qui se sont trompés de métier.

\* \* \*

Rubens : un boucher en art dont l'idéal était la blanchisseuse et l'imagination Bacchus. A force d'être grossier il est devenu grotesque. Ici c'est le cas de faire une distinction entre l'artiste et le peintre. Jamais l'imagination et le goût bourgeois n'ont été si parfaitement étalés devant la foule.

\* \* \*

La galerie et la bière de Munich jouissent d'une grande renommée ; or, toutes les deux sont assez médiocres. Il y a, peut-être, une affinité entre l'état d'ivresse que produit cette bière et le niveau de l'art atteint par les artistes.

\* \* \*

Il y a autant de faux dieux en art qu'il y en avait dans le passé en religion et en politique. C'est en Italie qu'il y a le plus de ces faux dieux, et ce sont les Anglais et les Allemands qui ont le plus contribué à conserver et propager leur culte.

\* \* \*

La statue moderne dit : "Regardez-moi, comme je suis bien !" L'héroïsme est représenté par le boursoufflé, la beauté par la pose, la contemplation par la grimace.

La statue grecque est inconsciente, seule parfaite et compréhensible, tant par la forme que par le repos. Ici il n'y a pas d'école ; c'est une vérité qui séduit par une expression divine du Beau, à la fois harmonieuse et universelle. C'est la nature ciselée par des artistes, sans affectation et sans arrière-pensée. Toute sculpture qui sort de cet élément grec est affectée, faible et fausse.

\* \* \*

Point de plus noble exemple de l'art statuaire que *La Pietà* de Michel-Ange qui se trouve dans une petite chapelle latérale de Saint-Pierre. Un simple coup d'œil suffit à révéler le feu sacré de l'art qui semble prêter la vie et la chaleur à la pierre dure et pâle. Contemplez ce Christ mort sur les genoux de sa *Mère* ! Cette forme est l'ultime réalisation de la mort, la dernière et plus haute expression du génie imaginaire. Ici, la tristesse divine et la douleur humaine se rencontrent et se mêlent. Le voilà réduit à néant, le corps affaibli par la souffrance, brisé sur la croix, les bras et les jambes étendus sans force et sans vie. C'est l'homme redevenu enfant sur les genoux de sa mère ; la mère devenue la *Mater*

*Dolorosa*, divine par la grande, l'inexprimable douleur qui inonde son âme. Cette femme n'est pas uniquement une statue, un tableau, une pose. Le marbre semble respirer la vie, la contemplation. Le visage n'est pas, comme celui de la plupart des Madonnes de Raphaël, d'une beauté régulière sans profondeur, mais il est empreint de tristesse universelle, de la douleur d'une peine insondable; et, enveloppant le tout ensemble, planant au dessus, il y a comme une aura de maternité qui, à la pierre, insuffle une âme, l'âme de l'amour maternel et divin, de l'humanité et de la souffrance. Ici, nulle affectation, nulle recherche, nulle visée à sensation. C'est l'idéal dans le réel, la conception la plus profonde, la plus pénétrante du Christ mort que l'art moderne ait créée. Auprès de ce groupe Saint-Pierre, avec ses dorures et ses ors, ses albâtres et ses mosaïques fait l'effet d'une salle de fêtes grandiose. L'âme véritable du Christianisme se trouve incarnée dans *La Pietà*, sculptée par la main du génie immortel, dans un coin écarté de la basilique resplendissante et somptueuse.

\* \* \*

La basilique de Saint-Pierre fait l'impression d'un beau temple en marbre bâti pour quelque reine-courtisane. Il n'y a rien de sombre et de mystique comme dans Notre-Dame de Paris, rien de poétique et de mystérieux comme dans la cathédrale de Strasbourg. Saint-Pierre est imposant par sa grandeur, parfait dans ses proportions, luisant, poli, parachevé, mondain, presque gai, et nous n'y retrouvons pas cet élément vague, mystérieux, suggestif qui prête à l'architecture gothique tant de poésie et de caractère.

Nulle part au monde je n'ai entendu célébrer la messe de Noël avec autant de pompe, autant de perfection, autant d'harmonie dans l'ensemble. Il n'y a que le chœur qui détonne et qui cause une déception. Les voix des eunuques manquent de volume et de force, il leur est impossible de chanter avec la puissance et la passion qui sont absolument essentielles à une musique grandiose et impressionnante.

\* \* \*

Il y a une distinction entre le don naturel et le talent. L'un n'implique pas nécessairement l'autre. Un don peut finir

où il commence, comme le chant du rossignol qui est parfait dès le début et ne peut être cultivé; mais le talent est susceptible d'un développement graduel et constant, résultant de la réflexion et de l'expérience. Le génie ne doit pas seulement avoir des dons et du talent, mais doit posséder la faculté créatrice à un suprême degré.

\* \* \*

Le talent et le génie, l'excentricité et l'originalité, le tact et le goût, le raffinement et la culture: quatre distinctions que peu de gens peuvent comprendre.

\* \* \*

Tout grand esprit est original; toute originalité n'est pas d'un grand esprit.

\* \* \*

Il y a la même distinction entre l'excentricité et l'originalité qu'entre le fou et le philosophe. Le vulgaire les confond toujours, oubliant que l'originalité est un des piliers fondamentaux du génie. Si un homme refuse de manger, de boire, de se vêtir et de parler à la mode du jour, il est considéré comme bizarre, insociable, excentrique. L'originalité est une des parti-

cularités du fort; l'excentricité une des caractéristiques du faible.

\* \* \*

La nature est plus juste que nous ne sommes enclins à croire: je n'ai jamais entendu parler d'un homme de génie qui n'ait pas été apprécié par une ou plusieurs personnes avant sa mort.

\* \* \*

La route du génie est fixée dès la naissance; mais les chemins de traverse sont pleins de dangers.

\* \* \*

Les personnes de talent sont comme les étoiles que tout le monde peut voir; mais le génie est comme une comète, invisible pour tous ceux qui ne possèdent pas le télescope de l'intellect et du jugement.

\* \* \*

Le génie, comme l'amour, sera toujours défini suivant la compréhension de l'œil qui voit et de l'âme qui sent son action et son influence. Le critique impartial peut peser l'œuvre d'après un critérium fixe de génie, mais nul ne peut sonder l'impulsion, l'intuition et l'inspiration. Nous pouvons juger de l'effet, mais nous ne saurions analyser

l'effort, puisque le génie est une "loi en soi." Sa méthode ordinaire de travail, son développement spirituel et moral, ses particularités physiques et psychologiques demeurent des mystères la plupart du temps. Les contradictions apparentes qui s'y rencontrent doivent être considérées comme des signes de force; car, ce que le monde prend pour de la faiblesse, n'est en somme que la réaction nécessaire de la Nature après la création d'une grande œuvre.

\* \* \*

Le génie est une trinité: il y a l'homme d'imagination qui médite, qui travaille; puis celui qui doute, qui critique; finalement l'artiste qui met la dernière touche à l'œuvre, qui fixe la forme définitive.

\* \* \*

Entre le talent et le génie, c'est une question de développement mental d'une part et de nourriture psychologique de l'autre. Le talent demande l'entraînement, la routine, la discipline; le génie ne demande qu'à être nourri; les épreuves du monde développent l'un; les oracles de l'âme sustentent l'autre.

\* \* \*

Le génie a la faculté de se faire sentir et

comprendre par deux classes distinctes de personnes: les esprits étroits et les esprits larges, l'homme qui ne conçoit qu'une seule idée, et celui capable de les embrasser toutes. Ainsi, par exemple, l'homme sensuel dira que Shakespeare est un génie parcequ'il se reconnaît une certaine affinité avec *Falstaff*, la femme romanesque est conquise par *Roméo et Juliette*, le mystique est captivé par les mystères de *Macbeth*, le philosophe, par les passions et les doutes de *Hamlet*, le père malheureux par les sublimes souffrances de *King Lear*, le guerrier par la gloire d'*Othello*, le cynique rusé par la finesse de *Iago*. Mais le pendant négatif du génie se trouve en l'homme qui sait apprécier toutes ces formes d'expression, toutes ces créations; à ce petit nombre appartiennent les intelligences cultivées qui saisissent du coup et s'assimilent la musique, la mélancolie et la métaphysique du génie.

\* \* \*

Le génie, quand il explique, révèle et crée, défie toute imitation et toute contradiction, et rend impossible toute rivalité dans le domaine où il s'exerce.

\* \* \*

poétique



✓ Toute vérité profonde est simple, comme le sublime en littérature.

\* \* \*  
 ✓ De nos jours, le terme "aristocratie" est appliqué à l'intelligence ; or, l'intelligence c'est une appréciation profonde, une conception nettement définie de l'Art sous toutes ses formes.

\* \* \*  
 Aussitôt arrivé au sommet d'un art ou de la culture intellectuelle on est seul, entouré de quelques pèlerins qui ont oublié la cohue d'en bas à genoux devant le veau d'or : l'opinion public. A chaque étape de la montagne on s'allège d'un fardeau de préjugés, de superstitions, de mensonges sociaux, et tôt ou tard, l'on atteint la cime : l'indifférence, l'oubli. Plus on pense, plus on s'éloigne du monde involontairement ; or il faut s'en éloigner volontairement en méprisant les folies du genre humain.

\* \* \*  
 Les lois qui gouvernent le génie ont ceci de mystique : tout homme de génie obscur ou méconnu est suivi tôt ou tard d'un autre génie qui s'inspire du premier et qui, défini-

tivement, propage ses œuvres dans le monde. Car les lois de la Nature sont inébranlables malgré les artifices, les ruses, l'envie et l'ambition des hommes ; or si les évènements et les accidents ordinaires de la vie sont suivis d'autres manifestations analogues, raison de plus pour que le génie, la manifestation la plus importante de toute, en engendre d'autres, les derniers enfantés par ceux qui précèdent et ainsi perpétuellement.

\* \* \*  
 Le génie, dans sa marche vers la renommée, est plutôt entravé par le silence de l'indifférence que par le bruit de l'opposition. Le génie qui se déploie lentement a l'avantage de la plante qui pousse lentement : ses racines ont eu le temps de s'enfoncer dans un certain sol et ses branches, de s'acclimater dans une certaine atmosphère.

\* \* \*  
 Les génies dont l'œuvre est le moins volumineux sont les plus pénétrants et les plus attachants ; ils ont le charme magique, ce sont les magiciens de la littérature. Nous faisons un grand salamalec devant le colosse pyramidal Victor Hugo, mais nous tenons à embrasser le sphinx énigmatique Flaubert ;

nous nous découvrons devant le géant Balzac, mais nous sommes attirés par la chimère de Chateaubriand. La Rochefoucauld est plus séduisant que La Bruyère. Les génies qui nous charment le plus ne ressemblent pas à des diamants estimés selon leur grosseur, mais à ceux estimés selon leur qualité, et l'écrivain magique ne se trouve jamais là, où les pêcheurs d'hommes l'attendent. Ils sont comme ces rares poissons qui vivent dans le silence et l'ombre des mers profondes, échappant aux pêcheurs les plus patients et les plus habiles, ne se montrant à la surface qu'à certaines heures de la journée, certaines saisons de l'année, certaines périodes d'un cycle mystique.

\* \* \*

Le génie lui-même est impersonnel, mais derrière cette impersonnalité de la pensée, le caractère de l'homme de génie s'affirme en d'épineuses et inexorables barrières qui attirent l'imagination du novice et défient les recherches de l'explorateur critique.

Dans cette sphère particulière, le génie s'acclimate aisément, et se reflète dans tout milieu physique propice et dans tout état de développement intellectuel. Le génie

peut être ému et influencé par les procédés changeants du temps et des circonstances, mais jamais par des entités objectives. Dès que le domaine du génie est atteint, nous foulons les régions de l'impersonnel, de l'énigmatique. Nous sommes alors dans une atmosphère métaphysique où la théorie et le fait sont constamment en jeu. C'est une condition de la spéculation basée sur l'illusion aussi bien que sur le réel, et il n'y a pas de science connue qui puisse peser et analyser avec précision les lois qui gouvernent les méthodes de cette région obscure. Nous avons la connaissance de certains effets, mais jamais nous n'en pourrions connaître au juste les causes. Cette sphère de spéculation demeurera toujours absolument subjective. Le génie, qui, par ses attributs universels de pensée créatrice, peut planer dans des régions inexplorées, ne donne aucune preuve d'une interposition personnelle directe, indépendante de soi-même. Il est objectivement caractéristique, subjectivement impersonnel. L'imagination du poète adapte toutes les formes et toutes les figures de discours, proportionnées à sa haute vocation, et elle démontre ainsi un

sens et un sentiment universels non influencés par les conditions et les opinions ordinaires des hommes.

Dans tous les âges on a expliqué par la théorie des influences spirituelles, les dons naturels des esprits d'élite ; ainsi, dans les temps anciens on considérait les grands héros comme doués de qualités divines et de facultés surnaturelles. Une puissance illimitée était attribuée aux poètes et aux guerriers de jadis parce que personne ne pouvait expliquer la cause d'une telle supériorité aux conditions des hommes et des choses ordinaires. L'imagination débridée cherchait quelque définition plausible d'une telle puissance personnelle, et la superstition y suppléa.

\* \* \*

La personnalité du génie se manifeste seulement dans la manière et la méthode des idées : la qualité et le caractère de ces idées sont impersonnels. On peut le considérer comme l'élément indispensable à la propagation universelle des grandes pensées. Il traite de principes non de personnes : il fait appel à tous les degrés de la nature humaine, à toutes les nations, à toutes les philosophies ; quand il plane dans l'imagina-

tion il abandonne le préjugé qui s'attache aux passions et s'élève à une région où la pensée et le sentiment ont divorcé de l'impulsion émotionnelle, de l'égoïsme et de l'orgueil conscient. Qu'il soit sensuel ou pathétique, il représente la pulsation commune de l'humanité délivrée du goût et des habitudes des parties ; qu'il soit philosophique, il est facilement assimilé et compris par les meilleures intelligences de toutes les croyances et de toutes les sectes ; qu'il soit métaphysique, il échappe à la compréhension des plus subtils, élève l'esprit des plus exigeants, et fascine les plus fastidieux ; qu'il soit prophétique, il démêle le passé, révèle l'avenir, récompense tout espoir et toute attente par une exposition de la raison et une révélation qui remplit tous les cœurs d'un sens d'équité, de compassion et de bonté. En poésie, il signifie l'imagination jointe à la raison ; en histoire, la justice jointe à la compassion ; en art, la beauté jointe à la simplicité.

\* \* \*

Un mince voile sépare le génie de la folie, à travers lequel il voit les gambades insensées du monde, en dépeint les douleurs et les souffrances, participe à sa misère tout en

conservant intacte son individualité. L'âme qui ne naquit pas pour sentir avec intensité ne naquit pas âme de génie, et la raison pour laquelle elle sent avec tant d'acuité, est que, par sa rare puissance de concentration, elle ne perd jamais conscience d'elle-même, mais demeure toujours étrangement sensible aux amères réalités de la douleur, de l'imperfection, de l'inquiétude. De moins puissants esprits perdent ce contrôle d'eux-mêmes et plongent leurs facultés intellectuelles dans le fol amas du paupérisme imaginaire.

Comme les grands noms nous impressionnent par leurs douleurs et leurs amères expériences ! Les plus grands esprits que le monde ait jamais connus sont ceux qui, parfois, durant leur pèlerinage mortel, cotoyèrent la frénésie morale. C'est une erreur de supposer que le poète seul est sujet à ces accès de tristesse et d'abattement spirituel. Les hommes de science, les philosophes sont affectés de même : Newton fut considéré quelque temps comme fou, Pascal était hystérique, Carlyle habituellement abattu, tandis qu'Emerson, le transcendant lucide et optimiste, que l'on suppose communé-

ment être l'homme possédant le tempérament le mieux équilibré et le naturel le plus heureux, fit un voyage en Europe pour se fuir lui-même. Et Darwin, quoiqu'il fut homme de grande persévérance, d'énergie et de pensée pratique, et censé être le type le plus parfait de l'impassibilité philosophique, avait ses jours de noirceur mentale et de douleur psychologique. Nous trouvons des exemples analogues dans le monde de l'art et de la musique. Michel-Ange, l'artiste le plus universellement doué, était un homme de douleur, de même que Beethoven et Wagner, les deux géants de l'harmonie et de la mélodie, souffraient d'indicibles tortures de l'esprit et du corps.

Le génie et le stoïcisme sont antipathiques. Il n'est pas de noble science qui n'ait sa correspondance dans le tempérament émotionnel et nerveux, proportionnée aux rares facultés mises en œuvre par l'esprit et le cœur. Seules les intelligences médiocres produisent beaucoup et souffrent peu, mais leurs œuvres n'ont pas de vitalité durable, quoiqu'elles puissent jouir d'une certaine gloire éphémère.

\* \* \*

La misère d'un homme de génie a des suites terribles ! Dieu souffre en lui, et c'est Dieu qui paye. *Mihi vindicta ; ego retribuam, dicit Dominus.* Les individus, les familles, les villages, les villes, les nations sont frappés lorsqu'ils nient un de ces êtres protégés par le Tout-Puissant. Chassé d'ici et de là, repoussé, insulté, raillé, le temps vient où chacun de ses persécuteurs sera forcé de boire, jusqu'à la lie, son calice plein de honte, de remords, d'humiliation. La honte des individus ne suffit pas toujours ; les nations, à leur tour, sont quelque fois atteintes. Un détraquement général s'empare de la société. Elle est forcée, de diverses manières, de goûter à ce calice, rempli de dégoût pour l'amour, pour la patrie, pour la vie !

Maintenant à votre tour, vous qui avez crucifié Jésus, empoisonné Socrate, brûlé Bruno, pourchassé Dante, bafoué Shelley, expatrié Hugo ! Dans l'affreux marasme, engendré par la lie des calices, vous aurez l'occasion de réfléchir sur les maximes de la vie des martyrs. Dans la solitude et le vide que le néant a fait de vos âmes, vous aurez juste le temps de sentir les premières pous-

sées des fumées infernales qui sortent de cette nuit épouvantable qui vous attend.

\* \* \*

L'Académie française occupe un terrain singulier dans le domaine des lettres : avant d'y entrer un écrivain intéresse par la lutte tant matérielle que morale ; une fois assis sous la coupole, il cesse d'être intéressant au point de vue psychologique. Il est arrivé, c'est fini.

\* \* \*

Il y a deux catégories de rêveurs parmi les écrivains : ceux qui pensent avec l'esprit, et ceux qui confondent un élément corporel avec leur pensée. Les œuvres des uns sont lucides, celles des autres sont troubles. En général, les Français rêvent les deux yeux ouverts, l'un fixé sur la raison, l'autre sur l'illusion, ce qui fait que, chez eux, l'art et l'inspiration sont si souvent d'accord.

\* \* \*

Les premiers succès d'un homme de talent font penser à un habile nageur entouré d'une foule de gens qui ne savent pas nager mais qui voudraient tous être sauvés par lui.

\* \* \*

Quand Goethe écrivait que le respect est le

premier principe caché sous tout sentiment ou toute sensation religieuse, il parlait seulement de ce qu'il éprouvait pour toutes les formes et toutes les phases de l'art, ce qui fut pour lui la première révélation réelle du sublime, des réalités idéalisées suivant les conceptions matérielles des choses phénoménales. En vieillissant, cette sensation devint plus claire à sa perception et à son existence matérielle jusqu'au moment où il put affirmer que c'était la base de toute chose réelle et que le phénomène pur, comme le voient les matérialistes et les hommes de science, n'est qu'une moitié des choses possibles à l'homme perfectionné. Sa définition des diverses sortes de respect, peut seule avoir été prononcée par un esprit qui est arrivée à une conclusion définitive sur l'existence, les conditions, la manière d'être et l'influence de la volonté individuelle dans un état d'esprit passif ou positif.

\* \* \*

Les cinq choses qui intéressent le plus le lecteur quand il parcourt l'œuvre d'un écrivain nouveau en vogue, sont : en premier lieu, qui et comment il a aimé ; ensuite, sa religion ; puis, ses méthodes de travail ;

après, son expérience personnelle ; et enfin ses opinions politiques. Et comme l'amour est le maître des passions, il est aussi le maître de l'esprit, occupant en tous lieux la première place.

Comparez la vie et l'influence de Kant avec la vie et l'influence de Goethe, et remarquez la différence entre la métaphysique et la poésie, entre la science et l'art. Kant calculait, théorisait, expérimentait, discutait ; Goethe raisonnait, enseignait, chantait, créait. L'un influençait la pensée des hommes, l'autre en inspirait la vie. L'homme de science aimait les principes ; le poète aimait les choses et les hommes à principes. C'est la différence qui existe entre la mathématique et l'homme. Kant vivait avec les hommes, Goethe vivait pour les hommes. C'est la différence qui existe entre la science des tons musicaux et l'art qui varie les notes d'une même corde avec des mélodies harmonieuses ; la vieille question répétée de l'intellect *versus* le cœur, du calcul *versus* l'intuition.

\* \* \*

La jeunesse des hommes de génie est toujours gâtée par quelque chose : trop de

luxe chez Tolstoï, trop de lutte chez Hugo, trop d'aisance chez Goethe, trop de misère chez Wagner, trop d'adoration chez Byron.

\* \* \*

Pourquoi les hommes de talent sont-ils souvent forcés de courber la tête si bas qu'elle touche presque à la fange de l'humilité ? Témoin Ernest Renan, dans l'attitude d'un mendiant, sollicitant la voix de Victor Hugo pour entrer à l'Académie française. Hugo dans l'attitude d'un autocrate littéraire, accapare au dîner toute la conversation, tandis que Renan, de temps à autre, répond comme un imbécile : "Oui, Maître ; non, Maître." C'est à un tel prix que le talent monte quelque fois l'échelle de la gloire.

\* \* \*

George Eliot : Une âme généreuse qui s'épanouit sous les rayons de la prospérité, trop clairvoyante pour y trouver le contentement et trop pratique pour s'illusionner.

\* \* \*

Browning s'en va trop souvent au petit galop d'une vieille haridelle de platitude ; quand il monte Pégase, les yeux opaques de sa monture reflètent très peu de lumière céleste ; il y a trop de hennissements et de

piaffements ; les ailes seules touchent aux cieux, la tête et les sabots ne quittent jamais le sol.

\* \* \*

Les deux poètes qui ont exercé le plus d'influence sur les esprits anglais d'aujourd'hui offrent un singulier contraste quant à la matière et à la forme : Browning fut un métaphysicien qui a essayé de penser en vers ; Tennyson fut un poète qui ne savait pas penser. Tous les deux manquèrent de cette note mystérieuse et puissante qui unit la pensée à la forme, la philosophie à la phrase musicale, cette note qui fut la hardiesse de Shelley et la majesté de Milton.

\* \* \*

Matthew Arnold était trop pédant, trop content de soi, et avait trop de succès pour être un grand poète. Il lui manquait cette disposition pensive de l'esprit qui se développe par l'attente et la veille, et sans laquelle aucune grande œuvre artistique n'a été créée. Il était mélodieux, correct, lucide et judicieux, mais le charme puissant de la mélancolie ne s'était pas échappé du vase des passions humaines en ébullition pour nous fasciner avec la lyre d'une immortelle harmonie. La rime et la raison ne font pas la poésie, c'est

l'imagination et le sentiment qui en sont les éléments essentiels. Une pourpre parnassienne aux tons plus chauds l'aurait recouvert de ce manteau mystique qui sert au double but de cacher la faiblesse mortelle et de révéler l'immortelle beauté.

\* \* \*

Après tout, il semble que les poètes et les critiques de la première moitié du dernier siècle aient été plus remarquable par leur ignorance que par leur génie. Coleridge, poète, métaphysicien et critique, niait le génie français ; Wordsworth, si poétique et si profond, niait Goethe sans l'avoir lu ; Goethe ne voyait rien dans Beethoven ; Joubert rien dans Milton. Chez Byron, Lamartine, de Musset ce sont les idées qui manquent. Chez certains esprits, d'ailleurs assez puissants, l'ignorance prenait des proportions inouïes ! Quand on pense à l'influence qu'exerçait un penseur comme Joubert ou un poète comme Coleridge, l'on est tenté de croire, que, par leurs jugements littéraires, ils ont créé autant de préjugés que de lumière.

\* \* \*

En Angleterre il a suffi d'un seul écrivain

pour accomplir ce que le concours des poètes, des satyriques et des philosophes avait, à la fin du dix-huitième siècle, effectué pour la France. Cependant il est bien rare que l'influence de Lord Byron soit reconnue à sa juste valeur. Jamais homme n'est venu plus à point. Il fallait quelqu'un à l'esprit puissant, à la main de fer, pour rompre les chaînes de la convention qui tenaient la société en esclavage.

Tout comme George Eliot, Byron ne connaissait pas l'entière force de son génie. On le croyait vain et ambitieux, mais ce que l'on prit pour ambition et vanité n'était que l'effet de l'inspiration de son génie. Ses paroles et ses actions ne faisaient qu'un avec lui. Il n'aurait pu être autre qu'il ne le fut, et rester le poète Byron. Pour cette raison je le considère dans son entité comme le poète par excellence qui, à une certaine époque, a exercé la plus grande influence sur le plus grand nombre de gens.

\* \* \*

C'est une grande et belle chose que d'être artiste, d'avoir l'âme d'un artiste, car il n'y a que ces âmes-là capables de recevoir l'inspiration et de comprendre la révélation.



Il est impossible d'être un artiste véritable et de ne pas s'approcher de l'idéal.

Un des plus purs artistes fut, sans contre-dit, George Eliot. Elle avait un esprit à la fois subtil et vaste, où se combinaient les éléments masculins et féminins—combinaison qui forme les caractères les plus merveilleux, les plus mystérieux, les plus profonds. Par son extraordinaire lucidité elle était à même d'apprécier chaque phase de la vie dans sa vraie relation et à sa juste valeur. Ses intuitions frisent l'inspiration et la révélation. Bien qu'elle se soit dite matérialiste, elle était virtuellement spiritualiste, étant une âme artiste et possédant l'inspiration de la sagesse.

Il y a beaucoup d'esprits qui ne se connaissent pas eux-mêmes, qui n'ont pas approfondi les mystères psychologiques de leurs émotions intellectuelles. George Eliot était un de ceux-là. Elle était, pour ainsi dire, au-dessous de sa véritable personnalité. Son sens intérieur, son esprit, étaient bien au-dessus de sa personnalité extérieure, et le monde l'a méconnue, tout comme elle même méconnaissait ses propres dons. Ce qu'elle semblait croire n'a rien à faire avec ce qu'elle était en vérité ; dans tous les âges il n'y a

pas eu une femme de génie qui puisse lui être comparée. Elle était un de ces lumineux astres artistiques roulant dans le firmament, entouré d'un cortège nombreux de petites étoiles auxquelles, dans sa course majestueuse, elle ne prêtait aucune attention. Son influence sur les esprits en Angleterre a été des plus considérables. Et cela, puisque c'est elle qui a été la première à exprimer des doutes sur les mystères que la bigoterie avait propagés pendant tant des siècles ; et, grâce à un de ses dons spéciaux, elle a su le faire sans offenser personne. Je considère ce don comme un des plus rares et des plus précieux qu'un cœur humain puisse posséder—le don de dire des choses radicalement progressives à un peuple ignorant et bigot, sans qu'il se sente offensé. C'est encore une de ces choses qui ne saurait être enseignée, qui ne peut être apprise. C'est un don direct, natif, non acquis.

Sous certains rapports, l'influence que George Eliot exerça sur les esprits en Angleterre fut plus grande que celle de tout autre écrivain, Byron excepté, depuis le temps de Francis Bacon. Une influence qui agit doucement, sous la surface, à mesure

que parurent ses livres, sans ostentation, sans vanité, sans ambition. Cette influence s'exerça avec une force subtile dans les rangs de l'Eglise, dans les couches supérieures de la société, sur des questions de grave importance qui affectèrent les principes vitaux sur lesquels repose la vie sociale du peuple anglais.

\* \* \*

Pour être vraiment grand il faut que l'on soit universel ; il est nécessaire de ne pas se confiner dans un étroit sentier, dans une seule ligne droite, de ne point se borner à un seul art, quel qu'il soit. De même, il faut que ses sympathies et ses émotions soient universelles. C'est cela d'ailleurs qui rend un homme immortel. S'il ne possède pas cette corde sympathique qui, telle une belle vigne autour d'une chaumière, s'enlace autour du cou des hommes, il ne peut espérer jouir de leur affection et de leur respect, et captiver leur cœur en charmant leur esprit ; tout grand qu'il puisse être comme poète et philosophe, du moment que cette sympathie universelle lui fait défaut, sa gloire ne lui survivra guère.

\* \* \*

Quand un poète s'abandonne aux plaisirs et aux duperies de l'intellectualité, le résultat ne peut être qu'affectation. Un écrivain qui étudie le style au détriment de la pensée ne s'élèvera jamais au delà d'une belle diction ; c'est la mort de la poésie et ne peut que nuire à la prose. Un jour le monde saura faire la distinction entre ceux qui n'écrivent que par amour d'un beau style et ceux qui épanchent les expressions spontanées du sentiment, de l'émotion, de l'imagination et de l'intuition. Les belles images seront recherchées sans que l'on se soucie des règles étroites de la convention.

Dans tous les siècles et dans toutes les nations quelqu'un a dû rompre les barrières de ces puissantes superstitions, par lesquelles la poésie a toujours été entravée dans ses envolées inspirées. Au temps jadis, Sappho a été la première à briser ces chaînes et elle l'a fait avec tant d'habileté et tant de grâce que son nom est toujours vénéré. Elle se donnait toute entière à l'enthousiasme de l'inspiration, aux impulsions de l'imagination, en un mot à toutes les émotions qui se meuvent et agissent par le génie absolu. Le style s'y ajoutait de soi-même, car on peut

poser en principe que, quand une personne est douée du vrai sens poétique et de cette puissance subtile que donne une imagination inspirée, elle sera douée aussi d'un style conforme à la nature de sa pensée.

Les plus grands, les plus musiciens des poètes ont été ceux qui étudiaient le moins, mais qui possédaient une certaine divination de choses mystérieuses. L'application, qui fortifie l'intellect, tue la fantaisie, puisqu'en rendant l'esprit positif elle coupe les ailes à la fantaisie qui ne peut agir qu'au moyen de l'esprit. Ainsi, plus un poète étudie son style plus il fait de tort à sa force créatrice.

\* \* \*

Il est difficile de placer Montaigne trop haut dans la sphère des idées indépendantes. Combien j'admire cet homme d'un esprit si original et si français ! S'il était moins doué que Pascal, il était plus sain. Il avait un équilibre philosophique joint à un mérite tout personnel, comme ses écrits. Il y a des écrivains et des orateurs chez qui la mémoire est tout ; Montaigne n'avait que peu de mémoire. Il fut original puisqu'il n'eut recours qu'à ses sentiments intimes, et ses

sensations physiques furent souvent la source de son illumination philosophique.

\* \* \*

Je jouis en artiste de la lecture de grands écrivains comme Renan et Nietzsche, mais je prends connaissance de leurs idées avec nonchaloir et indépendance. Ils n'ont aucun pouvoir sur mes croyances et cela pour la simple raison qu'ils ne sont pas plus avancés sur les questions de l'immortalité que ceux qui écrivent mal.

\* \* \*

La satire est l'armure derrière laquelle les miséricordieux s'abritent pour jeter un défi aux gens sans cœur ; ceci explique l'attitude de tant de puissants écrivains de nos jours dont le cœur est plein de larmes et la plume pleine de fiel.

\* \* \*

On ne parlait plus de Montesquieu, mais j'en ignorais la cause. Trouvant un jour ses écrits sous ma main, je tombai sur une page où il parlait de lui-même et je lus ceci : "Je n'ai presque jamais eu de chagrin, encore moins d'ennui." Un écrivain sans soucis, sans inquiétude, sans passions,

sans sentiment, sans imagination, est un écrivain trop heureux pour être aimé et trop bonace pour être détesté. Du moment que l'on est content de soi on cesse d'être intéressant. Montesquieu était né content. On pourrait dire de lui qu'il était trop terre-à-terre pour intéresser les grands esprits et trop éloigné de l'humanité pour être apprécié par la foule. Son *Histoire de la Grandeur et la Décadence des Romains* est un chef-d'œuvre de bon sens. Or, le monde admire le bon sens, mais c'est une admiration qui ne touche pas l'âme. En effet, tous les écrivains renommés pour le bon sens commencent à être oubliés, si déjà ils ne le sont.

En littérature comme en art, l'essentiel c'est d'avoir de l'imagination, du sentiment, de l'originalité, et, en plus, quelque chose de beaucoup plus haut et plus rare que le sens commun. Les écrivains de génie, tout en possédant du bon sens, dépassent le sens ordinaire des hommes et nous révèlent une vie double, un élément métaphysique et spirituel, que tout le monde ne saurait saisir mais que tout le monde envie. C'est cette supériorité qui fait que l'on parle toujours

des écrivains d'imagination même lorsqu'on ne les comprend pas.

\* \* \*

Les beaux esprits et les diseurs de bons mots n'ont qu'une influence éphémère. Tout grand que puisse être leur succès momentané, sans le charme de l'imagination, sans la saveur de la poésie, sans l'union de la raison et du sentiment, leurs noms rentrent bientôt dans l'oubli.

On ne parle plus de Rivarol, tandis qu'il est toujours question de Rousseau. Le "bon sens" veut souvent dire le contraire : l'égoïsme flanqué de la routine, et l'esprit affranchi du cœur. Le monde superficiel applaudit l'esprit facile, et pour une bonne raison : pour lui, les bons mots sont l'expression du plus haut génie. Les sots qui ne pensent pas, demandent que l'on pense pour eux ; en leurs passions et en leurs préjugés ils sont difficiles et contradictoires, et le jour où les mots ne viennent plus, ils oublient leur idole ; et l'idole, l'esprit fatigué, la tête lourde, n'a qu'une chose à faire : mourir. Après cela, viennent quelques vieux amis qui ressuscitent une dizaine des bons mots du défunt ; mais la pointe de l'aiguille est

émoussée, on s'occupe d'autre chose, c'est fini.

\* \* \*

Il arrive maintes fois que la renommée littéraire se tient suspendue comme par un cheveu. La réputation de Joubert a été faite par la longue durée de sa vie, c'est à dire, par un hasard; et c'est à peine qu'on a su donner assez de relief au talent de Maurice de Guérin pour que la postérité y prenne assez d'intérêt pour s'occuper de lui. Sans Voltaire l'admirable Vauvenargues aurait pu rester dans l'oubli jusqu'ici.

Il est rare qu'un jeune homme de génie meurt qui ne soit pas bientôt complètement perdu de vue malgré tout les soins de ses amis. Au temps de Voltaire les écrivains se comptèrent par deux petits groupes, aujourd'hui c'est par milliers qu'il faut les énumérer; et la célébrité devient plus difficile en proportion de l'augmentation du nombre d'écrivains. A présent la gloire veut dire: continuer de vivre, de souffrir, de travailler; il faudra que la patience, le courage, la force soient doublés, triplés. La société, affolée de richesse, de vanité, de luxe, n'a plus un moment à donner à la mémoire d'un homme

qui meurt à vingt-cinq ou trente ans, tandis que les lettrés sont tellement occupés des lutteurs sur le champ de bataille de l'actualité, qu'ils se disent: "Vous parlez d'un jeune homme de génie qui vient de mourir? Eh, quoi! J'en connais, moi, une demi-douzaine qui ont lutté jusqu'à quarante ans et qui sont encore ignorés. Je m'occupe des vivants, qui luttent et qui souffrent sans être récompensés."

\* \* \*

Trois pays ont contribué chacun un charmeur pour augmenter le chœur de ceux qui ne sont sûrs de rien: le colonel Ingersoll aux Etats-Unis, Ernest Renan en France, Frédéric Nietzsche en Allemagne. Le premier est le plus véhément, le second le plus sain, le troisième le plus puissant. Aussi ce dernier est-il le plus dangereux. Frédéric Nietzsche n'a manqué que d'une seule chose pour être l'écrivain le plus profond de ce siècle: le contentement philosophique. La rare culture de Renan était surpassée par Nietzsche, mais où le philologue français est demeuré sobre et calme, le penseur allemand est devenu virulent et mordant.

Le trait le plus caractéristique des écrivains

de la dernière moitié du dix-neuvième siècle, c'est leur penchant vers la négation. Ajoutez à cela le charme du style et de la culture et nous avons le secret de leur grande influence sur les esprits. Nietzsche est la dernière et plus forte expression de cette négation, et il a paru juste au moment où la science matérialiste de l'Allemagne avait préparé le sol pour le recevoir. La cause et l'effet sont toujours d'accord. Nietzsche, en luttant contre les tendances de Wagner, déclarait que ce dernier a gâté le goût pour la vraie musique. Mais Nietzsche, à son tour, a gâté les saines illusions et les solides convictions de beaucoup de monde. Après *Tannhäuser*, Wagner est devenu vague, maladif, et c'est peut-être cette puissante et dangereuse musique qui a poussé l'auteur de *Zarathoustra* vers l'abîme du néant.

\* \* \*

J'ai subi le charme d'Ernest Renan comme tout le monde. J'ai lu sa *Vie de Jésus* pendant une visite que j'ai faite à Salt Lake City, la ville des Mormons, et son style, plein d'une exquise mélancolie, m'a touché jusqu'aux larmes. Il y avait quelque rapport entre l'atmosphère de ce pays, moitié sauvage,

moitié mystique, et le caractère de la Palestine, si admirablement dépeinte par le grand styliste. Cette impression je ne l'ai jamais oubliée. Mais si puissante qu'elle soit, elle n'a pas altéré mon propre jugement. J'étais sous le charme d'un grand artiste, d'un poète, mais j'ai gardé mes idées à moi intactes et libres jusqu'à ce jour.

La vérité est que Renan est le plus pur styliste qui ait traité des questions théologiques depuis Voltaire. Tout le secret est là. Des écrivains d'autres pays ont dit à peu près les mêmes choses avant lui, mais lui seul savait écrire. Ernest Renan n'était dangereux que lorsqu'il voulait dire des choses profondes, car il était plutôt rêveur que penseur, et quand il disait qu'il faut détruire les illusions et l'élément mystique chez l'homme, il parlait comme un théoricien qui n'est pas clairvoyant. L'illusion et le mystère sont les seules choses qui sont demeurées fixes depuis la création du monde. C'est en vain que les plus puissants et les plus fascinants déclament contre l'élément mystique de l'âme, c'est en vain que la philosophie sonde et que la science cherche à y pénétrer; pour une illusion détruite,

deux prendront racine ; pour un mystère expliqué, trois surgiront. Mais la plus fatale illusion est celle de croire qu'un jour il n'y aura plus d'illusions. La naïveté frise la simplicité quand la science fait accroire qu'un jour tout s'expliquera par l'analyse.

Tout est mystère autour de nous, hommes et étoiles, la vie et la mort, le passé et l'avenir. Bonaparte, le guerrier le plus puissant et le plus pratique qui ait existé, mena une vie pleine d'illusions et eut une carrière pleine de mystères, à ce point que la superstition l'a pris plus d'une fois. Détruisez toutes les églises, et demain sortiront de leur poussière de nouvelles questions psychologiques, de nouvelles formes de lois mystérieuses, car l'Eglise est une institution humaine, mais l'illusion et le mystère appartiennent seuls à la Nature. Ce sont les preuves les plus positives de l'immortalité de l'âme, l'expression de la vie la plus divine que connaisse le cœur humain. On est né et on est bercé dans un océan houlant de mystères, et Homère, Platon, Shakespeare, Goethe et Hugo l'ont bien compris. Chaque fois qu'un grand écrivain est porté à nier l'existence de ces choses,

un génie, comme Hugo, vient détruire leur œuvre par quelque manifestation mystérieuse et spirituelle de l'esprit, et il est à noter que, pour un Voltaire, la Nature nous envoie trois Chateaubriand, car la Nature, qui est la vérité même, protège la vérité. Donc, de ce raisonnement il est à conclure d'une manière scientifique et précise, que chaque Huxley, chaque Renan, chaque Nietzsche sera remplacé par tel nombre de poètes, de penseurs, de métaphysiciens, qui auront raison sur des œuvres négatives et nihilistes, car il ne faut jamais oublier cette simple maxime : l'homme le mieux doué, c'est l'homme qui a le plus de génie, et l'homme qui a le plus de génie est celui qui voit le plus clair.

\* \* \*

Il y a deux choses qui tombent dans la médiocrité si elles n'éveillent pas le sentiment de l'Infini : ce sont la musique et la poésie. La poésie de Shelley me fait penser à la musique de Wagner, non seulement par sa perfection lyrique mais aussi par sa banalité le moment où elle cesse d'être inspirée.

Shelley, comme Wagner, en attendant l'inspiration est souvent tombé dans la médiocrité la plus insipide. Par contre,

quand le poète est inspiré, il s'élève parfois au-dessus de Shakespeare même, car Shelley est non seulement lyrique, il sait penser, et, comme le dramaturge, il est plein d'idées.

Quoique le plus inégal de tous les poètes anglais, il est le plus original, le plus fascinant. Tel vers vous hante comme certaines scènes de *Macbeth*, de *Tannhäuser*, de *Faust*, ou de *Phèdre*. Jamais on n'a réussi à marier l'idée métaphysique à la forme lyrique avec tant d'unité, tant d'harmonie d'ensemble. Dans les premières cinquante lignes de *La Reine Mab* cette unité s'est manifestée avec une impeccabilité saisissante :

“How wonderful is Death,  
Death and his brother Sleep !  
One, pale as yonder waning moon,  
With lips of lurid blue ;  
The other, rosy as the morn  
When throned on ocean's wave,  
It blushes o'er the world :  
Yet both so passing wonderful !”

Nous sommes transportés hors des milieux ordinaires en lisant des lignes telles que :

“Hark ! whence that rushing sound ?  
'Tis like the wondrous strain  
That round a lonely ruin swells,  
Which, wandering on the echoing shore,  
The enthusiast hears at evening.”

Keats et Tennyson sont, en général, plus artistiques, plus achevés que Shelley. Milton a plus d'ordre et de pompe soutenue. Si Milton et Tennyson s'élevèrent jusqu'au sommet de la pensée poétique, Shelley plane dans l'empirée. Il a des ailes, il s'envole jusqu'aux sphères où le sentiment, l'émotion, la pensée et la forme sont un.

Certains poèmes de Keats restent immortels par l'union de l'art poétique avec un sentiment du beau, tandis que dans Shelley il y a un je ne sais quoi, qui fait que l'on oublie et l'art et l'imagination, qu'on ne pense plus au moule artistique ; ce n'est pas l'artiste qui est en vue, mais l'âme, l'élément intangible des choses, et, par conséquent, la réalité. Il s'agit, non d'une œuvre d'art poétique, mais d'une révélation mystique de l'Infini qu'on aurait dite inexprimable même en poésie.

Nous sommes émus par le même sentiment, et plus nous tâchons de l'analyser, plus il échappe à l'explication prosaïque ; pour l'expliquer il faudrait parler en poésie, comme pour exprimer certaines émotions par la musique il faut cesser de chanter pour que les notes vibrent d'elles-mêmes, telles des



vagues poussées par la brise à travers les mers.

\* \* \*

Il y a certaines injustices qui donnent à la plume une véhémence morale que rien d'autre ne saurait donner.

\* \* \*

C'est un signe de faiblesse pour un homme bien en vue que de dédaigner les jeunes gens de talent.

\* \* \*

Ceux qui sont inspirés par une véritable appréciation du mérite louent librement et blâment avec une discrétion douloureuse. Ceux qui sont inspirés par l'ambition et le snobisme ne louent que ceux qui sont bien en vue.

\* \* \*

Il y a des phrases issues des lèvres ou des plumes d'esprits non contaminés par le préjugé, qui vivent dans l'histoire comme des mandats de la destinée, sculptés sur le marbre poli : une sentence, un jugement figés en traits glacés sur la face du temps, qui jettent le froid dans le cœur des hypocrites et flétrissent les bourgeons de la vanité :

arrêts implacables n'admettant ni appel ni compromis.

\* \* \*

Le préjugé obscurcit notre jugement comme les brumes qui couvrent une montagne à mi-côte ; l'aigle posé au sommet ne peut en voir la base, le chasseur qui est dans la plaine ne peut en voir la cime.

\* \* \*

J'admets que des amis soient attirés l'un vers l'autre par des sympathies communes, et que réciproquement ils apprécient leurs mérites, autant en public que seul à seul, mais payer un journal pour qu'il dise qu'on a du talent, surpasse ma compréhension.

\* \* \*

La camaraderie en art gêne le critique et trompe le novice. A force de faire des compliments à propos de chaque œuvre d'un camarade, on est tellement influencé que l'on devient aveugle sur toutes sortes de faiblesses. L'influence de la camaraderie ne dure pas longtemps ; le mariage et la mort se joignent à l'intérêt et à l'égoïsme pour désillusionner le novice et le rendre plus sensible aux difficultés de la carrière littéraire. La

camaraderie, quoiqu'utile en matière de commerce, ne sert à rien pour la gloire, car il vient un jour où le bagage littéraire doit passer par la douane des indépendants, où la fraternité ne compte pour rien, où chaque œuvre est mise sous une "lumière sèche," entre des mains indifférentes, pour entrer dans le domaine du grand public qui, seul, a le pouvoir de faire les réputations.

\* \* \*

Le silence est la forteresse de l'envie et le dernier refuge de ceux qui craignent le génie.

\* \* \*

L'état d'ivresse n'excuse pas l'assassin ; l'ignorance et l'envie n'excusent pas l'erreur chez ceux qui jugent les œuvres d'autrui.

\* \* \*

Un mauvais critique peut être des plus utiles, lorsque, par la sottise, l'ignorance ou la prévention, il révèle le bon côté de celui qu'il attaque.

\* \* \*

Quels sont les éléments nécessaires pour faire un bon critique ? Une connaissance à fond des principales langues, une admira-

tion pour tout ce qui est beau et un esprit libéré de tout préjugé.

\* \* \*

Chez certains critiques la jalousie et l'envie sont si prononcées que nous sommes forcés, malgré toute la bonne volonté du monde, de regarder avec suspicion les éloges qu'ils donnent sous les apparences les plus honnêtes.

\* \* \*

Au bout de vingt ans, le jugement porté par tel critique qui nie tel homme de génie, réagit contre toute l'œuvre du critique. C'est alors que nous n'avons plus de confiance en son jugement sur d'autres sujets, même quand il est juste et vrai.

\* \* \*

Il est facile de comprendre l'état d'âme de ceux qui sont épouvantés par le mot *cosmopolitisme*. La paresse et la prévention expliquent parfaitement leur crainte : le paresseux ne veut pas être forcé de quitter son coin favori au café et au théâtre pour voyager, même afin d'éviter les taquineries de ses amis qui lui disent : "Comment ! Tu es critique et tu n'as pas vu cela ?" L'écrivain prévenu ne veut pas sortir de son

pays parce qu'il craint de voir mille choses chez les autres qu'il serait forcé de louer. C'est si commode de critiquer les peuples parmi lesquels on n'a pas vécu, et de juger les hommes de génie tout en ignorant leur langue.

\* \* \*

Les œuvres des meilleurs critiques du passé sont pleines de préjugés, de jugements superficiels, d'opinions à moitié formées, d'idées vagues et affectées sur tel ou tel livre, sur tel ou tel art. L'œuvre du critique meurt avec lui, et la raison n'en est pas difficile à trouver : le critique, jusqu'ici, a su à peine penser au jour le jour ; or, l'esprit des gens qui lisent et voyagent devient de plus en plus critique. Cette même société qui hier ignorait tels ou tels faits, demain sera en état de les apprécier ; mais notre grand critique, qui vient de mourir, n'a jamais écrit une ligne sur ces faits. Ainsi on ne discute point les critiques, on les oublie.

\* \* \*

Si la critique est morte c'est parce que le monde a été trompé autrefois par les critiques. Telle secte a fourni tel esprit, tel climat a formé tel tempérament ; le style, le

caractère, la persuasion ont tenu lieu du jugement. Chacun a voulu imposer son code de morale et ses préjugés à autrui. Mais le coup décisif a été porté contre la critique dès que le public a compris qu'entre vingt critiques il n'y en a pas deux qui soient d'accord sur telle ou telle œuvre.

\* \* \*

C'est seulement aujourd'hui que l'on commence à comprendre la vraie signification du mot éclectisme. Un critique est vite jugé de nos jours. Il ne suffit pas d'avoir des opinions bien formulées sur la littérature ancienne et sur la littérature classique moderne ; il faut, bon gré mal gré, avoir des jugements bien arrêtés sur ses contemporains, et ceci est la chose la plus difficile pour ceux qui ne connaissent qu'une langue et qu'un pays.

\* \* \*

Ressuscitez les moralistes du dix-septième et du dix-huitième siècle et ils seront comme des étudiants en face des penseurs d'aujourd'hui. Qu'est-ce que diraient Pascal et La Bruyère en présence de la culture universelle d'un Nietzsche ou d'un Guyau ?

\* \* \*

Il faut qu'on soit blasé avant de devenir bon critique. Nous nous mettons en route avec des illusions qui s'émeussent par l'expérience et les voyages, puis vient une période de fatigue et de dégoût, suivie d'un état d'esprit calme qui forme les goûts les plus solides, les jugements les plus durables. Le sentimentalisme, la culture universelle, la pseudo-science n'ont plus d'influence sur l'homme blasé qui a appris à comparer, à critiquer, à jouir.

\* \* \*

Les poètes sont les critiques les plus prophétiques, les plus sûrs. De nos jours, un poète qui ne sait écrire un essai de critique ou prendre une part active aux principaux débats de l'heure est considéré comme un personnage insignifiant. Un poète doit savoir aussi bien penser que rêver ; il faut qu'il soit un créateur d'idées tout autant qu'un ciseleur de formes, qu'il soit en état de résoudre des problèmes sociaux avec la même facilité qu'il sait incorporer un sentiment dans un beau rythme. Au temps présent, il ne nous est permis de rêver que si nous possédons la capacité du penser actif et philosophique ; et le monde est enclin

à mépriser la faculté poétique si elle n'est pas accompagnée d'au moins deux forces additionnelles : celle de l'action et de la réalité.

\* \* \*

Il faut que nous soyons très circonspects en écoutant les phrases onctueuses d'orateurs doués, car l'orateur, plus que tout autre, prend l'ennemi par des mouvements de flanc, par des surprises rhétoriques et des aphorismes insinuants, qui passent à travers l'esprit comme le sable à travers un tamis. L'orateur, tel un boa sa proie, lèche l'auditoire avant de l'avaler. Il est surtout dangereux puisqu'il réfléchit rarement, car, depuis les jours de Bossuet et de Massillon, les orateurs ne méditent plus dans la solitude avant de composer une oraison destinée à être lue par la nation toute entière. La méditation est passée de mode de nos jours où nous vivons à toute vapeur et sommes gouvernés par le télégraphe.

Un homme pour être un bon critique doit penser et méditer, étudier et comparer, analyser et sonder, aller au fin fond de tout ; en outre il faut qu'il soit né avec une certaine faculté tout comme le poète et le philosophe,

sans cela ni l'observation, ni l'étude ne servent à rien. L'influence d'un critique compétent est peut-être plus grand que celle d'un éminent poète. La tête tourne à la seule pensée de ce qu'un critique doit savoir de nos jours pour que son opinion ait force de loi. Il faut qu'il commence par se croire poète, même s'il ne réussit pas comme tel ; témoin, Sainte Beuve, le plus grand critique français moderne, et Matthew Arnold, le plus éminent des critiques anglais.

Goethe fut le premier à ouvrir les rangs des grands critiques grâce à son esprit universel ; Wagner le surpassa sous plusieurs rapports, tout comme Nietzsche surpassa Wagner, puisque Nietzsche fut assez musicien pour voir les défauts du maître de Bayreuth, ainsi que ses perfections. Pour critiquer en connaissance de cause, il faut que l'on possède le tempérament poétique, musical et philosophique. La quintessence du tempérament critique est nécessaire pour discuter et apprécier le génie de Wagner comme poète, compositeur et métaphysicien ; c'est un terrain dangereux pour celui qui ne voit qu'un seul côté des choses. Le meilleur critique est l'homme qui sait le plus, ou, en

d'autres termes, l'homme qui sait faire le plus. Un critique, qui connaît son affaire, est armé de la foudre. Ses verdicts frappent comme l'éclair ; il n'y a pas à regimber. Il est terrible même quand il loue, parce qu'il discerne le mérite véritable et confond les héros favoris du public ignorant. On ne peut lire Nietzsche sans un sentiment de respect mêlé de crainte. Chez lui la faculté critique est tellement subtile qu'il fait l'effet d'être clairvoyant. Il regarde à travers toute chose. Ce qu'il touche se rétrécit ou s'enfle, rien ne reste comme c'était, car le préjugé et la prétention sont tout aussi étrangères à son esprit que l'ignorance. Dans la courte espace de cinq ans, il tourna et retourna toute l'Allemagne pensante et sa parole agit comme un levain dans le monde tout entier.

Voilà pourquoi un critique de premier ordre est plus puissant qu'un grand capitaine et beaucoup plus terrible. Un guerrier fait des blessures sanglantes, un penseur déchire l'âme. Les peines causées par la guerre peuvent être adoucies par les narcotiques, par l'argent, par le baume de la gloire, mais la brèche béante faite dans la société par un homme tel que Nietzsche ne saurait être

comblée par des rubans, des plaques, des brevets et de glorieuses inscriptions. Un penseur profond a la conscience que sa plume est plus puissante que le glaive ; assis dans son sanctuaire il change la face du monde par une goutte d'encre.

Le secret de la grandeur de Milton et de Dante se trouve dans leur connaissance de la musique, ou plutôt dans leur goût pour cet art. Tous deux étaient musiciens. Et Nietzsche, en vrai génie, exprime cette vérité en peu de mots : " Plus on est musicien, plus on est philosophe." La question se résout dans cette sentence que, la musique est de l'harmonie, et l'harmonie de la philosophie. La maxime est si simple qu'on s'étonne que personne ne l'ait dite avant lui. Shakespeare aussi connaissait la valeur de la musique et, vivant de nos jours, il aurait été un musicien du type Wagner. D'un autre côté Beethoven fut un penseur plus profond que Goethe et ses symphonies sont plus immortelles que les poésies du créateur de Faust.

Il est difficile de circonvenir un penseur qui a commencé par composer de la musique sérieuse. Le point faible des critiques

anglo-saxons se trouve dans leur manque de l'élément-mère de la critique, c'est à dire, le sens musical de justesse, d'harmonie, de délicatesse, d'ordre, en un mot : l'union du tempérament musical, poétique et mathématique. Il est donc impossible qu'ils se mesurent avec un Titan comme Nietzsche, qu'ils puissent parer les coups formidables dirigés contre tout grade et toute phase de philistinisme, et riposter, avec une minime part d'autorité, aux multiples manifestations d'un tel esprit.

\* \* \*

La vérité est de deux sortes : celle qui contient le plus haut fait en matière de métaphysique, et celle qui existe comme une condition transitoire de l'esprit. La première peut être démontrée au sage par la science, la philosophie et l'intuition ; la seconde est tout ce qui peut être compris et apprécié par la raison ordinaire, tout ce que la conscience apprécie ou dicte à l'esprit moyen.

\* \* \*

Dans le domaine de la pure culture, les plus hauts esprits sont arrivés, à toute époque, à la même conception de la plus haute vérité. La culture a un *critérium* universel. Au-dessus

de ce *critérium* flotte un emblème de toutes les couleurs et de tous les climats, vieux de trente siècles: drapeau dont les symboles ésotériques sont facilement déchiffrés par les esprits les plus clairvoyants en art et en littérature, mais qui demeureront toujours énigmatiques à la vue étroite des individus bornés par leur compréhension partielle des harmonies complexes de l'unité éthique et artistique.

\* \* \*

Le monde met longtemps à découvrir les mérites d'un vrai artiste, parce qu'un esprit vulgaire doit d'abord chercher en avant et en arrière dans toute la gamme des passions et du sentiment avant de frapper une corde commune dans la symphonie de son existence. De telles personnes rencontrent les forces et les facultés de l'originalité par hasard. Ils vont au théâtre pour passer le temps et apprennent soudain que Shakespeare connaissait les folies et les ambitions de la nature humaine; ils vont voir jouer *Lohengrin* par curiosité et apprennent avec étonnement que Wagner est un roi de la mélodie aussi bien qu'un Triton de la trompette; ils contemplent les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et découvrent une expression familière dans

la pose et la douleur de ses héros. Le monde ne cherche pas toutes ces choses, et le maître du verbe, de la pensée, et de l'art est obligé de monter au ciel même pour satisfaire aux exigences de la culture, et de descendre au niveau du banal pour satisfaire aux exigences de la médiocrité.

\* \* \*

Bien rarement l'observateur ordinaire de la nature humaine s'avise que l'on puisse avoir des manières gracieuses et des sentiments raffinés sans toutefois posséder ce qui charme le penseur sérieux, qu'on puisse avoir l'air d'un Apollon et agir stupidement, se sentir un héros et ne rien accomplir, vivre avec enthousiasme et dire des sottises. De telles personnes vivent dans les sens, dans une sphère où la pensée et l'action sont des éléments étrangers. Ils prennent leurs sentiments délicats pour l'indice de brillant talent, et leurs nobles émotions pour du génie. Ils pèsent l'effet que produisent les résultats de leur propre pensée dans la balance de leurs sentiments; de sorte que les sensations et les émotions sont placées dans la même catégorie que l'intellect et l'imagination. C'est cette classe de gens

qui se croit qualifié pour juger les œuvres d'esprits originaux et pour critiquer la conversation, les goûts, les manières, les habitudes et la vie d'esprits supérieurs.

\* \* \*

Quelle différence entre la pensée et l'apparence ! quelle abîme entre la matière du livre et la manière de l'homme !

C'est que le poète est double. Les émotions, les rêves, les tristesses, sources secrètes de l'inspiration personnelle, surgissent de l'intérieur, d'un autre monde bien plus réel que le monde extérieur. Ce que nous voyons c'est l'épiderme, les roches, les herbes qui cachent la source divine, l'action et le travail du corps physique qui agit comme une machine mise en mouvement par la vapeur du vingtième siècle. Pour cette raison la différence entre l'œuvre et l'auteur est plus frappante aujourd'hui que jamais.

\* \* \*

En ce temps pratique, il y a une dualité personnelle chez l'homme de talent qui fait de sa vie une source de nombreuses mystifications et de futile critique. Dans nos rapports avec lui nous sommes d'abord intéressés, puis mystifiés, enfin désappointés. Dans son

œuvre il est poétique et philosophique, dans ses manières il est ordinairement banal et mondain. Le brillant et l'éclat qui cachent ses efforts de pensée dans le livre imprimé, ne jettent qu'une faible lueur sur les réalités vagues et peu satisfaisantes quand nous l'approchons de trop près. L'œil qui lit contredit la bouche qui parle ; la main qui écrit ne répond point au cœur qui sent. Le passage de l'idéal dans le réel choque nos idées de l'harmonie des choses. Mais quand nous abordons les profondeurs de cette énigme intellectuelle, nous voyons que la faute n'en est pas à l'homme, mais à l'époque.

La société moderne force l'artiste à vivre et à travailler entre deux éléments qui se combattent, et totalement en contradiction avec l'idée d'unité. Aujourd'hui notre auteur nous charme dans son cabinet, demain il nous désenchante dans la rue ; le matériel et le médiocre sont partout en conflit avec le spirituel et l'artistique. Un moment il se montre vibrant, sympathique, enthousiaste ; un autre nonchalant, antipathique, blasé. Dans nos sentiments d'admiration nous ne réservons que peu de place à ce jugement raisonnable qui nous porte à dire qu'il est,



comme tous les êtres humains, la victime des conditions et des circonstances, une créature d'habitude se conformant à certaines lois naturelles, à des modes passagères qui existent dans l'état présent de la société, et qui nous dominent tous, tant que nous sommes, de leur main de fer. Nous ne devons pas le blâmer de ne pas agir partout et toujours en harmonie avec nos idées de ce qu'il devrait être, mais nous devons nous rappeler que "le monde est un mensonge," que la société n'a pas de place dans son économie maladive pour l'homme de lettres, le poète, le philosophe ; plus que tous les siècles précédents, le nôtre en est un d'achat et de vente, de commérage, de curiosité et de persiflage, de cant fashionable et scientifique, qui, dans l'ensemble, n'offrent qu'un mesquin attrait à l'homme de pensée et de sentiment, forcé de vivre une vie double pour être, à la fois, un ministre des besoins d'idéal des hommes et un participant de leurs avantages mondains.

\* \* \*

Les écrivains qui intéressent et influencent le plus le monde sont ceux qui unissent le charme du style au charme de la mélancolie.

Le monde aime à rire, mais il oublie les comédiens et se rappelle des poètes. La vie de l'homme se compose de désappointements, de chagrin ; et des 365 jours de l'année, l'artiste et le penseur en peuvent compter 300 durant lesquels la tristesse domine la raison et le contentement. Chez les personnes sérieuses le rire est une soumission involontaire à une sorte d'hystérie émotionnelle, puisque chez eux le rire est rare, en contradiction avec leur nature, et au bout de quelques minutes ils retournent à leur état normal de responsabilité morale et matérielle. La foule, facilement amusée, applaudit chaque soir les comédies et les farces, et plus nous descendons l'échelle de la société plus le faible des gens s'accroît. Ceux qui pensent peu, souffrent peu. Pour la même raison ils recherchent tout ce qui luit et brille ; de là vient que les masses n'ont jamais fait la réputation d'un poète ou d'un penseur. Pascal, le plus désespéré, le plus triste de tous les grands écrivains, est toujours une puissance dans le monde intellectuel, et reste une autorité, malgré les progrès en philosophie et en religion, en dépit des savantes critiques de Voltaire et

des changements survenus depuis plus de deux siècles.

\* \* \*

L'homme prétend être assez philosophe pour pouvoir supporter avec sérénité d'âme la pensée de la mort, mais il lui est impossible de passer une journée de solitude sans qu'il se sente envahi par plus ou moins de dépression mentale. Rien n'est plus raisonnable, car telle est la loi de la Nature. Les cieus eux-mêmes sont plus souvent sombres que brillants, l'homme vit sous certaines influences atmosphériques qui le tiennent comme dans un étai ; il ne peut changer le temps pour le mettre en harmonie avec ses besoins ; il faut qu'il crie soit sa détresse morale, soit son mal physique. L'un souffre en hiver, l'autre en été, d'autres encore trouvent également insupportables les grandes chaleurs et les grands froids. La nature humaine fera entendre toujours plus de cris de douleur que de chants d'allégresse, et l'esprit de tristesse qui règne dans le monde rend le charme de la mélancolie poétique universel et perpétuel.

\* \* \*

Les *Misérables* de Hugo, le *Juif Errant* de

Suë, le *Père Goriot* de Balzac, la *Corinne* de Madame de Staël, le *Consuelo* de Georges Sand, en un mot toutes les œuvres d'importance, depuis *Corinne* jusqu'à la *Débâcle*, sont conçues et achevées dans un ton de tristesse ou de tragédie.

\* \* \*

Quand un érudit atteint un certain degré de savoir, chaque pas qu'il fait pour aller plus loin le mène vers ce désert de la pensée qu'on appelle la perfection intellectuelle. Alors il arrive dans un pays où son âme a perpétuellement soif et où ses illusions scientifiques prennent la forme du mirage.

\* \* \*

Dès que l'on pense, on cesse d'être gai. L'intelligence humaine ne s'accorde pas avec un état psychologique de contentement et des jeux de mots.

\* \* \*

Qu'est-ce qu'on veut dire par "la gaieté gauloise" ? Il n'est pas difficile de démontrer que des gens qui pensent beaucoup ne peuvent être que sérieux et que cette gaieté tant vantée n'est que le naturel des petits esprits, des boulevardiers et des habitués du Palais-Royal.

Quand on réfléchit sur cette malheureuse phrase, "la gaieté gauloise," on finit par croire que depuis trois siècles cette gaieté n'a pas même existée en France. Nommez-moi un grand écrivain qui ait eu le cœur léger et je vous en nommerai dix qui avaient le cœur sérieux, sombre et triste. Et Molière et Voltaire? me dites-vous. Il n'y a pas un homme de génie plus sombre au fond que l'auteur du *Misanthrope*, il n'y a pas un tragédien plus tragique que l'auteur de *Mahomet*.

Pour ma part je ne vois pas de gaieté parmi les génies gaulois. Et si les boulevardiers sont assez naïfs de croire que la gaieté gauloise qui se montre dans leur petit monde, entre le café du matin et l'absinthe du soir, est la chose qui fait le plus d'effet sur les grands esprits à l'étranger, ils se trompent. Ils se trompent parce que, n'ayant jamais vécu hors du boulevard, ils pensent que toutes les nations devraient prendre la vie comme eux. Ils ne savent pas encore que les gens sérieux à l'étranger jugent les Français non d'après leurs vaudevilles et leurs opéras-bouffes, mais d'après les œuvres laissées par des écrivains tels que

Montaigne, Corneille, Chateaubriand, Balzac et Flaubert. La gloire que remporte un écrivain français est en proportion de la sobriété avec laquelle son œuvre est conçue.

\* \* \*

Les Anglais et les Américains sont les seules nations incapables d'apprécier, à leur juste valeur, les meilleurs œuvres de Wagner, le tempérament anglo-saxon ne se prêtant pas à la culture complexe.

Les Anglais, tout en excellant dans la poésie, ne savent pas apprécier la faculté poétique quand elle se joint à une autre manifestation de l'Art. Ceci explique l'habitude des Anglais et des Américains de lire le libretto pendant un oratorio ou un opéra. Ils ne viennent pas tant pour écouter la musique que pour lire la pièce et regarder l'action. Tout se juge d'après les sentiments exprimés dans le poème. Quand dans le *Messie* on chante: *I know that my Redeemer liveth*, la musique est prononcée belle à cause de la beauté et de l'élévation des sentiments exprimés par les paroles.

La langue anglaise est une langue de poésie et de sentiment. Il lui manque

l'élément artistique, et, par conséquent, elle ne saurait être le véhicule de la pensée esthétique se présentant sous une forme composite. C'est pourquoi les Anglo-Saxons ne peuvent apprécier les plus hautes expressions de la musique, de l'art et de la littérature des races latines et teutones. Les Français sont surpris et intrigués en découvrant que les Anglais sont une race de poètes tout autant qu'une race d'usiniens. Rien de plus simple cependant : le sentimental est une des facultés primordiales de l'homme qui ne dépend pas plus du degré de culture que le commerce. Il n'y a donc aucune raison pour que le commerce, le sentiment et la poésie ne s'harmoniseraient pas chez une nation dont la langue semble faite pour exprimer ces trois choses.

\* \* \*

En Art et en Littérature les plus grandes nations ont fait faillite dans l'espace de trois siècles, la fin se caractérisant par un éclat supérieur.

Il a fallu trois siècles aux Grecs pour atteindre la perfection artistique. Les Romains ont eu besoin d'une période égale,

Trois siècles se sont écoulés depuis Shakespeare, et en poésie il n'y a aujourd'hui personne pour prendre la place de Tennyson. La prose de l'Angleterre prit un essor subit et magnifique vers la dernière moitié du dix-neuvième siècle ; Dickens, Thackeray, George Eliot et Wilkie Collins planaient depuis une vingtaine d'années, dans une sphère brillante sans précédent, lorsque le "Krach" est survenu. La poésie avait déjà joué son rôle le plus important lorsque les grands prosateurs entrèrent en scène, le commencement du dix-neuvième siècle ayant doté la langue anglaise de neuf poètes célèbres.

Il y a un autre fait curieux, d'autant plus intéressant qu'il est d'une grande précision historique : l'ère d'Elisabeth a commencé en Angleterre beaucoup plus tôt que ne l'a fait en France le siècle de Louis XIV. Shakespeare et Bacon n'étaient plus lorsqu'apparût Corneille. Le génie littéraire de l'Angleterre, ayant fourni une course de trois siècles, sommeille à présent : il n'y a que peu d'écrivains de talent qui ne soient engagés dans des polémiques scientifiques et philosophiques. En appliquant cette même règle, on verra facilement que la France n'a pas

encore dépassé les limites de la productivité. Elle possède encore une littérature vivante et puissante. Le temps apprendra si elle reste constante dans la même règle jusqu'à la fin, et si l'éclat actuel n'est que le pronostic de déclin futur.

\* \* \*

En France, le terme "grand artiste," appliqué à un auteur, est le synonyme d'"homme de génie." Le mot "artiste" employé en fait de littérature est d'application universelle. Dans le temps on ne s'en servait généralement que pour désigner le peintre; à présent c'est le plus grand compliment qu'on puisse faire à un écrivain. Dans le domaine des lettres le grand artiste est celui qui pense et écrit avec précision, élégance et force. Le style et les pensées doivent jaillir de la même source.

Mais le sens attaché en France au terme "artiste" est presque inconnu en Angleterre, où la pénétration, la délicatesse, la précision et le jugement ne se trouvent que rarement uni dans le même écrivain. En France le type le plus parfait du grand artiste est Ernest Renan. En Angleterre le grand artiste est un *rara avis* depuis De Quincey,

Thackeray et George Eliot; mais Robert Louis Stevenson nous donne quelque chose entre l'harmonie mystique de De Quincey et le romantisme de Walter Scott, ce qui, avec raison, peut se nommer la production d'un grand artiste.

\* \* \*

Si le monde ne possédait d'autre poésie que celle de l'Angleterre, celle-ci suffirait pour exprimer tous les sentiments du cœur humain; si le monde ne possédait d'autre prose que celle de la France, l'humanité y puiserait suffisamment de philosophie pour se guider dans tous les sentiers de la vie. La première est une nation pratique, adonnée au commerce, et ses rêveurs dépassent en nombre ceux de toute autre nation. La France, renommée pour son esprit léger, compte des penseurs supérieurs en lucidité et en jugement à ceux de tout autre pays. Les nations, comme les individus, sont faites de paradoxes.

\* \* \*

Les grands poètes de l'Angleterre ont poussé dans un pays d'éternels brouillards; en France la poésie est fruit du soleil. Une certaine tristesse règne en Angleterre, une

tendre mélancolie en France. Tout en Angleterre est empreint de la sombre atmosphère de la réalité, la France toute entière est baignée de romantisme. Dans le pays des Trouvères et des Troubadours chaque colline a son histoire, chaque vallée un charme personnel, chaque village une illusion poétique. Chaque ruine a son auréole romanesque, et de leurs tours, qui s'émiettent, descendent, sur les sites environnantes, des flots de souvenirs passionnés.

Cette atmosphère française est tout à fait particulière, et dans la langue française il y a une finesse artistique qui s'harmonise parfaitement avec le caractère des paysages, un élan intérieur et national qui échappe à l'analyse et défie l'imitation.

En Angleterre l'atmosphère sombre donne le *spleen* et force l'âme de s'exhaler en plaintes passionnées ; en poésie elle engendre des rêveurs tels que Byron et Shelley, en philosophie et en métaphysique des écrivains tels que Coleridge et Carlyle. En France le climat produit une impression psychologique moins troublée dans sa nature, plus générale dans son action.

En art et en littérature la France occupe

le juste milieu entre les nations. Elle trône au centre comme une reine dont la beauté et l'esprit attirent l'attention du monde entier, exigeant le respect par la puissance de son intelligence et par sa faculté à reconnaître le vrai mérite dans les autres.

\* \* \*

Au lieu des anciennes méthodes d'analyse et de recherche, on dissèque maintenant l'homme morceau par morceau d'abord, et ensuite dans son ensemble. On se sert des formules claires et concises d'une science sûre, unies au sens et aux explications lucides et précises d'une philosophie à la fois spéciale et générale. A la place de livres volumineux, les gens d'aujourd'hui demandent l'essai bref, la brochure, les aphorismes. La question se pose ainsi : Avez-vous quelque chose à dire qui en vaille la peine ? Et si oui, savez-vous le dire ? Nous sommes arrivés à cette étape de l'expérience qui nous oblige, d'un commun accord, à prendre la voie la plus courte pour acquérir le savoir. *Ars longa, vita brevis* est de plus en plus le véritable adage. Les obscurs raisonnements des Spinoza, différemment interprétés par des milliers de lecteurs, n'intriguent plus l'étu-

diant abassourdi comme une horloge qui marque midi et sonne six heures, et dont le résultat n'est pas égal au but cherché. Ces philosophes excellaient dans le dessin métaphysique, mais échouaient dans le coloris physique pour perfectionner le tableau. A peu d'exceptions près ils n'étaient pas écrivains. Il leur manquait cette intuition artistique qui coupe court à la théorie et à la platitude, et qui présente l'idée et la forme à la fois polies, compréhensibles et complètes. A l'exception de Bacon et de Descartes bien peu d'entre eux ont pu propager leurs idées dans des phrases construites de telle sorte qu'à la lecture une centaine d'esprits intelligents puissent arriver précisément à la même solution. Tout cela est à présent changé. Au lieu de s'embourber dans des chemins et des impasses à la recherche de quelques vérités fragmentaires, on prend des sentiers agréables et faciles qui mènent à travers les prairies et les champs de la psychologie, aux frais bosquets de la vérité où les fruits et les fleurs de cent climats se mêlent aux blés dorés dans un jardin de moisson perpétuelle.

\* \* \*

Comme il est vrai que l'on juge les hommes plus par la qualité que par la quantité de leurs pensées et de leurs actes ! Cette règle s'applique avec autant de force aux actions des hommes d'Etat et des conquérants, qu'à la production du penseur et de l'artiste. Partout où nous regardons, nous trouvons que lorsque la qualité est distillée de la quantité, il reste un surprenant amas de travail superflu, de vaines tentatives en gloire additionnelle, de fausse appréciation de valeur permanente, et de vains espoirs d'applaudissements de la postérité. Nous disons qu'un homme a trop vécu quand il a trop fait. Le succès dans la sphère de l'intellectualité est analogue au succès commercial ; les premiers résultats engendrent un appétit ambitieux d'un nouvel effort couronné de succès. L'écrivain consciencieux, dont les premières impressions sont venues d'une source inconnue, sans qu'il les cherchât et sans qu'elles se soient annoncées, se trouve, après avoir éveillé les commentaires flatteurs du public, bientôt enveloppé par les mailles de conditions imaginaires qui existent seulement dans l'individu ; c'est une phase de réaction intellectuelle

qu'on peut comprendre mais difficilement expliquer.

\* \* \*

Y a-t-il un moyen de prédire avec certitude l'avenir de la littérature? Il me semble possible de résoudre cette question avec une précision presque scientifique. On a beaucoup parlé, ces derniers temps, du rôle que jouent les chiffres, même dans le domaine psychologique, et les mathématiques se prêtent parfaitement à nous démontrer combien nos plus chères ambitions sont vaines, à quel point le travail de nos hercules littéraires sera réduit dans quelques années.

Il y a environ deux siècles que Leibnitz, un philosophe de beaucoup de clairvoyance, a prévu l'état de choses dans lequel nous nous trouvons actuellement. "Déjà," a-t-il dit, "le monde est inondé d'œuvres qui ne dureront pas, qui n'ont pas la moindre raison d'être et qu'on n'a pas le temps de lire." Or, si au temps de Leibnitz on n'avait pas le temps de lire les livres qui paraissaient, que faut-il dire aujourd'hui de cette pyramide de romans écrits dans toutes les langues, imprimés dans toutes les capitales des deux mondes! Quelqu'un a dit qu'il

faudrait trois siècles pour lire la littérature actuellement imprimée en ne faisant rien que lire depuis le matin jusqu'au soir, mais pour être plus exact il faut faire un calcul plus détaillé, plus catégorique. Supposons que dans trente ans chaque pays ait un nouveau groupe de romanciers, ce qui sûrement arrivera, comment trouvera-t-on le temps de lire ces nouveaux Dickens, ces nouveaux Zola, ces nouveaux Tolstoï? Si, par exemple, on trouve à peine le temps de lire ce que l'on appelle les chefs-d'œuvre de nos jours, comment trouvera-t-on le moyen de parcourir ceux de l'avenir? Et comment pourra-t-on, en l'an 1930, se faire une juste idée de tous les écrivains de talent de notre époque? Car il faut toujours compter avec les Grecs, les Latins, les Dante, les Shakespeare, les Goethe, les Hugo. Il y a certains livres qui doivent précéder certains autres, comme, dans un banquet bien réglé, il y a certains mets qu'il faut servir entre le potage et le dessert.

Mais ce qui donne le plus à réfléchir, c'est que nous sommes en pleine voie d'éclectisme, et les gens qui ignorent les célèbres auteurs étrangers sont classés aujourd'hui parmi les



ignorants. Donc, il faut tout connaître : poètes et romanciers de l'Angleterre, de l'Amérique, de la Russie, des pays scandinaves, de l'Allemagne, de l'Italie, et *tutti quanti*. Et les Bourget, les Daudet, les Huysmans ? Car il ne faut pas oublier que chaque pays a ses célébrités contemporaines qu'il faut connaître. Lire tous les chefs-d'œuvre serait impossible, et dans vingt ou trente ans nous aurons des anthologies, voilà tout. D'où je conclus que la pensée, l'aphorisme, l'essai valent mieux que l'œuvre de longue haleine.

\* \* \*

L'inspiration est l'élément essentiel, l'essence vitale, l'âme qui assure une vie immortelle à toute œuvre émanant de l'esprit humain, que ce soit poésie, art ou musique, religion ou philosophie, science ou politique. Celle où l'inspiration fait défaut ne jouira au contraire, que d'une existence éphémère.

Il y a quatre sortes ou degrés d'inspiration : en premier lieu, ce qui est populaire en art, religion ou politique, ce qui fait appel à l'esprit borné du peuple et peut en être compris ; en second lieu, la pensée qui s'adapte aux besoins des classes moyennes,

du public en général ; en troisième lieu, ce qui pour être assimilé exige de la culture intellectuelle et une intelligence critique ; et enfin, l'inspiration artistique d'un ordre supérieur, qui jaillit des sources vives et mystiques de l'âme.

La plus divine inspiration est celle coulée dans une forme artistique. Il est impossible qu'elle soit produite par un instrument auquel manque la plus haute culture, et elle ne saurait être saisie et appréciée que par l'homme d'un ordre supérieur qui, en quelque sorte, lui soit homogène, se trouvant doué de facultés intellectuelles similaires. La gloire d'un Michel-Ange, d'un Dante n'est pas fondée sur les opinions des esprits médiocres, mais sur celles énoncées par des hommes appartenant aux deux dernières catégories. L'inspiration la plus rare, du degré le plus élevé exige l'accord de l'art avec la sagesse et ne se trouve que là où l'union de ces deux facultés est la plus parfaite. Cet axiome est d'une vérité incontestable. Même dans les temps les plus reculés les esprits supérieurs ne s'exprimèrent que dans une forme artistique. *Le Livre de Job* est un poème en prose ; *Jérémie* est un artiste lyrique ; *Homère*,

un sculpteur verbal; *Platon*, un poète-métaphysicien.

Les penseurs d'un ordre inférieur, au contraire, expriment leurs idées dans un style lourd et sans charme, résultat inéluctable de leur manque de culture spirituelle. Pour cette raison ce n'est pas dans l'ordre des choses que les œuvres d'art et les écrits obscurs puissent renfermer la sagesse la plus élevée. La loi psychique exige péremptoirement l'harmonie de la pensée et de la forme, l'unité de l'idée et du style.

La caractéristique la plus frappante de cet union d'art et de sagesse est le cachet d'originalité empreint en tout temps et en tout lieu sur chaque œuvre de haute portée. L'imitation de ce qui a précédé n'est pas interdite à l'œuvre émanant de la troisième forme d'inspiration, mais toute création du degré supérieur est *per se* originale. Quoiqu'elle se fasse jour sur un terrain labouré et cultivé par d'autres, elle produit cependant une nouvelle fleur, un nouveau fruit, dont l'éclat, le parfum, étrangement exquis, sont bien faits pour émerveiller ceux même qui connaissent le mieux la nature du terrain et du climat. Voici une des raisons pour

laquelle le monde en général refuse d'accueillir un nouveau génie; l'esprit médiocre est pris de surprise, de stupeur, de frayeur même, à la vue d'un tel phénomène, puisque l'ignorance se méfie toujours de tout ce qu'elle ne peut saisir instantanément. Ceci explique encore pourquoi les esprits inspirés vivent de préférence dans les grandes capitales, rien n'étant plus dangereux, plus pernicieux que l'ignorance et la bigoterie de la province. Le libéralisme des centres cosmopolites permet à l'inspiration de prendre un plus libre essor, il assiste à la méditation, soutient l'indépendance, supporte le courage. Mais dans quelque milieu que le génie se trouve, rien à la longue ne peut entraver sa marche victorieuse, et c'est une suprême consolation de savoir qu'en dépit de toutes les dénigrations, de toutes les attaques auxquelles il a été en butte, le véritable génie inspiratoire finit toujours par se faire apprécier partout.

Deux forces s'opposent à la dernière et la plus haute expression de l'inspiration: les indifférents et les envieux. Son action sur de tels esprits ressemble à l'effet de certains médicaments, qui, en causant des efflores-

cences de la peau, accusent la nature viciée du sang ; elle force les gens à se faire voir sous leur vrai jour : les indifférents font preuve d'ignorance et se montrent dignes de mépris ; les envieux se font connaître comme impuissants et se couvrent de ridicule. Le génie possède donc un pouvoir redoutable pour anéantir ceux qui s'opposent à lui en les inondant d'une clarté vive et dénonciatrice qui les montre dans toute la mesquinerie et toute la bêtise de leur nature. C'est avec un profond sentiment de pitié que nous considérons les critiques et les écrivains qui se sont ingeniés à nier, à bafouer, à conspuer l'homme de génie : le monde regarde avec méfiance même les mérites de ceux qui, de quelque manière que se soit, ont tâché de l'opprimer. La postérité couvre d'opprobre la mémoire de ses persécuteurs et il semble que la durée de leur peine est en raison directe de celle de leur nom. La prudence demande donc qu'on avoue tout simplement son incompréhension, si l'on se sent incapable de juger une œuvre de mérite supérieur. Un tel aveu n'a rien d'humiliant, au contraire, le courage moral qu'il implique en fait presque l'équivalent d'une vertu.

Même dans le cœur des gens les plus bornés se trouve un élément mystérieux qui, à la fin, comme par instinct sent la supériorité des intellects les plus éminents, de sorte que tel génie, aujourd'hui encore méconnu, sera demain acclamé, admiré universellement.

Point de supposition plus erronée que celle que ce dernier degré d'inspiration puisse se produire inopinément dans une nation comme une bombe qui éclate. La Nature a en horreur tout ce qui est abrupte. Elle procède par évolutions non par révolutions ; elle n'est jamais pressée. Un homme exceptionnellement doué est toujours précédé par des hérauts, car la Nature, en tacticienne parfaite, ne fait jamais d'erreur dans son calcul de temps, ni ne se trompe en jugeant les circonstances.

Virgile précéda Dante, Milton vint après Shakespeare ; il n'y aurait pas eu de Wagner sans Mozart et Beethoven. Cette même loi admirable se manifeste dans tous les degrés et tous les ordres de la pensée : en art, en religion, en science, en politique ; mais son expression la plus mystique, la plus étendue se trouve dans la préparation et la propaga-

tion du génie, dans les manifestations de l'inspiration. En effet, il semble que le monde entier doive concourir à suppléer les conditions nécessaires pour que le génie inspiré puisse se produire. C'est ici que se trouve la véritable clef du mysticisme. La question la plus vitale de notre temps devrait être l'étude de telles lois et de leur application aux besoins spirituels de l'humanité toute entière. Il faudrait que nous fissions une étude sérieuse de la raison pour laquelle le monde est à présent en possession de certaines formes de pensée, de certaines manifestations de génie qu'il ne renfermait pas il y a cinquante ans. Ce n'est pas un problème qui puisse être résolu par la science matérialiste, c'est par des moyens mystiques et spirituels qu'il faut tâcher de l'approfondir ; pour en venir à bout il est urgent d'être doué de facultés psychiques et d'intuition, et de posséder une expérience des plus étendues. Surtout il ne faut s'approcher du sujet qu'avec des sentiments de profonde révérence pour ces âmes d'élite qui nous donnent ces merveilles d'une valeur transcendante et perpétuelle.

\* \* \*

David Hume, dans son essai, *Un Critérium du Goût*, dit : " Parmi mille avis divers que les hommes peuvent avoir sur un même sujet, il n'y en a qu'un seul qui soit juste et vrai ; la seule difficulté est de le fixer et de s'en rendre compte. Il est impossible de contempler n'importe quel ordre de beauté sans être obligé souvent de faire des comparaisons entre les diverses sortes et les différents degrés d'excellence, et aussi d'estimer les rapports qui existent entre eux."

Je suis à même de méditer sur la vérité de cet axiome dans mon cabinet, où je ne puis lever les yeux de ma table à écrire sans que mon attention soit attirée par quelque poète, artiste, musicien ou philosophe, dont les portraits ou les bustes couvrent les parois. Ces portraits me donnent non seulement de précieuses leçons en fait d'art et de littérature ; par eux j'arrive aussi à une profonde connaissance des goûts et des penchants de mes amis, connaissance que rien d'autre, à mon avis, ne saurait me donner. Plus j'étudie ces portraits et ces bustes, plus je m'intéresse au talent et au génie qu'ils représentent. Que de rêves et d'illusions, quelle patience de stoïque,

quelle vertu et quelle vanité ne sortent de cet ensemble d'intellect et de génie! Il me semble parfois, aux doux rayons de ma lampe, que cette procession d'immortels ne raconte que des mythes trop idéalistes pour être réels.

Les tableaux sont arrangés selon leur forme, leur grandeur et leur couleur; des tragédiens, des ecclésiastiques, des comédiens se trouvent côte à côte. J'en suis bien content, puisque, en comparant la nature humaine, je m'écarte ainsi de la voie battue du parallélisme individuel, et la convention—ce fléau de l'art—est de cette façon évitée; car, j'aurais pu amasser tous les musiciens dans un coin, ou placer tous les romanciers dans une rangée, jusqu'à ce que les murs mêmes eussent gémi des choses mauvaises et pleines d'envie qu'ils ont dites les uns des autres.

Une certaine élégance et simplicité que présente un portrait de Madame Récamier attire tout de suite la plupart de mes visiteurs, tandis qu'un portrait de Rachel, placé à côté, est à peine remarqué. Ce fait m'amène à considérer la différence qu'il y a entre la personne qui présente seulement un gracieux

extérieur et celle qui porte l'empreinte du calme et de la beauté artistiques.

Quelqu'un a dit avec beaucoup de vérité, que le sentiment n'est pas le jugement, mais il est encore moins le goût. Tous les raffinements du monde ne produiront pas un goût artistique, si l'individu n'est pas né avec le goût du beau dans sa plus haute manifestation, ce sens inné qui se forme et se développe par une lente application et par l'expérience.

“Chez la femme,” dit Hazlitt, “la grâce gagne les affections et les retient plus longtemps que toute autre chose.” Mais il me semble que Hazlitt, ici, veut parler simplement de la grâce physique qui captive la majeure partie des hommes. Si c'est ainsi, il a raison, car cette sorte de beauté est une illusion qui fascine l'esprit ordinaire plus que quoi que ce soit, mais elle ne suffit pas longtemps à l'esprit du penseur. Cette grâce de forme se cache chez Rachel sous un aspect de calme et de sévérité classiques, incompréhensibles aux personnes de culture moyenne. Le monde est facilement satisfait par l'impulsion et la fascination que le regard trouve dans la beauté seule, mais l'artiste

demande la vue et la sensation, tout comme le musicien demande le son et le rythme ; pour cette raison, le peintre et le poète reconnaissent tout de suite dans ce portrait de l'incomparable tragédienne cette imagination eschylienne, cet enthousiasme caché sous une sérénité poétique, qui s'y trouvent exprimés. Adrienne Lecouvreur est le type de l'émotion, Siddons celui de la dignité, Mademoiselle Mars celui de l'enthousiasme, mais Rachel est tout cela et plus. C'est une révélation artistique à laquelle s'appliquent les vers pleins d'attrait de Baudelaire :

Que m'importe que tu sois sage,  
Sois belle et sois triste . . .

\* \* \*

Quand je regarde le portrait de Rousseau, je pense à Tolstoï. La figure du Russe dénote l'orgueil et la volonté, celle du Français la sensibilité et l'originalité. Tolstoï fut un aristocrate qui chercha le calme dans une humilité plébéienne ; Rousseau fut un sentimental de province qui, au début de sa carrière, rechercha la société des philosophes.

Les extrêmes se touchent ici comme ailleurs, et l'expression des yeux de ces deux portraits nous raconte l'histoire d'émotions en

conflit, de paradoxes intellectuels, de cerveaux déséquilibrés. Mais Rousseau s'éleva au-dessus de Tolstoï par son originalité, sa patience et son impersonnalité. Il fut plus universel et d'un jugement plus sain. Tolstoï, au contraire, descendit exprès de son œuvre lucide, de l'art et de l'intellectualité, jusqu'au niveau des fanatiques. Il prit l'humilité pour la religion, la pauvreté pour le progrès.

L'écrivain français fut la cause d'une révolution dans les idées ; l'écrivain russe voulut en produire une dans les idées et dans les actions, et, pour arriver à ce double but, il sacrifia toute la force de son talent. Quand Rousseau écrivait ses *Confessions*, il ajoutait une fantaisie d'émotions à une observation psychologique, tandis que Tolstoï quitta les régions du talent sain et de l'art pur pour une sphère d'excentricité fanatique. Quel gouffre sépare un tempérament pensif, d'une imagination morbide ! L'un porte l'empreinte d'une harmonie philosophique ; l'autre déborde en visions de perfectionnement aussi vagues et illusoire que les couleurs de l'arc-en-ciel. Il serait impossible d'imaginer chose plus fatale, car Tolstoï n'avait pas assez

d'impersonnalité pour accomplir l'œuvre qu'il entreprit.

L'impersonnalité est cette qualité qui rejette tout préjugé et traite de principes et de personnes dans un sens universel. C'est cet esprit d'impartialité qui éclaire la vision mentale et élargit le plan général de l'existence. L'impersonnalité ne connaît ni l'orgueil, ni l'humilité, ni la réticence; elle accomplit tout sans bruit ni hâte; elle n'est pas mise en mouvement par une seule idée mais par plusieurs; son œuvre, comme l'œuvre du génie, se fait non pour un seule nation mais pour tous les pays et tous les siècles. La personnalité, au contraire, est ambitieuse et égoïste; et qu'y a-t-il de plus dangereux pour une communauté qu'un homme ayant une forte personnalité, possédée par une idée fixe? Cette classe d'hommes encombre le monde de nouvelles sectes, de nouveaux *ismes*, et pour un mal qu'ils prétendent guérir ils en font naître deux.

Rousseau avait la qualité du génie sans toutefois posséder les conditions requises pour le développer. Il s'en fallut de peu que Tolstoï, tout comme Carlyle, n'atteignit

la corde dominante de l'harmonie et de l'équilibre qui l'aurait doué du plus précieux de tous les dons: l'impersonnalité de la pensée et du jugement. L'exemple de cet homme remarquable nous rappelle l'erreur commune, enseignée d'une façon ou d'une autre dans tous les temps: la possibilité de parvenir à l'égalité morale et intellectuelle. Que de tels esprits contemplent avec calme le firmament constellé et qu'ils notent la différence de grandeur et d'éclat des astres, ou qu'ils se promènent en forêt pour s'instruire par l'observation de la faune et de la flore, toutes différentes par la forme, la force et la couleur! Ils verront que la structure physique de l'univers se conforme aux facultés morales et intellectuelles de l'homme, puisque toutes les deux s'harmonisent avec la loi universelle et immuable de la variation et de l'inégalité. Faute de ces réflexions si simples, les idées de Tolstoï sont de pures négations, destinées à périr avec lui. A la place d'une manifestation de génie, nous n'avons qu'une contorsion de talent, une poursuite de l'impossible, une révélation douloureuse de la force de volonté non balancée par la culture et la raison. C'est

un nihilisme littéraire mis en pratique par un pessimiste converti.

L'œuvre de Tourguéneff fut toute autre. Né avec le "souffle divin," il put entrer dans le domaine du pessimisme sans devenir morbide. Il possédait un esprit clairvoyant, apte à entendre, à voir, à sentir les éléments divers de l'humanité dans une juste proportion de raison et d'imagination, un tempérament bien équilibré, pareil à l'accord harmonieux des tons majeurs et mineurs en musique, qui donne du fini et de l'élan aux sons et aux paroles. Tolstoï prétendait mépriser l'art et tout ce qui appartient aux méthodes de culture dans toutes ses formes. Je ne vois que de l'affectation en tout cela. Il était rassasié de la pompe et des plaisirs de la société de Saint-Petersbourg et ne se donna pas la peine de s'informer du progrès moderne dans les nations occidentales, et, après ses voyages et ses expériences en Russie, il crut connaître le monde entier.

Quand on a lu des livres tels que *La Sonate à Kreutzer* ou *La Bête humaine*, l'on se demande en quoi de si pénibles récits contribuent à l'élévation de l'art et de l'humanité. Le poète et le philosophe

répondent à cette question en faisant des comparaisons entre de tels écrits et les créations de Walter Scott et de Balzac. L'œuvre de Zola et la plupart de l'œuvre de Tolstoï est l'art du fait, comparable aux mathématiques, à des problèmes d'algèbre, sans une suggestion du côté âme. Le réalisme littéraire est le matérialisme artistique. C'est le pugilat de l'intellectualité. De telles œuvres nous renversent, mais elles n'ont pas le pouvoir de nous relever. Après que nos têtes ont été contusionnées et nos cœurs meurtris, on nous dit de nous tenir tranquilles et de jouir de nos douleurs en nous rappelant la parole de Heine: "*Vergnügen ist nichts als ein höchstangenehmer Schmerz.*" Les disciples du Réalisme nous disent qu'il y a une profonde et pratique philosophie dans ce mode d'expérience, mais il me semble que les réalités de la vie journalière sont suffisamment saisissantes pour nous permettre de nous dispenser de cette forme d'émotion moderne. Songez à un siècle d'investigation pratique appelé à fournir une littérature de souffrances physiques et de douleur psychologique, à s'harmoniser, pour ainsi dire, avec l'agnosticisme d'un Spencer et le dynamisme d'un



Darwin. Certes, quand on pense à tous ceux qui ont plongé leur conscience dans une sorte d'inquisition psychologique, où le gant de fer mental et le lit de torture réaliste supplicient la raison et massacrent la vérité, on cesse de s'étonner qu'une grande partie du public cherche un refuge dans les divagations d'un mysticisme frelaté, ou jette un regard plein de désir vers l'Inde pour y trouver secours contre l'envahissement de cet élément sensuel.

Dès qu'une seule idée prend possession d'un homme de talent, à l'exclusion de toutes les autres, son esprit s'obscurcit, ses pensées s'embrouillent, sa raison n'est plus tenue en équilibre par le jugement sain et le bon sens lucide.

L'étude de Tolstoï n'est que l'étude du caractère russe. Ce caractère est fortement empreint du mysticisme oriental sur lequel a été greffée une nouvelle forme de la pensée spéculative occidentale. L'éclat remplace la profondeur, et les théories prennent racine dans les esprits avec une singulière facilité.

On n'a qu'à regarder le portrait de Tolstoï pour voir un homme à la volonté de fer, dont toute la force se concentre sur une seule

idée. Ce visage est marqué du sceau d'un extrême entêtement, d'une expression de dévotion folle à des théories creuses et à de fanatiques illusions. C'est une tête qu'on ne peut comparer avec celle d'un Carlyle et d'un Emerson, d'un Goethe et d'un Hugo.

\* \* \*

Un air singulier de langueur et de somnolence est souvent un signe paradoxal du plus grand talent. Tandis que l'esprit erre dans le domaine des créations poétiques le visage revêt une expression hébétée. Le corps est d'une immobilité hypnotique pendant que l'âme plane dans des régions qui offrent le plus de pâture aux émotions ; elle explore toutes les provinces de l'univers sur les ailes de la pensée qui la portent au but et à l'essence de tout, plus rapidement et plus sûrement que le fluide électrique. Elle tremble de doute avec Pascal, s'évanouit de pitié avec Dante, triomphe avec les héros de Shakespeare ; et malgré tout ce tumulte mental, les traits du visage restent immobiles. Le portrait de Milton fait penser à un garçon de ferme endimanché, celui de Beethoven à un obsédé ; Buffon a l'air à moitié endormi, Pascal paraît faible et fatigué ; voici quelques

signes caractéristiques qui font connaître la différence entre le génie, d'une part, et le talent, l'esprit et l'érudition, de l'autre. L'homme d'esprit, par contre, porte le sourire aux lèvres et une expression ironique dans l'œil, signes qui distinguent le type Voltaire du type Pascal.

Un portrait des plus frappants est celui de Georges Sand, dont les grands yeux doux et rêveurs parlent de la lutte soutenue entre le monde des illusions et celui du travail et de la réalité. Ce grand auteur ne perdit jamais l'expression dont sa vie rêveuse d'enfance et de jeunesse avait empreint son caractère. Une certaine torpeur du visage fut le signe le plus sûr de son génie ; une torpeur qui, pendant son enfance, causait beaucoup d'inquiétude à ses parents, car l'enfant restait pendant des heures entières sans bouger ni dire mot. "C'est sa nature," disait sa mère, "ce n'est pas de la bêtise. Soyez sûr qu'elle rumine quelque chose." Elle ruminait en effet. "C'était la forme habituelle d'une pensée déjà active," comme celle de George Eliot dans sa jeunesse. Ces deux grandes femmes paraissaient sœurs sous plusieurs rapports, au lieu d'être de nationalités différentes, et, à

une certaine époque de leur vie, elles furent émues par les mêmes sentiments. Toutes deux passèrent successivement des régions d'une foi passive à celle d'une enquête active, de la métaphysique à une forme de pensée à la fois positive et indépendante.

La différence entre ces deux écrivains est celle qui existe entre l'artiste-rêveur et l'artiste-philosophe.

\* \* \*

La science, la musique et la philosophie sont représentées dans un de mes coins favoris par les portraits de Humboldt, de Haydn et de Carlyle. Mes méditations m'ont amené à la ferme conviction que ce qui manquait au "sage de Chelsea" pour suppléer au manque d'harmonie de son caractère, était l'art et la musique d'un côté, et la science, comme celle d'Humboldt, de l'autre. Carlyle était imbu de partialité et de préjugés à un degré inconnu dans les annales des grands esprits modernes, et ces préjugés étaient alimentés par une ignorance effrayante de la nature humaine, avec ses particularités physiques et psychologiques, basée sur les lois sociales et ethniques.

Quand on réfléchit sur son ignorance et sur ses préjugés on s'étonne qu'il ait pu faire tant d'œuvres vraiment grandes. Comme les choses lui auraient-elles paru différentes, s'il avait fait le tour du monde, s'il avait frayé avec des hommes de classes différentes comme Humboldt, et s'il avait un peu usé les pointes de ces chardons provinciaux d'Ecosse qui le couvraient comme les "dards du porc-épic en colère." Son jugement appréciait sur Dante et Burns nous porterait à attendre une égale appréciation des autres poètes; mais ses préjugés nationaux sont pour beaucoup dans son éloge de Burns. Si le poète écossais était né en Amérique et si son génie avait pris son essor là-bas, le silence aurait remplacé cet éloge. Une sorte de stoïcisme plein d'émotions, qu'il reconnaissait à Dante, éveillait ses sympathies pour le grand Italien; mais cette sympathie aurait pu se changer en prévention par le poids d'un cheveu, par une action insignifiante dans la vie du poète ou par un accès de dyspepsie en le lisant.

L'histoire de Frédéric le Grand était presque terminée avant que Carlyle découvrit que Frédéric n'était pas grand. Rien ne peut mieux dépeindre le caractère de l'homme. Il

y avait en lui quelque chose qui touchait aux limites du bigotisme religieux, d'une part, et à la cécité matérialiste, de l'autre.

Une des choses les plus surprenantes dans Carlyle fut son admiration pour Goethe, le philosophe qui possédait tous ces talents et tous ces instincts qui faisait si visiblement défaut à Carlyle. Goethe naquit artiste et estimait l'art au-dessus de tout; mais le philosophe de Chelsea ignorait toute méthode artistique, toute harmonie et toute intuition. John Stuart Mill, plus artiste et penseur plus profond, aimait à écouter la musique classique, qui, disait-il, était comme un opiat pour la prostration nerveuse; mais il est difficile de dire lequel de ces trois facteurs: l'art, la science ou les voyages, manquait le plus à Carlyle.

Le génie seul peut faire justice aux hommes et aux choses sans avoir eu besoin de s'instruire par l'expérience; les autres doivent mettre de côté leurs livres, leurs théories favorites et leurs illusions, aller dans le monde et voyager, se mêlant aux hommes de haute et de basse condition, et apprendre.

\* \* \*

Chopin est le poète et Liszt le technicien ✓

parmi les pianistes. Le fameux Hongrois était le maître des difficultés techniques, Chopin celui de l'inspiration. Un travail sans relâche développa le talent de Liszt ; l'autre naquit avec un don qui fut tout à la fois artistique et poétique. Liszt était un barbare civilisé et sa passion n'était pas poétique, mais furieuse comme celle de l'Indien américain dont il avait le type. Le portrait familial de Liszt, à la large bouche, aux lèvres comprimées, aux cheveux longs et drus, passerait n'importe où, en Amérique, pour le portrait d'un chef Sioux, si on lui plantait tout bonnement deux plumes dans la chevelure et si on lui jetait sur les épaules une couverture rayée. Parmi mes portraits, je n'en ai aucun comparable à celui-ci. Non seulement cette figure ressemble à celle d'un Indien, mais elle porte en outre cette empreinte d'orgueil, d'indépendance et d'obstination qui appartiennent au caractère d'un chef.

Quelle différence ne présente pas le portrait de Chopin, avec sa physionomie si délicate, si impressionnante de douloureuse mélancolie !

Liszt fut un musicien qui savait conduire

sans pouvoir créer, et nous avons ici un exemple frappant de la puissance de la simple personnalité en contraste avec celle de l'art pur. Le monde, même le monde qui professe le raffinement artistique, court après un individu qui possède cette puissance factice et abandonne l'esprit cultivé qui cherche par ses seuls efforts à monter l'échelle de la renommée. Mais ce qui m'a souvent surpris, c'est le patronage solide que de tels artistes rencontrent auprès de personnes apparemment intelligentes dans des centres de l'art comme Paris, Vienne, Londres et Rome. Y a-t-il quelque chose de plus fatigant qu'un musicien hyper-conscient de sa valeur, et qui dit en soi-même : "Je suis unique !" De tous les arts la musique devrait être le plus inconscient.

Nous nous attendons à ce que ce flot divin se déverse sur nous avec le charme et la douceur de l'amour, à ce qu'il nous captive avec les méthodes les plus simples et les plus remplies de l'illusion de la Nature, à ce qu'il nous inonde de cette influence céleste impersonnelle qui entoure comme une auréole d'enchantements la tête du génie, et nous tressaillons instinctivement au spectacle

repoussant d'un artiste qui, à la place de la passion, nous donne l'affectation et qui cherche à nous attirer par l'œil et non par le vrai sens musical. Chopin non seulement fut exempt de ce faible, mais sa musique lui ressemblait. Elle avait tout le charme subtil du coloris imaginaire, de la grâce poétique et de la spontanéité qui fait penser aux charmes descriptifs de Flaubert et de Loti.

✓ Chopin fut un mystique musical. Il possédait la science de l'harmonie solennelle et mystique, cette harmonie qui fait rêver les poètes et méditer les philosophes. Il fuyait les acclamations de la foule et se contentait d'un cercle sélect à même de l'apprécier et de le comprendre, où l'art et l'inspiration étaient aimés et cultivés pour leurs mérites intrinsèques.

La technique de Liszt était parfaite et il jouait avec beaucoup de sentiment, mais il n'avait que très peu de goût. Il savait faire passer l'audace pour l'inspiration, et la puissance pour le génie. Sa musique a toutes les caractéristiques du sentiment hongrois : elle est bruyante, heurtée, rhapsodique. Il n'a jamais arrangé pour le

piano un opéra ou un air sans le déranger en le transposant. Il fut le Pierre le Grand des pianistes, un pygmée parmi les compositeurs.

La Nature condamne à l'oubli final tous les artistes, écrivains, compositeurs et musiciens qui ont joui de la popularité de la foule. C'est le stigmate le plus fatal pour tous les arts. Liszt, qui, par son excentricité, son aplomb et sa virtuosité dans la réclame réussit à se faire applaudir même après qu'il eut perdu sa vigueur technique et mentale, vécut assez longtemps pour se voir négligé en Allemagne et oublié en France.

A mesure que la renommée de Liszt allait décroissant, celle de Chopin augmentait, à tel point que son tempérament artistique et son œuvre forment à présent le chapitre le plus intéressant et le plus durable de l'histoire des compositeurs pour piano. Personne n'a su imiter Chopin, puisque le génie est la seule chose qui défie l'imitation. Tous l'admirent, mais personne ne le comprend, et ceci encore à défaut d'intelligence psychologique. Chopin occupe ✓ une place à part comme poète-pianiste,

comme interprète de visions musicales, et il fut le seul qui jouait mieux dans l'obscurité que dans la lumière, le seul qui n'avait pas de succès devant le grand public, puisque le grand public fut incapable d'apprécier la délicatesse et la distinction psychique de ses improvisations. Il fut le seul qui comprit les lois subtiles de l'improvisation, le seul qui, rien que par sa force d'originalité, son instinct musical, sa spontanéité poétique, a, presque inconsciemment, su réunir autour de lui, dans une coterie compacte, tous les meilleurs éléments du Paris intellectuel et artistique de son temps. Le sentiment inspiré par ses improvisations était un culte pur et sincère, spontané et irréprouvable.

\* \* \*

Les voyages ouvrent souvent des horizons aux yeux du génie, aiguisent les traits de l'esprit et de la satire et mettent entre les mains des navigateurs de l'intellect une sorte de boussole mentale qui leur permet de calculer la direction des préjugés nationaux et de les comparer avec l'harmonie de la philosophie. Victor Hugo trouva en Espagne une nouvelle impulsion pour réagir contre les froides formalités du classicisme; une nou-

velle inspiration s'empara de Goethe quand il visita Rome.

Goethe, par le poli et l'art qu'il ajoutait à sa passion et à sa philosophie, donnait à ses œuvres une certaine élégance. Victor Hugo, plus emporté, plus véhément et plus passionné, se fiait plus à l'inspiration du moment qu'il ne faisait appel aux exemples de l'art classique. Où Goethe est subtil, Hugo est sublime; où l'un se sert de la raison, l'autre se sert de l'imagination; où le poète allemand est sentimental et métaphysique, le poète français est romantique et métaphorique; lorsque Goethe se promène dans les bois et les jardins, Hugo galope et franchit rivières et ravins et nous montre les gouffres béants de la passion émotionnelle, où la Nature se précipite et rugit dans une antithèse continuelle. Si Goethe fut un artiste plus grand, Hugo fit un travail plus considérable, souffrit plus, fut un prophète local plus grand, étant appelé à combattre de plus nombreux obstacles, et personnellement il est plus digne d'admiration. Goethe accusa Hugo d'un manque d'harmonie, de proportion et de goût, mais sa critique n'est pas dénuée de préjugés, car beaucoup de

choses qu'il blâme en Victor Hugo se trouvent en abondance en *Wilhelm Meister*, les dernières pages du fameux roman devenant de plus en plus ennuyeuses et l'instinct artistique se remplaçant par un amas de figures de rhétorique qui violentent l'unité et la proportion. On trouve une plus grande harmonie dans les *Affinités électives* ; l'œuvre est plus parfaite mais moins puissante ; elle est claire et radieuse comme une belle nuit étoilée avec assez de gelée analytique dans l'atmosphère mentale pour aiguïser l'appétit de la raison et l'entraîner à une promenade au clair de lune métaphysique. En de pareils moments, nous sommes charmés au lieu d'être émerveillés, et l'idéal ne s'élève pas à une hauteur telle qu'il ne puisse être contrebalancé par la réalité et par les lois connues.

Goethe et Hugo étaient pareils dans la mission qu'ils ont accomplie, c'est à dire dans leur œuvre de Titans pour délivrer leur pays des fers du classicisme qui tenait depuis si longtemps les poètes et les artistes dans un servage littéraire. Mais la tâche imposée à Victor Hugo était bien plus difficile et demandait une patience et une conviction de

pouvoir personnel beaucoup plus grandes. Tandis que Goethe méditait à son aise dans la paix et dans la tranquillité, ayant autour de lui tous les éléments de l'inspiration et du succès, Victor Hugo se mouvait et méditait au milieu de conflits ardents, d'une lutte individuelle et collective au milieu de haines politiques, sociales et personnelles, qui réunirent leurs forces contre lui pendant des années et qui se soumièrent seulement lorsque le poète indomptable les eût vaincus cent et cent fois. L'esprit français était, au commencement de la carrière du poète, pour ainsi dire, rivé aux anciennes formes et coutumes. Cet état de choses demandait impérieusement la volonté, la furie et l'inspiration d'un Samson de la littérature pour les renverser. Pour obtenir ce résultat, le poème, le drame et le roman étaient nécessaires. Pareil à Bonaparte, le poète frappa à droite et à gauche en même temps, apparaissant soudain là où on l'attendait le moins, tantôt armé de la fine lame de la satire, tantôt portant la lyre, tuant de l'une, charmant de l'autre, tandis que son art oratoire couronnait le tout de son éloquence irrésistible et sans appel. L'œuvre accomplie par Goethe

était tout autre, et il put le faire dans le calme, n'ayant pas de luttes à soutenir. Victor Hugo fut forcé de payer de sa personne, de mêler l'action à la parole, les faits aux principes, et son œuvre sera appréciée plus profondément dans un siècle qu'elle ne l'est maintenant.

\* \* \*

J'ai souvent remarqué une forte ressemblance entre le portrait de Paganini, ce magicien du violon, et celui de Poë, ce magicien de la plume. Il y a un profond mépris de la routine, une intense individualité dans ces deux visages qui semblent dire: "Je suis en harmonie avec mon art, en guerre avec le monde."

Paganini possédait, avec un égoïsme invincible, cette faculté de donner l'illusion de l'émotion qui ne manque jamais de captiver toute sorte et tout degré de culture intellectuelle. Une certaine sorte de musique produit cet effet, mais la poésie agit tout autrement.

Le jeu de Paganini surprenait et charmait, ajoutant ainsi deux puissants facteurs à celui de l'art. Poë faisait appel aux émotions par le moyen de l'intellect; il exigeait la plus

haute culture dans ses lecteurs, culture rare de son temps.

C'est une erreur de supposer qu'une appréciation de brillante musique soit le signe d'un esprit cultivé; le sentimentalisme, comme l'émotion, est toujours prêt à rire ou à verser des larmes sur une forme d'art, née d'une impulsion passionnée et de sens hyperesthésiés. La vraie poésie, au contraire, demande beaucoup plus que de l'imitation, de la passion et de l'imagination; elle demande une intuition philosophique, un art musical qui va au-delà de la simple harmonie mélodique, et c'est ceci qui fait d'un écrivain comme Poë une énigme parmi ses contemporains.

Il y a dans la brillante musique quelque chose qui agit sur les sens comme le parfum des fleurs et l'éclat des couleurs; sur cent hommes intelligents quatre-vingts-dix en connaissent la valeur et la signification, mais l'appréciation de la meilleure poésie est infiniment plus difficile et plus rare. Le musicien brillant n'a pas besoin de raisonner; l'art de Paganini était, comme celui de l'orateur, prime-sautier, imprévu; il s'y trouvait aussi un élément d'hystérie



émotionnel qui faisait fondre un orage de pensées dans une pluie de larmes et mêlait des sanglots aux sons des symphonies célestes.

\* \* \*

Pourquoi prononçons-nous le nom de Vittoria Colonna avec amour et respect? Est-ce parce qu'elle était belle, riche et noble? Est-ce à cause de sa fidélité, de sa pureté, de son caractère ou de son courage religieux? Non, car des milliers d'autres femmes ont possédé toutes ces qualités et il faudrait une galerie entière pour placer les portraits de toutes celles qui furent belles et nobles.

Nous immortalisons Vittoria Colonna parce qu'elle était l'amie de Michel-Ange. Pour ma part, je ne puis parler de l'artiste sans penser à la femme, de même que le souvenir de Frédéric le Grand se conserve dans notre mémoire surtout à cause de ses relations avec les écrivains français, et le souvenir de Mécène parce qu'il était l'ami de Virgile. Les éloges et l'appréciation que les rois et les beautés prodiguent au génie, voilà le plus sûr moyen de perpétuer leurs noms dans les âges à venir, car rien ne défie le temps comme l'inspiration artistique.

Personne ne parle plus du prince Colonna, ni du marquis de Pescara, le mari, mort à la fleur de l'âge, que la belle princesse pleura toute sa vie, bien que, dans leur temps, ils eussent assez de renommée; c'est la femme, cette patronnesse de l'art, immortalisée dans les sonnets de Michel-Ange, que nous honorons et dont le souvenir ne mourra jamais.

\* \* \*

Jetez votre plomb dans les eaux troubles des moralistes, sondez leur cœur, descendez toujours en rampant le long de la pente rocailleuse de leur métaphysique, arrivez au fond, harponnez le monstre dans les ténèbres de sa pensée, et vous aurez attrapé quoi? un ballon d'air qui ne peut monter vers l'empyrée de la pensée libre, pour avoir trop de lest. Pour les suivre ne cherchez pas à monter avec Pégase, il faut une ligne de plomb pour trouver dans les profondeurs une épave sous-marine; le moraliste typique est là et non ailleurs. Combien curieux est leur jargon de perfectabilité! Allez toujours vers le centre de leur "Moi" et vous vous heurtez à un chaos de contradictions fait pour choquer la raison et dissiper la sympathie. Leur

présence parmi les hommes fait songer à des maisons hantées, devenues inhabitables. Qui aurait pu vivre avec un Pascal ou un Amiel? Ils tremblent eux-mêmes et font trembler les autres. Ce sont moins des hommes que des êtres spirituels dont les mouvements et les gestes effrayent et déroutent. Ils sont, sous certains rapports, inaccessibles. Ils sont de beaucoup moins abordables qu'un Poë, avec ses accès d'alcoöl, ou un De Quincey, avec ses accès d'opium. Nous connaissons les défauts de ceux-ci; malgré cela ce sont des hommes, et nous les aimons. Avec leur imagination vaste et puissante ils possèdent une dose d'humanité et de sociabilité si large qu'on ne pense plus à leur faiblesse, qui peut très-bien devenir la faiblesse de tout le monde. Il y a des buveurs de thé et de café plus effrayants que l'alcoölique génial de Baltimore ou le célèbre mangeur d'opium anglais. Le malade qui repousse les hommes, qui éloigne les sympathies, est celui qui a peur de lui-même et inspire cette crainte aux autres.

Prenez comme exemples, Amiel, Scherer et Naville. Ce sont des moralistes de la vieille école, du même pays, et des amis par-

dessus le marché, mais chacun trouvait la métaphysique des deux autres impraticable et insupportable. Amiel dit: "Scherer était l'intelligence de la conscience, Naville la moralité de la conscience, et moi la conscience de la conscience; un terrain commun, mais des individualités diverses." Précisément. Et ce terrain c'est la couche ténébreuse de l'océan métaphysique; où l'orgueil de chacun est ballotté comme une baleine en repos. "J'ai horreur d'être dupe," dit-il, "donc, l'humiliation est le chagrin que je redoute encore le plus, et par conséquent l'orgueil serait le plus profond de mes vices." C'est le mal invétééré des moralistes, l'orgueil, dont la sœur jumelle est la peur. Chacun pense: J'ai peur de tomber dans l'abîme, tout comme vous, mais mon amour-propre est plus fort encore que ma frayeur; donc, je ne suivrai pas *votre* morale; au contraire, permettez-moi de vous enseigner *ma* morale, la seule vraie. Ce sont des enfants qui se donnent des peines infinies pour bâtir des maisons de cartes qui tombent au moindre souffle.

Avant d'avoir lu trente pages d'Amiel on sent et on comprend le secret de sa faiblesse.

Rêveur, qui tourne et retourne dans la même orbite, il a plus de sentiments que d'émotions, et plus de sensations que d'idées. C'est l'expérience qui lui fait défaut. Au lieu de voyager et d'apprendre, il a perdu cinq ans parmi les rêveurs philosophiques de Berlin—lui qui possédait déjà une trop large dose de rêverie—car l'Allemagne de 1843 à 1848 n'était qu'un pays de rêveurs nourris de lait métaphysique. Il fatigue, non d'avoir trop rêvé, mais d'avoir exprimé trop souvent les mêmes sentiments, conçus dans une sphère intellectuelle trop limitée.

Dans Amiel on reçoit l'impression d'un penseur qui a vécu en un temps, chez une nation tout à fait éloignés de nous. Beaucoup de ce qu'il dit aurait pu être dit par un mystique d'un autre siècle, et les vérités qu'il exprime ressortent moins des faits enfantés par les découvertes du siècle présent que des intuitions flottantes d'une vie impersonnelle. Amiel parle toujours d'un monde. Or, nous vivons dans un univers fait de plusieurs mondes; dans son monde, qui est petit à cause de son inexpérience, il a découvert quelques coins merveilleux de la pensée pure, mais la

variété manque; dans son jardin il n'y a que des fleurs originaires du sol de Genève, de ce Genève qui n'était pas encore affranchi du spectre du calvinisme défunt. Imaginez un Carlyle habitant toujours Edimbourg et vous aurez un Amiel écossais. "La responsabilité est mon cauchemar invisible," dit-il. C'est du calvinisme caché sous une forme philosophique. C'est pourquoi une bonne moitié de son *Journal* consiste en sermons et en exhortations. Comme Pascal, il a peur de sa conscience, et il ne vit pas de crainte. Aujourd'hui nous doutons là où Amiel et ses devanciers tremblaient d'épouvante. Nous commençons à prendre la vie pour ce qu'elle est, bonne et mauvaise. La vie journalière est déjà assez sérieuse; ajoutez à la tristesse quotidienne la terreur de l'au-delà, et nous deviendrions hystériques de douleur.

En parlant de Vinet, Amiel s'explique lui-même: "La casuistique de conscience et la casuistique grammaticale, l'éternelle suspicion du moi, le perpétuel examen moral, expliquent son talent moral et ses limites." C'est encore du calvinisme. En comparant la civilisation des Grecs à la

nôtre, au détriment de cette dernière, il dit : "Le christianisme, en brisant l'homme en extérieur et intérieur, le monde en ciel et terre, en enfer et paradis, a décomposé l'unité humaine." Ici Amiel sort du calvinisme et raisonne comme un homme affranchi, mais seulement pour un instant, comme ces malades qui prononcent quelques phrases lucides entre deux accès de délire, car il ajoute : "Le monde est encore dans le *narthex* de la pénitence." Oh, ce cauchemar de la morale ! hideuse chimère de la superstition et de la peur ! On comprend aisément que l'esprit d'Amiel a été formé avant Darwin, car pour parler ainsi aujourd'hui il faudrait cesser d'être laïque, il faudrait être non seulement prêtre, il faudrait porter des vêtements sacerdotaux cousus par un tailleur antérieur à *L'Origine des Espèces* de Darwin. Il faudrait devenir clergyman vieux style, vu que cette façon de penser n'est plus à la mode même dans les principales églises du monde protestant.

Rien n'est plus intéressant que de comparer les réflexions d'Amiel sur l'art avec ses réflexions morales. Les premières sont presque toujours frappantes de justesse, de

clarté et de clairvoyance ; les secondes sont généralement troubles et paradoxales. Il attaque le caractère de Chateaubriand et fait de son mieux pour le démolir ; puis, il s'extasie sur son style, comme si l'auteur pouvait en être séparé !

En parlant de Maine de Biran, Amiel dit : "Cette nature n'est qu'un des hommes qui sont en moi ; c'est un de mes départements, ce n'est pas tout mon territoire, tout mon royaume intérieur." Puis il nous dit pourquoi : "J'ai beaucoup plus vu d'hommes, de choses, de pays, de peuples et de livres ; j'ai une plus grande masse d'expériences ; en un mot, je me sens plus de culture, de richesse, d'étendue et de libertés, malgré mes lacunes, mes limites et mes faiblesses."

Amiel dit vrai ; il avait plus de culture que Maine de Biran, mais il n'en avait pas assez pour être affranchi. La culture donne plus de liberté que la science, et les voyages instruisent plus que les études scientifiques. "Rien n'est mélancolique et lassant comme ce *Journal* de Maine de Biran," s'écrie-t-il ; "cette invariable monotonie de la réflexion, qui se recommence sans fin, énerve et décourage."

Ces moralistes, concentrés en eux-mêmes, ressemblent à des forteresses que l'on croit imprenables mais dont le commandant va bientôt se rendre à l'ennemi, faute de vivres ; car ils ont faim, ils rongent leurs propres entrailles, ils meurent de faiblesse et de désespoir. Si le *Journal* de Maine de Biran n'était aux yeux d'Amiel que "le voyage d'une fourmi qui s'accomplit dans les limites d'un champ, d'une taupe qui use ses jours dans la construction d'une taupinière," celui d'Amiel n'était, de son côté, que les expériences d'un pigeon qui quitte son perchoir dans le clocher d'une église calviniste pour aller se reposer un temps dans la tour d'une université allemande. Il éprouve une sorte d'asphyxie avec le volume de Biran, et, aussi, comme toujours, la paralysie par assimilation. Et ce n'est que naturel : un homme qui s'enferme pendant des jours entiers finit par avoir mal à la tête, s'il ne s'asphyxie pas complètement.

Amiel est charmant comme écrivain, curieux comme analyste, ennuyeux comme moraliste. Mais, chose intéressante, tous les moralistes de ce genre, se fatiguent

réciiproquement et Amiel de même. Chacun voit dans les autres, la peur, l'incapacité, l'inutilité et le néant. Le miroir qu'ils se présentent mutuellement grossit cent fois les maux éphémères de la vie ; les bacilles les plus minutieux deviennent d'horribles monstres, invitant le malheureux "Moi" à se jeter dans l'abîme de la "prédestination." Leur maladie devient terrible à contempler ! La frayeur inspirée par la littérature imaginative n'est qu'un effet d'art ; comme tel elle intéresse, car l'auteur n'est pas moraliste, mais artiste. Nous sommes fascinés par l'effet artistique ; il y a quelque chose de léger et de féérique dans les spectres évoqués par des Hoffmann et des Poë ; il est des folies qui charment, comme celle d'Ophélie, chantant, les mains pleines de fleurs ; mais les maladies psychologiques des petits-fils de Pascal inspirent une certaine inquiétude, un sentiment de malaise fort désagréable. Nous respirons la fumée de leur enfer, et nous prenons la fuite de crainte d'être asphyxiés avec eux. Et chacun doit sentir dans son for intérieur qu'il joue un rôle où se mêle beaucoup de vanité avec pas mal d'hypocrisie.

Tout cela est le résultat atavique du

calvinisme et du puritanisme, la tyrannie de l'orgueil monté sur un dada métaphysique. Ce sont les restes des visions dantesques dans l'imagination des hommes, élément qui se dissipe de plus en plus tous les jours, car nous ne sommes plus harcelés par la peur de l'au-delà ; nous sommes plutôt imbus d'une sorte d'indifférence philosophique pour ces questions plus puérides qu'utiles et qui n'aboutissent qu'à la désharmonie et au désenchantement. Même le bourgeois, qui lit son journal tous les matins, est devenu trop malin pour se laisser troubler longtemps par le cauchemar de la morale égoïste et vacillante, et pour laquelle son bon sens d'homme pratique ne lui laisse plus ni le temps ni l'inclination, fut-il descendant des psychologues les plus enragés. Le peu de penseurs de nos jours qui ont été élevés dans la vieille école tyrannique sont à plaindre, car on ne fait plus attention à leur idée de morale. Quel beau sujet pour une étude que, La pathologie des moralistes typiques de toutes les nations, depuis Pascal à Amiel !

\* \* \*

## SONGE D'UNE NUIT EGYPTIENNE

J'ARRIVE, je ne sais comment, aux portes de Karnac, la ville sacrée, et je m'avance entre deux rangées de femmes, qui se tiennent debout aux pieds des sphinx, formant une immense avenue. Les pâles images assises en haut regardent avec une fixité redoutable les femmes aux yeux de colombes à moitié endormies, aux corps languissants, qui se meuvent lentement, comme des amantes de Rhamsès, mortes et embaumées longtemps avant, mais, pour cette nuit ressuscitées.

Leur regards sont mêlés de curiosité et d'indifférence, l'étrange odeur de musc et de baume s'harmonise avec leur mollesse qui me fascine.

Loin, là-bas, aux bout de l'avenue, la Reine est assise, entourée de mille eunuques.

Maintenant les sphinx semblent parler . . . J'entends prononcer des noms d'une signification immortelle, — Horus, Isis, Osiris, Anubis ! Aussi loin que l'œil peut voir ou

l'oreille entendre, les lèvres murmurent des noms mystiques; et dans ces moments d'illusion et de rêve je comprends les mystères qui se cachent sous la voûte azurée de l'Égypte, et je tressaille d'une émotion que je n'ai jamais connue!

Peu à peu les chuchotements deviennent plus distincts; puis, du lointain, de là où les obélisques s'élèvent dans la nuit, des sons de flûtes barbares se portent vers la foule. Maintenant tout se meut, et je vois à travers les ombres, à demi éclairées par la lune, une forme ondulante, s'avancant lentement comme un serpent qui sort au printemps après un long hiver de sommeil. C'est la Reine qui se met en marche, suivie par des hôtes qui viennent on ne sait d'où; elle est belle dans sa beauté crépusculaire, et sa figure rêveuse semble trop mystique pour voir le jour.

Soudain, un chant se mêle aux flûtes, plaintif, doux, caressant, flottant ça et là, léger et limpide, imprégné de je ne sais quoi de céleste que je ne puis définir. La procession s'avance vers le Temple du Silence, à moitié caché dans les ténèbres, à l'autre extrémité de l'avenue. Étrangement influencé, je sens que tout à l'heure la musique

des voix entrera dans une phase nouvelle; une émotion plus intense me saisit, tout mon être est rempli de cette musique d'outre-tombe qui sort du cortège allant vers l'oubli . . . Ce sont maintenant des soupirs, des gémissements, des prières, des cris de passion longtemps comprimés sous le poids d'une douleur sans nom.

Les femmes alignées de chaque côté de l'avenue se dressent à l'approche de la Reine. Des courants d'air m'apportent des odeurs d'encens qui me rendent muet . . . Je tressaille comme mû par une puissance magique, car voici la Reine qui passe! Je touche ses voiles qui flottent dans l'atmosphère parfumée, et il me semble que moi aussi je vais mourir . . . O! Hermès, Toi qui demeures là-haut, dans les régions d'éternels mystères, soutiens-moi, pour que je supporte cette dernière communion avec une race qui va disparaître comme l'herbe séchée par le simoun!

Je contemple des milliers de femmes qui suivent le cortège ou qui restent autour des sphinx, mais je suis comme une ombre qu'on ne voit pas.

Lorsque, la foule arrive au bout de l'avenue,

la musique et les gestes sont d'une tristesse indicible ; au moment où la Reine pose ses pieds sur le seuil du Temple, j'entends une voix crier : Où sont les héros ? A ces mots, les ténèbres sont illuminées par les flammes qui sortent des têtes des sphinx ; on disparaît lentement dans le Sanctuaire ; la fumée de l'encens m'enveloppe et je commence à subir le charme d'un silence éternel . . . Je m'enfuis en hâte . . . je me retourne et jette un dernier regard : l'Égypte est morte !



740

100